l'Avant-Scène

N° 148

femina-théâtre



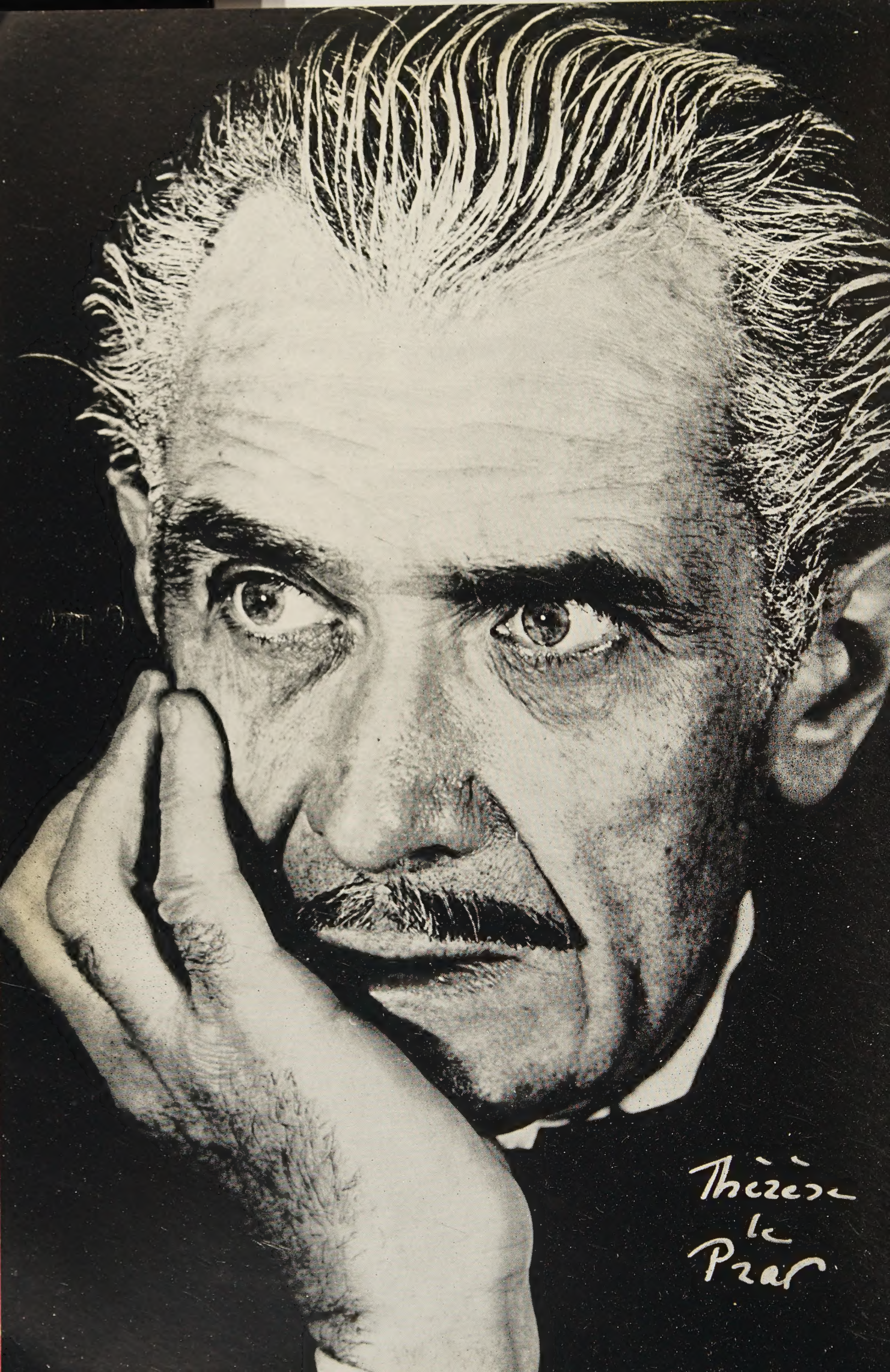
LE PAIN BLANC



Théâtre du Vieux-Colombier

Pièce en 4 actes de
Claude Spaak

Mise en scène de
Yves Brainville


Thérèse
le
Prat

Théâtre du Vieux Colombier

Directeur : Roger Dornès.

Pièce en 4 actes
de Claude Spaak

Mise en scène
de Yves Brainville

Décor de
Olivier Picard

Arrangement musical
de Fred Kiriloff

LE PAIN BLANC

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Pilar	**Danièle Condamin**
Mama	**Germaine Delbat**
Garcia Moralès	**Jacques Riberolles**
Manuel Jourégui	**Raymond Barret**
Térésa Jourégui	**Paule Fainval**
Domingo Jourégui	**Lucien Nat**
Hermandez	**Yves Brainville**
Martinez	**Pierre Leproux**

Cette pièce a été représentée pour la première fois, à Paris, au Théâtre du Vieux-Colombier, le 5 février 1957

LUCIEN NAT, dans le rôle de Domingo Jourégui :
« *Je ne mange pas de ce pain-là !* »
(*Portrait de Thérèse Le Prat*)

Pour prendre place après « **Les Etendards du Roi, ou Le Combat des Prêtres ouvriers** », de Costa du Rels, et le « **Don Carlos** », de Frédéric Schiller, je ne pouvais trouver pièce mieux appropriée que « **Le Pain blanc** » de Claude Spaak. L'œuvre de Costa du Rels posait le problème de la libre décision d'hommes soumis à la discipline d'une hiérarchie volontairement acceptée ; celle de Schiller, la question de la liberté de pensée en général ; celle de Spaak nous présente le sujet, trop actuel, de la libre critique dans un régime autoritaire. Ainsi, sous des formes diverses, c'est une trilogie sur la liberté de pensée et d'expression que j'ai eu le bonheur de pouvoir présenter cet hiver au public parisien. Or rien, me semble-t-il, n'importe plus à des hommes libres. Le théâtre, me dira-t-on, n'est pas une tribune où débattre des idées, mais bien un lieu où doivent s'affronter les sentiments de personnages auxquels le public s'intéresse parce qu'il s'y retrouve ou s'y identifie. Mais il n'est pas défendu que de ces luttes, qui doivent d'abord nous toucher, se dégage une idée maîtresse. Théâtre à thèse, non : ce n'est pas du théâtre, mais théâtre qui fait penser, oui. C'est même l'habitude du Vieux-Colombier de donner à penser au public qui lui fait l'honneur de sa confiance. Que ce soit à travers des œuvres comiques, comme « **Lucienne et le Boucher** », dramatiques comme « **Huis clos** » ou « **Cocktail-Party** », tragiques comme « **Meurtre dans la Cathédrale** » ou « **Le Prince d'Egypte** », par exemple, l'intelligence trouve son compte autant que la sensibilité.

« **Le Pain blanc** » m'est apparu digne de cette grande tradition établie, et poursuivie par Marcel Aymé, Jean-Paul Sartre, T.-E. Eliot et Christopher Fry. D'abord par la violence du drame, et par la noblesse de la pensée.

Fils de magistrat, j'ai peut-être été particulièrement sensible au drame intérieur que déterminent chez un magistrat sa probité d'homme et sa conscience professionnelle aux prises avec ses sentiments familiaux. Mais qui, à notre époque, peut rester insensible aux monstruosités provoquées par la main mise, fréquente hélas ! du pouvoir exécutif sur le pouvoir judiciaire.

Thème ardu, abstrait ? Non, lorsqu'il est traité comme c'est ici le cas à travers une action directe, touchante, attachante, et surtout sans prétention ni grandiloquence ! Car c'est là l'obstacle sur lequel butent la plupart de ceux qui abordent au théâtre les grands problèmes : soit qu'ils croient indispensable d'employer une forme « littéraire », soit qu'ils se laissent emporter à l'éloquence par leur sujet même. Instantanément leur œuvre perd toute valeur dramatique, et, quel qu'en soit l'intérêt intellectuel, ne trouve pas d'audience.

A ceux qui me proposent de telles pièces, je conseille d'écrire des essais, des romans, des articles de revue, mais d'abandonner tout espoir d'être joués valablenemt.

Tout au contraire, Claude Spaak est avant tout auteur dramatique. Il sait donner en quelques traits la vie à ses personnages, cette vie qui nous fait les aimer, partager leurs joies et leurs angoisses. Il sait éviter les exposés, les tirades qui racontent. Il préfère un geste ou un silence bien placés dans une situation savamment tendue à la plate précision d'une phrase explicative. C'est plus sur le heurt des sentiments exprimés que sur les mots qui les expriment que Spaak compte pour mettre en valeur sa pensée. Ainsi son texte peut rester simple, sobre, quotidien. Celui qu'emploieraient ses protagonistes dans la vie s'ils avaient le goût de l'ellipse et du raccourci indispensables à ramener l'action dans le temps de la présentation, et à frapper les coups directs qui peuvent atteindre le public avec force, au lieu de se diluer dans ce qui paraîtrait à la scène du bavardage.

Oui, Claude Spaak prouve une fois de plus qu'il est un véritable auteur dramatique, et tous les spectateurs de son « **Pain blanc** » ont été violemment émus avant d'être passionnément intéressés.

Vous allez lire la pièce. Si attachante qu'elle soit, je vous recommande, pour votre joie, de la lire lentement, en cherchant à laisser vivre les personnages dans votre imagination. C'est là un effort que les excellents comédiens que j'ai eu la chance de réunir ont évité aux spectateurs.

Et je profite de l'occasion qui m'est offerte de les remercier tous, et en particulier Yves Brainville dont l'admirable mise en scène a aidé toute l'équipe à faire porter au maximum sur le public une pièce que j'aime pour sa simplicité de forme et sa noblesse de pensée, et dont les représentations au Vieux-Colombier restent pour moi un souvenir de choix.

Roger DORNÈS

LE PAIN BLANC

ACTE PREMIER

Le salon bourgeois de Dominguo Jouregui.. Une porte-grille vitrée conduit à la salle à manger. Il est midi.

Pilar est seule en scène, au lever du rideau.

Elle vient s'étendre sur le canapé et se met à lire.

Entre Mama, avec des roses, qu'elle mettra dans un vase.

PILAR. — Puis-je t'aider ?

MAMA. — Non, repose-toi.

PILAR. — Je ne fais que ça.

MAMA. — Tu te lèves pour la première fois. Il ne faut pas exagérer. (*Un temps.*) Le docteur ne l'a permis que pour l'anniversaire de papa.

PILAR. — Je suis guérie.

MAMA. — Tu vas mieux. (*Montrant les fleurs.*) Elles sont jolies ? (*Soupirant.*) Dominguo ne le remarquera même pas. Il est si distrait ! (*Un temps. Pilar s'est approchée.*) Tu te remets aux études beaucoup trop vite, Pilar. Une année perdue à ton âge, ce n'est pas grave.

PILAR. — Qu'on me laisse retourner à l'Université. Tu verras si j'ai encore besoin de vos médicaments.

MAMA. — Il n'en est pas question. (*Elle prend des verres dans un dressoir et les dispose sur un plateau.*) Pour ta convalescence, nous avons décidé, ton père et moi, de t'envoyer à la montagne.

PILAR. — Et je brosse l'examen ? Je parie que le juge n'a pas été consulté.

MAMA. — Le juge s'occupe de ses procès, ta mère de la maison et des enfants. Tu m'obéiras.

PILAR. — Je suis majeure.

MAMA. — Alors, apprends à te conduire.

PILAR. — Ça veut dire ?

MAMA. — Rien. Je me comprends.

(*Silence. Elle retourne sur le canapé.*)

PILAR. — Mama...

MAMA. — Oui.

PILAR. — Ce n'est pas aussi simple que tu crois.

MAMA. — Je ne crois rien, je sais. (*Elle essuie les verres avec son tablier, puis les repose sur le plateau.*) Les détails ne m'intéressent guère, à moins que cela ne te fasse du bien d'en parler.

PILAR. — Je ne peux, Mama. (*Un temps.*) D'ailleurs, cela n'y changerait rien. Mais, puisque c'est du passé maintenant, je t'assure que je reprendrai mes cours sans danger.

MAMA. — Tu finiras l'année loin de Jarez : le recteur en est déjà informé.

PILAR, *sèchement.* — Bien. (*Elle se replonge dans sa lecture.*)

MAMA. — Tâche de ne pas faire la tête aujourd'hui. Où est ton cadeau ?

PILAR. — Là.

(*Mama déballe le paquet. C'est un couvre-livre brodé.*)

MAMA. — J'approuve. (*Souriant.*) Pour une étudiante en droit, tu brodes gentiment. (*Mama, attendrie, revient vers Pilar.*) Embrasse-moi. (*Comme Pilar ne réagit pas, c'est elle qui l'embrasse. On sonne.*) Voilà Manuel. Ne boude pas devant lui. Il poserait des questions.

(*Entre Garcia.*)

MAMA. — Comment, c'est vous, monsieur Morales ?

GARCIA. — Je dérange ?

MAMA. — Pas du tout. Entrez.

GARCIA. — J'aurais dû téléphoner.

MAMA. — Vous êtes toujours le bienvenu. Regardez : notre malade est au salon.

PILAR. — « A demi morte et vivant à demi. »

GARCIA. — Bonjour. (*A Mama.*) Excusez-moi. Mes hommages. Je manque à tous les usages, madame Jouregui. Mes hommages. (*Il lui baise la main.*)

PILAR, *tendant la main.* — Et la mienne ?

GARCIA. — Pardon. (*Il bouscule le guéridon.*)

MAMA. — Attention. Ce sont mes plus jolis verres. Ceux des grandes occasions.

GARCIA. — Je vois.

PILAR et MAMA. — Asseyez-vous.

GARCIA. — Merci. (*Il s'assied près de Mama.*)

PILAR. — Vous rendez visite à Mama ?

GARCIA, *se levant.* — Non. C'est-à-dire... j'apportais ce livre dont nous avons parlé. (*Il s'assied près de Pilar.*)

PILAR. — Le Platon ?

MAMA. — Une lecture sérieuse et de tout repos.

GARCIA. — Sérieuse, en effet. Mais de tout repos, je ne crois pas. Dans notre République, celle de Platon est de nature explosive.

MAMA. — Ah !...

GARCIA. — L'ouvrage n'est plus au programme de l'Université. (*Vivement.*) Il n'est pas interdit, mais, en haut lieu, on déconseille de le mettre entre les mains de la jeunesse.

MAMA. — Ah, ah !

GARCIA. — Si vous avez peur...

PILAR, *prenant le livre.* — Il ne manquerait plus que ça ! On peut lire les classiques sans aller en prison.

MAMA. — On y va pour un oui, pour un non. Lisez les journaux. (*Soupirant.*) De mon temps, un jeune homme offrait des fleurs à une demoiselle, ou des pralines. Pas des explosifs !

PILAR, *riant.* — Mama !

MAMA. — Elle rit ! (*A Garcia.*) Six mois que ce n'est plus arrivé. Vous êtes plus savant que notre vieux médecin. (*A Pilar.*) Ne t'agite pas. (*A Garcia.*) Je vous la confie, monsieur Morales. Mon bébé a besoin de distraction. (*Elle sort.*)

GARCIA. — Je tombe mal : vous attendez du monde.

PILAR. — La famille. Nous fêtons l'anniversaire de papa.

GARCIA. — Je me sauve.

PILAR. — Il sera fâché que vous ne l'ayez pas attendu.

GARCIA. — Vous croyez ?

PILAR, *lui faisant une place sur le canapé.* — Le troisième siège que vous essayez. J'espère que ce sera le bon. Maintenant, écoutez-moi. J'éprouve une grande contrariété. Mama veut m'envoyer dans un trou perdu. Mes études en souffriront. (*Un temps.*) N'est-ce pas votre avis ?

GARCIA. — Vos études !

PILAR. — Eh bien ? Je suis trop sotte pour acquérir des diplômes ?

GARCIA. — Je ne dis pas cela.

PILAR. — Mon père est magistrat. Mon grand-père l'était et Manuel est docteur en droit. Depuis que je suis gosse, on ne parle devant moi que de procès, jugements, plaidoiries. Il est normal que je veuille me tailler une petite place au Palais.

GARCIA. — Votre mère a vécu dans le même milieu.

PILAR. — De son temps, les jeunes filles apprenaient la couture et la cuisine. Je passe des examens, moi.

GARCIA. — A quoi vous mènent-ils ? (*Geste de Pilar.*) Permettez. Quand j'entre dans un salon..., enfin dans le vôtre, je me prends les pieds dans les tapis ou j'inquiète les guéridons. Mais, quand il s'agit de droit, j'ai la tête solide. Je pense donc que, si j'avais un fils... ou une sœur, mademoiselle Jouregui, je lui dirais qu'à notre époque et dans notre pays, il n'y a guère avantage à devenir avocat.

PILAR. — Les procès ne manquent pas.

GARCIA. — Au civil. Mais on passe naturellement du civil au criminel et du criminel... au politique. (*Un temps.*) Vos futurs confrères y sont désignés d'office ; il est rare que l'un d'eux s'offre à plaider une cause perdue d'avance.

PILAR. — Vous êtes magistrat et à la Cour criminelle précisément.

GARCIA. — Un greffier ne juge pas.

PILAR. — On vous nommera tôt ou tard.

GARCIA, *lentement.* — Les circonstances auront peut-être changé. Aujourd'hui, mes fonctions se ramènent à celles d'un témoin. J'assiste aux interrogatoires. (*Un temps.*) Au cours de ceux-ci, il m'arrive de limiter les dégâts. (*Un temps.*) Du moins, j'essaie.

PILAR. — Il faut que vous soyez sans méfiance pour vous confier ainsi.

GARCIA. — Ai-je tort, mademoiselle Jouregui ?

PILAR. — Appelez-moi Pilar. (*Garcia se lève et dégagé.*)

GARCIA. — Je vous conseille donc, Pilar, d'écouter votre mère. Soignez-vous. Guérissez. Quand vous serez bien portante, occupez-vous d'enseignement. Du plus humble. Vous le savez, nos universités sont devenues des casernes où les maîtres ont fait serment d'obéissance. Sur les enfants, on peut encore agir avec une certaine liberté.

PILAR. — Suis-je faite pour ce genre de travail ?

GARCIA. — Je crois. Il y a quelque chose d'honnête et de propre en vous qui me plaît. (*Il est derrière elle.*)

PILAR. — Ah !... (*Un temps.*) Vous êtes gentil.

GARCIA. — Intéressé. S'il vous arrivait des ennuis, j'en serais navré.

(*Un temps.*)

PILAR. — Depuis quand êtes-vous à Jarez ?

GARCIA. — Deux ans. (*Il est venu s'asseoir sur la chaise centrale.*)

PILAR. — C'est étrange. Jusqu'ici je vous croyais plutôt de l'autre bord.

GARCIA. — Vous ne faisiez guère attention à moi.

PILAR. — Il y avait des raisons à cela.

GARCIA. — Et maintenant ? (*Un temps. Gênée, elle se dégage vers le fond.*) Vous ne répondez pas ? (*Silence.*) Rassurez-vous. Je vous épargnerai une déclaration. Mais c'est dommage. Elle attendait depuis... deux ans. (*Elle redescend derrière lui.*)

PILAR. — Je suis désolée, Garcia. (*Vivement.*) Ne pensez pas que je dis ces mots du bout des lèvres, en espérant me débarrasser de vous. Oh ! non. J'ai de la peine, car je vous estime beaucoup... et de plus en plus. Seulement, rien n'est possible entre nous.

GARCIA. — Aujourd'hui ?

PILAR. — De toute manière.

GARCIA. — Tant pis. (*Un temps.*) Ce qui est triste, c'est que vous ayez de la peine et moi du chagrin sans que cela puisse s'annuler. (*Un temps.*) Il vaut mieux que je m'en aille ... ?

Pilar. — Je crois.

(*On sonne. Entre Mama.*)

Mama. — On a sonné. (*A Pilar.*) Quoi, tu pleures maintenant ?

Pilar. — J'ai une poussière dans l'œil.

Mama. — Dans les deux ? (*A Garcia.*) Vous déjeunez avec nous ? Si, si. Il y a un énorme gigot. Vous nous aiderez.

(*Entre Manuel.*)

Manuel. — Ça va ?

Mama. — Et toi, mon garçon ?

Manuel. — O. K. (*A Pilar.*) Meilleure mine, sœurette.

Garcia. — Bonjour, Manuel.

Mama. — J'ai besoin de toi à l'office.

Manuel. — Ma femme n'est pas là ?

Mama. — Pas encore.

Manuel. — Elle est toujours en retard.

Mama. — Mais non. Teresa a dû s'occuper du petit. Tu as ton cadeau ?

Manuel. — J'ai acheté une pipe. (*Il sort un étui de sa poche.*)

Pilar. — Montre.

Manuel. — Crois-tu qu'il l'aimera ? (*A Garcia.*) Qu'on lui offre un briquet ou une blague en crocodile, père dit merci, mais se sert d'allumettes et puise son tabac à même la poche.

Mama. — Elle est très belle.

Manuel. — Alors, il préférera son brûle-gueule.

Mama. — L'essentiel est qu'il soit content. Tu viens ?

Manuel. — Tout de suite. (*Mama sort. Manuel se verse un verre de porto.*) Quoi de neuf au Palais ?

Garcia. — Rien de spécial.

Manuel. — Il paraît que l'un de vos présidents s'en va.

Garcia. — On en parle. Ce n'est pas officiel.

Manuel. — Qui lui succédera ?

Garcia. — Je ne suis pas le ministre !

Manuel. — Dommage que le paternel soit si peu ambitieux. Il aurait une chance.

Pilar. — Dans ce guêpier ?

Manuel. — Président de la première Chambre criminelle ! Je verrais là une belle fin de carrière.

Pilar. — Pas lui.

Manuel, *montrant le salon.* — Résultat : une confortable médiocrité.

Pilar. — Qui s'en plaint ? Ni Mana ni moi. De ton côté, tu n'as pas trop mal arrangé tes affaires.

Manuel. — Elles vont bien, merci.

Garcia. — Ne vous chamaillez pas. (*A Manuel.*) Ton père est un juge de l'ancienne école. (*A Pilar.*) Quant à Manuel, il travaille à la Banque de l'Etat. Ce n'est pas un crime et il y est bien payé. A l'instant, nous disions que le sort des avocats n'est pas enviable et je trouve que votre frère s'en est bien tiré.

Manuel. — Qu'entends-tu par là ? (*Il prend le Platon sur la table et le feuillette.*)

Garcia. — Tu exerces un métier où les cas de conscience ne se posent guère.

Manuel. — En devenant fonctionnaire, j'ai répondu à toutes les questions.

Pilar. — Et tu es rallié ?

Manuel. — J'obéis.

Pilar, *agressive.* — Sans te demander si ce qu'on exige de toi est juste ou non ?

Manuel, *à Garcia.* — La fille de son père ! (*Souriant.*) Il n'y a pas de justice absolue. Pilar, il y a des lois. Libre au Front Noir de les rejeter. S'ils arrivent au pouvoir, ils en feront d'autres. Mais, dans les deux cas, la justice est l'intérêt du plus fort.

Pilar. — Et seule l'opposition est injuste ?

Manuel. — Pas toujours ! Le chef-d'œuvre de la justice est de paraître équitable... sans l'être. (*Il dépose le Platon.*) Je hais l'hypocrisie, sœurette. Bien sûr, tu es sincère en croyant que le bonheur des hommes dépend d'une balance où les poids sont les mêmes pour tous. Réfléchis. Chacun honore la justice. Et personne ne l'aime, personne n'en veut pour soi. Qui en tire du profit ? Un avancement rapide ou de l'argent gagné autrement qu'à la sueur de son front ? Laisse-moi rire. Si quelqu'un blâme l'injustice, c'est qu'il est dans l'impossibilité de la commettre.

Pilar. — Tu es odieux.

Garcia. — Pilar !

Manuel. — Ne te frappe pas. Je suis habitué à ses chatteries. (*Levant son verre.*) Buvons à Thémis. (*A Pilar.*) Elle orne le fronton du Palais où tu rêves d'entrer. Mais voilà : la déesse tombant du ciel s'est arrêtée à mi-chemin.

Garcia, *à Pilar.* — Manuel s'amuse à vos dépens.

Pilar. — Certaines plaisanteries ne seront jamais drôles dans cette maison.

Manuel, *sérieux.* — Ton devoir est d'y laisser vieillir nos parents, sans leur attirer des ennuis. Comprends-tu ? (*A Garcia, reprenant le Platon sur la table.*) Je sais ce que Socrate m'eût répondu, monsieur le greffier : « La justice est vertu, l'injustice ignorance. Et l'homme injuste est l'ennemi des dieux ». Mais, à Jarez, il est prudent de l'oublier. (*Il lui tend le livre. On sonne.*) Ton bouquin me brûle les doigts.

(*Entre Mama.*)

Mama, *à Manuel.* — Ta femme.

Manuel. — Tout de même !

Mama. — Ne la gronde pas, c'est fête aujourd'hui.

Teresa, *entrant.* — Suis-je en retard ?

Manuel. — Non. J'étais en avance.

Pilar. — Teresa.

Teresa. — Tu es debout, mais c'est merveilleux !

Garcia. — Bonjour, Madame.

Teresa, *lui donnant la main.* — Il y a longtemps que je ne vous ai vu.

Manuel, *souriant.* — Si tu venais plus souvent ici...

Mama. — Manuel. (*A Teresa.*) Comment va Doudou ?

Teresa. — Très bien.

MAMA, *à Garcia.* — L'année prochaine, il sera du déjeuner. (*Montrant une photo.*) Admirez-le, monsieur Morales. Un beau petit, n'est-ce pas ? Il ressemble à mon fils.

TERESA. — Et à sa mère !

MANUEL, *l'attirant.* — Tu devances mes répliques.

MAMA. — Je parle de son caractère. Teresa est douce et soumise, toi volontaire.

MANUEL, *souriant.* — Et lui colérique. C'est autre chose.

GARCIA, *à Teresa.* — En somme, Doudou est un dictateur. (*A Manuel.*) Il faut céder au plus fort, mon cher, tu es l'opposition.

(*Rires.*)

TERESA, *à Manuel.* — Sanchez a téléphoné et te rappellera ici. Il doit te parler d'une affaire importante.

MAMA, *à Manuel.* — Des ennuis ?

MANUEL. — Non, Mama.

TERESA. — Au contraire. Il s'agit d'une bonne nouvelle, mais le secrétaire du ministre veut l'annoncer personnellement à Manuel.

MANUEL. — Je ne vois pas...

GARCIA. — Tu es nommé président de la Banque !

MANUEL. — Ne te moque pas, on en reparlera dans dix ans.

TERESA, *à Garcia.* — Vous ne le connaissez pas. Il est très ambitieux.

MANUEL. — Pour nous trois.

PILAR, *à la fenêtre.* — Voilà papa.

MAMA. — Vite, les cadeaux à côté du bouquet.

TERESA. — J'ai choisi une cravate.

GARCIA. — Et moi ? Je n'ai rien apporté.

MANUEL. — Offre-lui le Platon.

GARCIA. — Tu me le permets ?

MANUEL. — A son âge !

MAMA. — Pourvu qu'il soit content... (*Bruit dans l'antichambre. A Teresa.*) Verse le porto. (*A Pilar.*) Et surtout qu'on ne parle pas politique.

(*Entre Dominguo.*)

DOMINGUO. — Bonjour, mes enfants. A la bonne heure. Il ne manque personne. (*Souriant.*) Nous avons même un invité. (*A Pilar.*) Etait-ce prudent de te lever ?

MAMA. — Le docteur lui permet de déjeuner avec nous.

DOMINGUO. — Au champagne ! Il faut fêter l'événement.

PILAR. — Mais, papa, c'est toi le héros. C'est ton anniversaire !

DOMINGUO. — Non ? Alors, du mousseux, la famille est en deuil.

GARCIA. — J'espère qu'à votre âge, j'aurai...

DOMINGUO. — ... moins de rhumatisme. Je te le souhaite également. (*Il s'assied.*) Mes enfants, j'ai toujours pensé que la sagesse était d'économiser pour ses vieux jours. Eh bien, regardez-moi. Je dépense depuis ma naissance ce que j'ai de plus précieux : la vie.

MANUEL. — Comme nous.

DOMINGUO. — D'accord. Mais moi, je ramollis.

MAMA. — Je t'embrasse pour tout le monde.

DOMINGUO. — Un exemple. (*Attirant Manuel.*) Dans l'affaire Bernardo, tu sais, ce comptable accusé de détournement, j'étais certain de l'acquittement. Aucune preuve. Enfin, rien de sérieux. Mon confrère Martinez lui a fait coller dix ans.

MANUEL. — Article 307. Détournement aux dépens de l'Etat.

DOMINGUO. — Et après ? Que la peine soit aggravée si la victime est l'Etat, je l'admets : c'est la loi ; mais ici, on a jugé sur de simples présomptions.

GARCIA. — C'est donc Martinez qui ramollit, pas vous.

DOMINGUO. — Je le crois surtout ambitieux. Il y aura une promotion avant peu, non ?

MAMA. — Vous ne pourriez pas remetrre à plus tard vos histoires de Palais ?

TERESA. — Le porto est servi.

MANUEL. — Qu'il jette d'abord un coup d'œil sur nos cadeaux.

DOMINGUO. — Des folies !

MAMA. — Des riens.

DOMINGO. — Silence. La parole est au fakir. Il va deviner à chaque objet le nom du donateur.

PILAR, *bas.* — Les roses sont de Mama.

DOMINGUO. — Une cravate. (*Un temps.*) Teresa, je te remercie.

TERESA. — Pourquoi ?

DOMINGUO. — Parce qu'elle est suffisamment sévère pour un juge et que Manuel pourra me l'emprunter à l'occasion. (*Tout le monde rit.*) Je ferme les yeux. Oh ! il vient de loin, ce parfum. (*Il caresse les fleurs.*) Je le connais depuis le temps où nous n'étions que deux dans la famille.

MAMA. — Dominguo...

DOMINGUO. — Pas de sentiment devant les enfants, Mama, je vous prie. Continuons...

(*On sonne. Ils se regardent.*)

DOMINGUO, *à Teresa.* — Va voir.

(*Teresa sort.*)

MANUEL. — Tu attends quelqu'un ?

DOMINGUO. — Non.

PILAR. — C'est peut-être un fournisseur.

MAMA. — Sûrement pas.

DOMINGUO. — Oh ! Je ne reçois pas. (*Entre Teresa ; elle tend une carte de visite à Dominguo.*) Çà alors ! (*A Manuel.*) Regarde. (*A Garcia.*) Hermandez.

PILAR. — Qui est-ce ?

GARCIA. — Le Conseiller d'Etat.

DOMINGUO. — Que me veut-il ?

TERESA. — Vous présenter ses vœux ?

MANUEL. — Il te l'a dit ?

TERESA. — Je le suppose.

MANUEL. — Ne dis pas de sottises.

GARCIA. — Tous les magistrats relèvent de lui à Jarez. Quand il veut leur parler, il les convoque dans son cabinet.

DOMINGUO. — Sa visite est d'autant plus flatteuse.

MAMA. — On s'en passerait.

DOMINGUO. — Que crains-tu ? (*A Teresa.*) Fais-le entrer, veux-tu ? (*A Mama.*) Enlève ton tablier. Tu es la femme d'un juge, ma vieille, ne l'oublie pas.

(*Entre Hermandez.*)

HERMANDEZ. — Je suis heureux de vous serrer la main, mon cher Dominguo, dans votre maison et le jour de votre anniversaire.

TERESA, *bas, à Manuel.* — Tu vois !

DOMINGUO. — L'honneur est pour moi, monsieur le Conseiller.

HERMANDEZ. — Il faut m'excuser de forcer votre porte, mais n'oubliez pas qu'avant d'être l'un et l'autre des serviteurs de l'Etat nous étions déjà des amis.

DOMINGUO. — Des amis ! (*A Mama.*) A son âge, j'étais juge et je le suis resté.

HERMANDEZ, *s'inclinant.* — Madame Jouregui.

(*Mama lui tend la main avec timidité.*)

DOMINGUO. — Et mes enfants.

HERMANDEZ. — Une belle famille. (*Un temps.*) Bonjour, Morales.

DOMINGUO. — Notre invité.

HERMANDEZ. — Je sais. (*A Manuel.*) Jeune homme, je ne vous ai pas encore pardonné votre désertion.

MANUEL. — Il y a plus d'une manière de servir, monsieur le Conseiller.

HERMANDEZ. — Je sais, mais vous avez tout de même rompu avec une grande tradition. Nous sommes beaucoup à le regretter au Palais.

DOMINGUO. — Ma fille... et ma fierté. Etudiante en droit. Trois examens avec mention. Pilar est un peu souffrante en ce moment, mais elle s'est levée pour fêter son papa.

HERMANDEZ. — Mademoiselle.

DOMINGUO. — Nous en ferons un avocat.

HERMANDEZ. — Je sais.

TERESA, *bas, à Manuel.* — Il sait tout !

DOMINGUO. — Vous prendrez bien un verre de porto ?

HERMANDEZ. — Volontiers.

DOMINGUO. — Mama... je veux dire Madame Jouregui... ne le sert qu'aux grandes occasions. Il paraît que c'en est une.

HERMANDEZ. — Elle a raison. Je bois à votre santé, Dominguo. A votre réussite dans notre belle profession et que longtemps encore nous ayons la joie de vous compter parmi nous.

DOMINGUO, *balbutiant.* — Merci.

(*Ils boivent. Silence.*)

HERMANDEZ. — Pourrais-je maintenant avoir un entretien avec vous ?

(*Moment de gêne.*)

DOMINGUO. — Je suis à votre disposition.

MAMA, *inquiète.* — Venez, les enfants. (*Ils se dirigent vers la salle à manger.*) Ton châle, Pilar.

HERMANDEZ. — Permettez. (*Il prend le châle et le met sur les épaules de la jeune fille. Elle sort.*) Je regrette d'interrompre cette charmante réunion, mais j'ai à vous parler sans retard. (*Un temps.*) Au Palais, notre conversation eût perdu le caractère privé que je désire lui laisser.

DOMINGUO. — En quoi puis-je vous aider ?

HERMANDEZ. — Il s'agit de l'affaire Cotaro.

DOMINGUO. — L'étudiant qui tua Salvador Patori ?

HERMANDEZ. — Vous y êtes. Cotaro était inscrit à la Faculté de Droit. En octobre, il abattit son professeur d'un coup de feu à la sortie de l'Université et on l'arrêta trois jours après.

DOMINGUO. — Crime politique.

HERMANDEZ. — Patori avait élaboré notre Constitution. En le tuant, Cotaro visait plus haut.

DOMINGUO. — C'est clair.

HERMANDEZ. — Il sera jugé prochainement.

DOMINGUO. — Le procès ne semble poser aucun problème, monsieur le Conseiller.

HERMANDEZ. — En ce qui concerne le meurtrier. (*Un temps.*) Mais l'enquête a révélé qu'à l'Université Cotaro dirigeait une section d'opposants. Il l'a réunie la veille de l'attentat et nous avons arrêté une dizaine de garçons et de filles plus ou moins compromis avec lui. (*Un temps.*) Je vous rappelle qu'en matière politique nos lois frappent avec la même rigueur le meurtrier et ses complices.

DOMINGUO. — Si ces derniers sont témoins de l'attentat.

HERMANDEZ, *souriant.* — La jurisprudence laisse une certaine liberté d'appréciation.

DOMINGUO. — Je comprends vos scrupules, car il s'agit de jeunes gens qui n'ont peut-être pas mesuré la portée de leur acte.

HERMANDEZ. — Vous les acquitteriez ?

DOMINGUO, *vivement.* — Non. Je leur donnerais peut-être une chance de se racheter.

(*Silence.*)

HERMANDEZ. — Saviez-vous qu'une camaraderie liait Cotaro à votre fille ?

DOMINGUO. — Pardon ?

HERMANDEZ. — Ils se voyaient. (*Un temps.*) Ne vous frappez pas, Dominguo ! Mlle Pilar n'est pas impliquée dans ce complot. S'il y avait eu doute à ce sujet, notre police l'aurait interrogée.

DOMINGUO. — Ma fille n'a jamais fait allusion à Cotaro devant moi.

HERMANDEZ. — Elle n'attachait donc aucune importance à ce jeune homme.

DOMINGUO. — Je m'en porte garant. Pilar ne me cache rien. Elle n'a pu rencontrer cet étudiant que pour son travail et comme d'autres, avec lesquels elle prépare ses examens. Est-il de son année ?

HERMANDEZ. — Oui.

DOMINGUO. — Ces relations sont donc normales. J'ajoute qu'ici nous ne parlons jamais politique. Ma petite Pilar n'a aucune opinion à ce sujet.

HERMANDEZ, *souriant.* — Attention ! Vous ne l'éduquez pas comme il faudrait.

DOMINGUO. — Vous savez...

HERMANDEZ. — ... que votre fidélité n'est pas en cause. Voyons ! Seulement, votre fille semble avoir donné sa confiance à un opposant... et du Front Noir !

(*Dominguo va vers la salle à manger.*)

DOMINGUO, *appelant.* — Pilar. (*A Hermandez.*) Questionnons-la.

HERMANDEZ. — J'allais vous le demander.

(*Entre Pilar.*)

PILAR. — Tu m'appelles ?

DOMINGUO. — Oui, mon petit. (*Un temps.*) M. Hermandez m'apprend que tu as été l'amie d'un étudiant nommé Cotaro. Est-ce vrai ?

PILAR. — Oui, papa.

HERMANDEZ. — J'ai dit la camarade, Dominguo.

DOMINGUO. — Pourquoi le rencontrais-tu ?

PILAR. — Nous étions plusieurs à potasser ensemble.

DOMINGUO. — Où ?

PILAR. — A l'Université.

DOMINGUO. — Jamais ailleurs ?

PILAR. — ... Non.

DOMINGUO. — Bien. Parliez-vous politique, à l'occasion ?

PILAR. — Non.

DOMINGUO. — La veille de l'assassinat de Salvador Patori, la section de Cotaro a tenu une réunion où l'attentat aurait été décidé. Le savais-tu ?

PILAR. — Non.

DOMINGUO. — Tu me jures sur la tête de Mama que tu n'y assistais pas ?

PILAR. — La veille de l'attentat, j'étais alitée depuis un mois.

DOMINGUO, *à Hermandez.* — C'est exact. (*A Pilar.*) On m'a rapporté que certains étudiants font de la propagande antigouvernementale à l'Université. Collage d'affiches, distribution de tracts, etc. Sans appartenir au groupe Cotaro, as-tu fait des choses semblables ? (*Pilar hausse les épaules.*) Réfléchis. Si tu as commis, par légèreté, un acte que la loi condamne, tu dois l'avouer.

PILAR. — Il n'y a rien à me reprocher.

(*Geste de Dominguo vers Hermandez.*)

HERMANDEZ, *à Pilar.* — Avant l'attentat, vous n'avez jamais fait allusion à Cotaro devant votre père. Soit. C'était un étudiant parmi tant d'autres. Mais après, quand il fut arrêté, pourquoi garder le silence à son sujet ?

PILAR. — Je ne tenais pas à afficher cette relation.

HERMANDEZ. — Elle n'avait apparemment rien de blâmable.

PILAR. — Non. Mais on aurait pu m'interroger et je ne voulais pas accuser un camarade.

HERMANDEZ. — Vous saviez qu'il était du Front Noir ?

PILAR. — Le bruit en courait.

HERMANDEZ. — Votre devoir est de rapporter, même un simple bruit, à vos professeurs.

(*Geste de Pilar.*)

DOMINGUO. — Pilar.

(*Un temps.*)

HERMANDEZ. — Etes-vous affiliée aux Jeunesses Universitaires ?

PILAR. — Non.

HERMANDEZ. — Pourquoi ?

PILAR. — Ce n'est pas une obligation et...

DOMINGUO. — Ma fille n'a pas une bonne santé.

HERMANDEZ. — Laissez-la répondre.

PILAR. — Je n'admets pas les consignes d'espionnage et de dénonciation qu'on y donne aux adhérents.

HERMANDEZ, *à Dominguo.* — Elle a le mérite de dire carrément ce qu'elle pense. (*A Pilar.*) Vous n'approuveriez pas davantage les méthodes de la police, mais quelqu'un, travaillé comme ils disent, a parlé. (*Pilar s'assied. Hermandez sort un carnet de sa poche. Il lit.*) Le 4 juin, un dimanche, vous avez passé l'après-midi avec Cotaro dans le jardin du Parlement. (*Un temps.*) Le 11, au Café Français, vous avez déjeuné ensemble. (*Un temps.*) Une fois au moins, sa concierge vous a vue entrer chez lui.

DOMINGUO. — Est-ce vrai ?

HERMANDEZ. — Ne nous énervons pas. Votre fille a prétendu qu'elle ne le rencontrait qu'à l'Université. (*A Pilar.*) Oubli, sans doute ?

DOMINGUO. — Tu as menti ?

PILAR. — Je te jure à nouveau que je n'ai pas été mêlée, de loin ou de près, à l'activité de Cotaro. A l'époque, nous avions simplement... une sympathie l'un pour l'autre.

DOMINGUO. — De la sympathie maintenant !

PILAR. — Rien de plus. Il y avait des mois que je l'évitais.

HERMANDEZ. — Exact. (*A Dominguo.*) Votre fille, — et c'est ce qui la blanchit à mes yeux, — a rompu la première avec Cotaro. Une lettre, trouvée chez lui, ne laisse aucun doute à cet égard.

DOMINGUO. — Une lettre ?

HERMANDEZ. — Disons un billet. (*A Pilar.*) Je ne me souviens pas des détails qu'il contenait, sinon qu'ayant perdu confiance en lui vous ne le reverriez plus. (*Souriant.*) Je vous soupçonne d'avoir démasqué dès ce moment le personnage.

DOMINGUO. — Montrez-moi cette lettre. (*Silence. Dominguo et Hermandez se regardent.*) Ce n'est pas votre subordonné qui le demande. C'est un père.

HERMANDEZ. — Je l'ai brûlée.

DOMINGUO. — Monsieur le Conseiller...

HERMANDEZ. — Vous doutez de ma parole ? Je l'ai détruite en classant les papiers de Cotaro.

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Y avait-il autre chose dans cette lettre ?

HERMANDEZ. — Non. (*Un temps.*) Rien en tout cas touchant à l'honneur de votre fille.

(*Pilar a un étourdissement.*)

DOMINGUO, *se précipitant.* — Mon petit...

HERMANDEZ. — Eh bien, mademoiselle !...

DOMINGUO. — Qu'as-tu ? (*Un temps.*) Veux-tu que j'appelle Mama.

HERMANDEZ. — Nous n'allons pas mettre la famille au courant de nos petites histoires ! Elle rouvre les yeux. Cela va beaucoup mieux. (*Silence. Dominguo donne à boire à Pilar. Hermandez les observe, puis reprend son propre verre.*) Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai tenu à rencontrer votre fille chez vous plutôt qu'au Palais. Il convient d'étouffer cette affaire. D'abord, je serais désolé que le nom d'un vieil ami soit mêlé à un procès politique. Ensuite, notre devoir de magistrat est d'éviter le scandale. Vous voyez les arguments que certains en tireraient contre le régime... dont nous sommes le soutien.

DOMINGUO. — Je m'en souviens toujours, monsieur le Conseiller.

HERMANDEZ. — Alors, l'incident est clos. (*Il dépose son verre.*)

DOMINGUO. — Comment vous remercier de ce que vous avez fait ?

HERMANDEZ, *lui prenant la main.* — En servant notre cause avec dévouement. (*Un temps.*) A bientôt.

DOMINGUO. — Je vous reconduis.

HERMANDEZ, *l'arrêtant.* — Non. Elle a besoin de vous. (*Il sort.*)

(*Long silence. Dominguo s'approche de Pilar.*)

DOMINGUO, *doucement.* — Tu te sens mieux ? (*Elle fait oui de la tête.*) Je ne t'en veux pas, Pilar. Tu t'es conduite avec légèreté, mais tu es jeune et il n'y a rien à te reprocher, n'est-ce pas ? (*Un temps. Il s'assied près d'elle.*) Tu me dirais la vérité, maintenant ? (*Un temps.*) Savais-tu qu'un attentat se préparait ? (*Geste d'impatience de Pilar.*) Excuse-moi. J'ai tort de revenir là-dessus ; seulement, je t'aime bien... (*Il lui caresse les cheveux.*) J'ai eu peur, tu sais. (*Souriant.*) C'est absurde, car je te connais.

PILAR. — Non, papa. (*Dominguo la regarde avec inquiétude.*) On vit ensemble : pas plus. Je suis une gosse pour toi, qui est malade ou suit des cours. Tu ne t'es jamais soucié de savoir ce qu'au fond je pensais.

DOMINGUO. — Ce que tu pensais ?

PILAR, *montrant la porte.* — De lui, par exemple.

DOMINGUO. — Un homme qui vient de te tirer d'affaire ?

PILAR. — Si je n'étais pas ta fille, il m'aurait donnée à la police.

DOMINGUO. — Pilar !

PILAR. — Elle ne m'aurait pas torturée, la police... et le reste ?

DOMINGUO. — Tu ne vas pas me dire que tu es du Front Noir ?

PILAR. — On l'est pour elle dès que l'on ne dit pas « amen » à tout, les yeux fermés. Ouvre-les. Des gens qui ne sont pas d'accord avec « son régime », il y en a partout. Autant de bourgeois que d'ouvriers. Tu serais surpris d'en trouver jusqu'au Palais.

DOMINGUO. — Une différence entre quelqu'un qui n'est pas d'accord et un meurtrier.

PILAR. — Je n'approuve pas ce crime.

DOMINGUO. — C'est déjà ça !

PILAR. — Mais, chaque jour, on exécute des malheureux qui n'ont pas tué.

DOMINGUO. — Tu te laisses monter la tête. Neuf dixièmes des inculpés sont envoyés dans des camps de rééducation. Les autres... Enfin, ils sont prévenus, les autres. On leur applique une loi.

PILAR. — ... que tu approuves.

DOMINGUO. — L'ordre en dépend.

PILAR. — L'ordre...

DOMINGUO. — Ne te cabre pas. La dictature naît du désordre et de la misère : tout le monde sait cela. Es-tu certaine qu'un chambardement nous rendrait plus heureux ? Que tes bourgeois et tes ouvriers s'entendraient, après ?

PILAR. — Se croiser les bras : voilà ce que tu proposes à ceux de notre âge ?

DOMINGUO, *s'animant.* — Je leur dis : « Sans lois, il n'y a pas de liberté véritable. Modifiez-les. Ne les détruisez pas. » Je leur dis surtout : « Ne tuez pas. Celui qui fait couler le sang a toujours de bonnes raisons de s'en barbouiller la conscience. » Pilar, la vie d'un homme, c'est tout de même plus précieux qu'une idée ?

PILAR. — Et pour le prouver, tu fusillerais Cotaro. (*Dominguo a un mouvement de colère.*) Oh ! je sais ! Les juges condamnent. Ils ne tirent pas. Sois tranquille : j'ignorais l'attentat. Au Front Noir, on ne fait pas de confidences à la fille de Dominguo Jouregui. C'est peut-être une espionne.

DOMINGUO. — Tu es injuste, Pilar.

PILAR. — Quelle fut ta réaction quand Hermandez a dit que son devoir est de dénoncer un camarade ? Tu t'es humilié devant lui. Tu l'as assuré de ton zèle, car, au fond de toi-même, tu es de son côté, avec ses maîtres et ses flics. (*Silence.*) J'ai choisi entre toi... et les autres, depuis longtemps. (*Un temps.*) Il vaut mieux que je quitte la maison.

(*Silence.*)

DOMINGUO. — Eh bien ! tu m'offres un joli cadeau d'anniversaire. Là, des garçons que tu ne connaissais peut-être pas il y a un an. Ici, la Mama et moi. On peut dire que nous ne pesons pas beaucoup dans la balance. Je ne te retiens pas. D'abord, ça ne servirait à rien. Ensuite, il me faudrait des arguments pour te convaincre et je n'en ai pas. Qui a raison ? Personne. Tout le monde. Mais plutôt les jeunes que les vieux. (*Un temps.*) Tout de même... j'ai cru tu vie en danger. Si un jour tu as un enfant, tu comprendras qu'on ne se déshonore pas en faisant, pour le sauver... n'importe quoi. (*Pilar tourne la tête vers lui.*) De quoi me plaindrais-je ? Ma faute est d'avoir vécu le nez dans mes dossiers, au lieu de sentir que tu nous échappais. J'aurais pu te reprendre ou mieux te diriger. Maintenant... Toute ma vie, j'ai jugé de petits procès entre de petites gens. A la longue, on devient un fonctionnaire qui applique le règlement sans se demander s'il est bon ou mauvais. (*Un temps.*) Il faudrait revenir en arrière. Avoir plus d'idéal ? Moins de charges aussi, car j'avais, à ton âge, une famille sur les bras. (*Pilar se lève. Souriant.*) Il est plus glorieux d'être le marteau que l'enclume, a dit quelqu'un. C'est vrai. (*Tristement.*) Pourtant, c'est l'enclume qui reçoit les coups. (*Pilar s'agenouille aux pieds de Dominguo.*) Oh ! je ne suis pas un vieux renard qui essaye de t'attendrir. Laisse-moi quelques jours. Les choses se tasseront et je préviendrai la Mama. (*Pilar lui prend la main et l'embrasse. Dominguo lui relève la tête et la regarde.*) Espionne, toi ? Ils vont fort, tu sais, tes petits amis... mademoiselle Jouregui. (*Il lui donne une tape sur la joue.*) Viens.

(*Entre la Mama.*)

MAMA. — Il est parti ?

DOMINGUO. — Tu vois.

MAMA. — Que voulait-il ?

DOMINGUO. — Mon avis sur un point de droit.

MAMA. — Et Pilar ?

DOMINGUO. — Quoi, Pilar ? (*A Pilar.*) Elle s'inquiète déjà. (*A Mama.*) Nous avons eu besoin de ses lumières pour une traduction.

MAMA, *à Pilar.* — C'est vrai ?

DOMINGUO. — Je mens devant ma fille ! (*A la porte.*) Les enfants ! (*A Mama.*) Tu peux remettre ton tablier. (*Entre Manuel.*) Vous êtes morts de faim ?

MANUEL. — Plutôt ! (*A Pilar.*) Eh bien ?

DOMINGUO, *bas.* — Pas de questions, veux-tu ?

(*Entrent Teresa et Garcia.*)

TERESA, *à Pilar.* — Tu es toute pâle !

DOMINGUO. — Est-ce mon anniversaire, oui ou non ? On pourrait s'occuper un peu de moi. (*A Mama.*) Nous déjeunons ?

MAMA. — Quand tu voudras.

DOMINGUO. — Alors, vidons nos verres. (*Tandis que les autres boivent.*) *La République* de Platon... (*Vers Garcia.*) Un beau livre. Merci. Je l'ai lu quand j'étais étudiant. Il s'en est passé des choses depuis... (*Vers Pilar.*) N'est-ce pas ? (*Vers Garcia.*) Mais ce sera une eau de jouvence pour le vieux Jouregui.

GARCIA. — Vieux, vieux ! !

MANUEL. — Ne le dis pas toujours.

TERESA. — On ne vous croit plus !

DOMINGUO. — Est-ce que je serai pensionné dans deux ans ? C'est la retraite, Teresa ; les pantoufles !

MAMA. — Et la tranquillité.

(*Sonnerie de téléphone. Geste agacé de Dominguo.*)

MAMA. — Nous n'aurons pas la paix.

MANUEL. — Allô ! C'est moi. Bien. J'attends. (*A Dominguo.*) Sanchez. Il m'appelle du ministère.

DOMINGUO. — A cette heure ?

MANUEL. — C'est très important. (*Au téléphone.*) Oui. Bien. Et toi ? (*Silence.*) Répète. (*Il tend l'écouteur à Dominguo. Silence.*) Tu es gentil de me donner la nouvelle. Non, il ne s'y attendait pas. (*Riant.*) On va fêter ça au champagne ! A tout de suite, mon vieux. (*Il raccroche. A Garcia.*) Père est nommé.

PILAR. — Où ?

MANUEL. — A la première Chambre criminelle. (*A son père.*) Officiel demain. Tu as entendu ?

(*Dominguo a fait oui de la tête.*)

MAMA. — M. Hermandez ne te l'a pas dit ? (*Dominguo fait non.*) Pourquoi ?

TERESA, *à Manuel.* — Cela dépend de lui ?

MANUEL. — En principe. Le ministre doit donner son accord.

MAMA, *à Dominguo.* — Et tu es content ?

MANUEL. — Il ne manquerait plus que ça ! Nous le disions tout à l'heure : « Pour une fin de carrière, ce serait magnifique. » (*A Garcia.*) N'est-ce pas ?

GARCIA. — Je vous félicite de tout cœur, monsieur Jouregui.

DOMINGUO. — Tu es gentil.

MAMA. — Enfin, Dominguo, tu n'as pas l'air satisfait. Est-ce une bonne chose ou non ?

MANUEL. — Une chose merveilleuse, Mama. Chacun de ses collègues en voulait, de ce poste. Ils vont se mordre les doigts.

MAMA. — Donc, tu es content ?

DOMINGUO. — Je ne sais pas.

GARCIA, *à Mama.* — Votre mari est trop modeste. Un peu effrayé aussi par ses nouvelles responsabilités ; mais nous l'aiderons. Il a des amis au Palais.

MAMA. — Tu entends ce qui dit Garcia ?

(*Dominguo le regarde, sans répondre.*)

MANUEL. — Voyons, père, laisse de côté les avantages matériels, mais considère au moins l'honneur qu'on te fait.

MAMA. — Il peut refuser ?

MANUEL. — Personne ne comprendrait. Ou plutôt si. Se défiler à présent ne lui causerait que des ennuis. A nous tous, du reste.

DOMINGUO. — Tu vois. Il n'y a plus qu'à boire le champagne.

(*Mama le regarde, inquiète, et sort.*)

MANUEL, *entraînant Garcia.* — Désespérant !

(*Ils sortent. Long silence. Dominguo bourre sa pipe. Il dit lentement.*)

DOMINGUO. — Première chambre criminelle... Première affaire : Cotaro.

PILAR. — Que vas-tu faire ?

DOMINGUO. — Mon métier. (*Un temps.*) Et toi ?

PILAR. — Je reste.

RIDEAU

ACTE II

Cabinet de Dominguo au Palais de justice. Mobilier simple.

Lorsque le rideau se lève, Dominguo est à son bureau et compulse un dossier. Sonnerie de l'interphone.

VOIX A L'INTERPHONE. — M. Morales.

DOMINGUO, *répondant.* — Qu'il entre. (*Un temps. Entre Garcia. Dominguo se lève.*) Comment vas-tu ?

GARCIA. — Bien. Et vous, monsieur Jouregui ?

DOMINGUO. — Je travaillais, mais j'ai un moment. Il y a longtemps que je ne t'ai vu.

GARCIA. — Une affaire m'a appelé en province.

DOMINGUO. — La magistrature voyage beaucoup actuellement. Moi-même, je suis allé dans le Nord.

GARCIA. — On me l'a dit.

DOMINGUO, *souriant.* — Tout se sait à Jarez. Je ne fais pas un pas sans avoir la police à mes trousses.

GARCIA. — Vous plaisantez ?

DOMINGUO. — Non, non. M. le Président est très protégé. (*Il s'assied à son bureau.*) Regarde : je reçois chaque matin une douzaine de lettres anonymes. Les unes me menacent d'un mauvais coup si je condamne Cotaro, les autres de la potence s'il est acquitté.

GARCIA. — Acquitté ?

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Les conclusions de Martinez ne sont pas... convaincantes.

GARCIA. — Ah !

DOMINGUO. — Je t'expliquerai cela plus tard.

GARCIA. — Ne commettez pas d'imprudence, monsieur Jouregui. Le gouvernement a pris position.

DOMINGUO. — A la légère. Je le desservirais en l'engageant sur un terrain peu solide.

GARCIA. — ... Oui...

DOMINGUO. — Tu dis cela sans beaucoup de conviction.

GARCIA. — A mon avis, les jeux sont faits.

DOMINGUO, *sec.* — Nous verrons. (*Un temps. Souriant.*) Ne fronce pas les sourcils. Je ne suis pas un gamin.

GARCIA. — Puis-je vous parler franchement ?

DOMINGUO. — Vas-y.

GARCIA. — L'époque est dangereuse. On a beaucoup parlé de la mort de Patori dans la presse. Vous savez que celle-ci est inspirée et, dans votre affaire, elle a monté l'opinion. Comme juge unique, vous serez la vedette d'un grand procès.

DOMINGUO. — Eh bien ?

GARCIA, *lentement.* — Aujourd'hui, le courage et l'indépendance ne doivent pas se montrer. Dans votre situation, la sagesse est de fermer les yeux sur des points de détail qui ne peuvent changer le sort de ce malheureux.

DOMINGUO. — Qui te serait plutôt sympathique ?

GARCIA, *embarrassé.* — Je n'ai pas dit cela.

DOMINGUO. — Non. Et moi je suis un âne... (*Tournant le dos à Garcia qui regarde par la fenêtre. Silence.*) Garcia...

GARCIA. — Monsieur Jouregui ?

DOMINGUO. — Depuis mon aniversaire, tu ne viens plus à la maison. Pourquoi ?

GARCIA. — J'ai beaucoup de travail.

DOMINGUO. — Tu travaillais de même autrefois. Mon coin serait-il mauvais à fréquenter ? Ne te froisse pas. Depuis ma « promotion », les amis nous évitent.

GARCIA. — Une raison que je ne vous abandonne pas.

DOMINGUO. — Alors... tu es brouillé avec Pilar ?

GARCIA. — Pilar ne désire pas me rencontrer.

DOMINGUO. — Elle est souffrante, mais les choses s'arrangeront. La petite me parle souvent de toi. (*Un temps.*) Mama aussi, du reste. Elle dit : « Ce jeune homme me plaît ».

GARCIA, *souriant.* — Et vous ?

DOMINGUO. — Mon garçon..., j'attends.

(*Sonnerie de l'interphone.*)

VOIX A L'INTERPHONE. — M. Jouregui.

DOMINGUO. — Qu'il entre.

(*Entre Manuel.*)

DOMINGUO. — Toi, au Palais ?

MANUEL. — Un événement ! Bonjour, Garcia. (*A Dominguo.*) Je dois te parler.

DOMINGUO. — Rien de grave ?

MANUEL. — J'espère. (*Garcia fait mine de se retirer.*) Tu ne me gênes pas. (*A Dominguo.*) Je crois bien faire en te rappelant un entretien que j'ai eu ce matin avec Sanchez. Un ami, tu le sais. J'étais dans son bureau, au ministère, quand il fut question de toi.

DOMINGUO. — Encore ?

MANUEL. — Tu es au courant ?

DOMINGUO. — On s'occupe beaucoup de moi « là-haut ».

MANUEL. — Avec inquiétude, père. On s'étonne de ton attitude dans l'affaire.

DOMINGUO. — Que me reproche-t-on ?

MANUEL. — Ta lenteur. Le ministre espérait que, sitôt le dossier entre tes mains, tu fixerais la date du procès.

DOMINGUO. — Veut-il un verdict rendu à la sauvette ?

MANUEL. — Il craint que tu manques de fermeté.

DOMINGUO. — Je ne passe pas pour un juge indulgent.

MANUEL. — L'affaire est exceptionnelle.

DOMINGUO. — Une affaire où un homme joue sa tête est toujours exceptionnelle. Du moins pour lui !

MANUEL, *à Garcia.* — Tu entends ? Père répète ça depuis des semaines dans les couloirs du Palais. (*A Dominguo.*) Vas-tu assimiler un petit voyou qui tue Salvador Patori à un criminel de droit commun ?

DOMINGUO. — Certes pas.

MANUEL. — Tu le laisses croire, par tes scrupules excessifs.

DOMINGUO. — Deux mots qui ne vont pas ensemble, Manuel. J'éclaire ma lanterne, rien de plus. Le ministre devrait m'y encourager.

MANUEL, *hésitant.* — Père...

DOMINGUO. — Quoi ?

(*Un temps.*)

MANUEL. — Sanchez ne plaisantait pas. Il t'estime et n'a parlé que dans ton intérêt.

(*Silence. Dominguo se lève et s'approche.*)

DOMINGUO. — Répète.

MANUEL. — Si Cotaro n'est pas condamné très vite, tu risques gros, personnellement.

DOMINGUO. — Et tu as répondu... ?

MANUEL. — Rien. Je te transmets.

DOMINGUO. — Lâchement.

DOMINGUO. — Tu devais répliquer à ce gratte-papier : « Je connais mon père. Aucune pression ne l'influencera. Et vous ne me connaissez pas si vous croyez que je vais me charger de vos sales commissions. » Va leur dire que mon seul intérêt, depuis soixante ans, est d'être honnête. Si ce n'est pas une garantie à leurs yeux pour mener cette affaire, qu'ils me la retirent. Je démissionne. (*Il est revenu derrière son bureau et reste debout.*)

MANUEL. — Tu ne tromperas personne en te démettant. D'ailleurs, Hermandez n'acceptera jamais, après t'avoir nommé, que tu lui claques dans la main. (*A Garcia.*) Soutiens-moi. Au point où nous en sommes, il aurait l'air de justifier Cotaro.

GARCIA, *à Dominguo.* — J'en ai peur. (*A Manuel.*) Le ministre s'inquiète à tort, mon vieux. Qu'est-ce qui te permet de croire que ton père va traiter Cotaro avec indulgence ? (*Un temps.*) Même s'il le voulait, la loi ne lui en donne pas le moyen. (*Avec un soupçon d'inquiétude vers Dominguo.*) N'est-ce pas ?

DOMINGUO, *sèchement.* — Je n'ai pas la réputation d'être un opposant. Le verdict qu'on souhaite, Manuel, n'aura pas le poids que s'il est rendu sans passion et dans les formes. Voilà ce que je te demande de leur expliquer. (*Un temps.*) Pour le reste, ne m'en veux pas. Je suis un peu susceptible, dès qu'il s'agit de mon métier.

MANUEL. — Père...

DOMINGUO. — Teresa et Doudou vont bien ?

MANUEL. — Oui, père.

DOMINGUO. — Embrasse-les pour moi. (*Assis à son bureau.*) Maintenant, laisse-moi travailler. (*Manuel hésite, puis sort. A Garcia, ennuyé.*) Je l'ai traité durement, non ?

GARCIA, *souriant.* — Il le méritait.

DOMINGUO. — Quel opportuniste ! Ce n'est pas « mon » intérêt qui l'inquiète. Il pense : « Surtout, que le vieux ne m'attire pas d'embêtements ! »

GARCIA. — Mettez-vous à sa place.

DOMINGUO. — Avocat, il lui manquait déjà l'esprit de la maison.

GARCIA. — Manuel vous aime beaucoup.

DOMINGUO. — Je l'aime aussi. (*Un temps.*) Mais on ne demande pas, au Palais, d'avoir du cœur.

(*Sonnerie de l'interphone.*)

VOIX DE L'INTERPHONE. — Monsieur le juge Martinez.

DOMINGUO, *répondant.* — Une seconde. (*A Garcia.*) Es-tu pressé ?

GARCIA. — Non.

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Alors, entre ici. (*Il ouvre une petite porte.*) Tu entendras la conversation et nous en parlerons après.

GARCIA, *inquiet.* — Si vous voulez. (*Il sort.*)

(*Dominguo s'assied à son bureau et parle à l'interphone.*)

DOMINGUO. — Faites entrer monsieur le juge Martinez.

(*Paraît Martinez.*)

DOMINGUO, *sans se lever.* — Entrez.

MARTINEZ. — Mon cher collègue, je suis à votre disposition. (*Il s'assied.*) Il s'agit de notre affaire ?

DOMINGUO, *sec.* — Oui.

MARTINEZ. — Vous avez lu mes conclusions. (*Signe affirmatif de Dominguo.*) Et vous les approuvez ? (*Un temps.*) Monsieur le Conseiller Hermandez m'a donné son accord.

DOMINGUO. — Il est très occupé.

MARTINEZ. — Pardon ?

DOMINGUO. — Je veux dire qu'il n'a sans doute pas consacré beaucoup de temps à leur étude.

MARTINEZ. — Mais si.

DOMINGUO. — Ah. (*Un temps.*) Eh bien ! ouvrons le dossier. (*Un temps.*) C'est à la sortie de son cours que Salvador Patori a été tué. Il faisait nuit, n'est-ce pas ? Et Cotaro n'a été arrêté que trois jours plus tard, après dénonciation ?

MARTINEZ. — Des étudiants ont parlé.

DOMINGUO. — Il apparaît que, dès son premier interrogatoire, l'accusé est entré dans la voie des aveux.

MARTINEZ. — C'est exact.

DOMINGUO. — Pourquoi, dans ces conditions, a-t-il été torturé ? (*Geste de Martinez.*) Tout le monde le sait. (*Un temps.*) Le procédé est odieux en lui-même. Mais torturer un homme qui se met à table, spontanément, ne s'explique pas.

MARTINEZ. — J'avais des ordres.

DOMINGUO. — Emanant...

MARTINEZ. — De la Sûreté.

DOMINGUO. — Afin... ?

MARTINEZ. — De m'assurer que Cotaro ne cachait rien.

DOMINGUO. — Les aveux provoqués sont sujets à caution. Non ? (*Il se lève, fait quelques pas, se maîtrise et se rassied.*) Cotaro admet son appartenance au Front Noir et le rang qu'il y occupe.

MARTINEZ. — Sa section était très active.

DOMINGUO. — Le crime a donc un caractère politique bien établi.

MARTINEZ. — Vous savez qui était la victime ! Chez l'accusé, la police a trouvé des tracts, une ronéo, des armes ! !

DOMINGUO. — En somme, un élément d'importance. Peut-être un dirigeant ?

MARTINEZ. — C'est indiscutable.

DOMINGUO. — Et, à vos premières questions, il trahit ses camarades ! Voilà qui est curieux. D'autre part, à vous lire, Cotaro n'exprime jamais le regret de son acte. Il s'en vanterait plutôt. Vous ne trouvez pas qu'il y a contradiction ?

MARTINEZ. — Le détail ne m'a pas frappé.

DOMINGUO. — Ni son imprudence ? Un homme assumant de telles responsabilités ne détient pas chez lui un matériel compromettant. Mieux encore. On l'arrête trois jours après l'attentat. Ce matériel est toujours dans ses mains : il ne s'en est pas débarrassé.

MARTINEZ. — Le rapport de la police est formel.

DOMINGUO. — Alors... (*Un temps.*) Moi, monsieur Martinez, je ne suis pas un théoricien révolutionnaire ! Tout de même, je sais qu'au Front Noir on est opposé au geste individuel. Une action de masse, oui, le moment venu. Mais, aujourd'hui, le mot d'ordre est d'éviter des représailles... Néanmoins, le parti aurait fait exception à sa règle. Pourquoi ? Et pour qui ? Ce professeur n'était pas un très grand personnage. Il y a là un changement de tactique qui me surprend. Vous pas ?

MARTINEZ. — Je constate.

DOMINGUO. — Mon rôle est d'interpréter.

MARTINEZ, *souriant.* — Il me semble que j'entends l'avocat de Cotaro.

DOMINGUO, *sèchement.* — Je vous rappelle qu'après trois mois d'inculpation cet avocat n'est pas encore désigné. (*Un temps.*) J'en reviens aux imprudences de l'accusé. L'attentat est suivi d'une panique à l'Université, n'est-ce pas ? La section se disperse. Des étudiants qui n'en font point partie se cachent en province, car le Front Noir n'est pas seul dans l'opposition. Cotaro, lui, demeure à Jarez. Sa sécurité commanderait qu'il s'en éloigne. Son devoir l'exige. Et il reste à notre disposition : on le cueille chez lui. Quelle explication donne-t-il à cela ?

MARTINEZ. — Ses chefs lui avaient confié une autre mission.

DOMINGUO. — Vraiment ! A un homme qui vient de se brûler !

MARTINEZ. — C'est agaçant. Je répète que le conseiller Hermandez approuve mes conclusions. Elles forment un tout.

DOMINGUO. — ... incohérent.

MARTINEZ. — Où voulez-vous en venir ?

DOMINGUO, *très calme.* — Vous le savez très bien. Même sous un régime où la torture est le moyen de faire dire à un prévenu ce qu'on souhaite, il est impossible de prendre votre accusation au sérieux.

MARTINEZ. — C'est mon impartialité que vous mettez en doute ?

DOMINGUO. — Avec regret.

Martinez, *se levant.* — Dans ces conditions...

Dominguo. — Asseyez-vous. Il me reste à « prouver » l'innocence de Cotaro.

Martinez, *se rasseyant.* — Vous perdez la raison.

Dominguo. — Soyez juge ! Patori est abattu le 3 octobre. Or, Cotaro vous l'a dit et répété, ce jour-là, il n'était pas à l'Université. (*Martinez veut se lever à nouveau.*) Restez assis. Le 3 octobre, à Bassa, dans le Nord, le père de l'accusé était mourant. Celui-ci à son chevet. Tout le village peut en témoigner. L'enterrement eut lieu le 5. Cotaro ignorait alors les événements survenus à Jarez. Sans méfiance, il revient ici le lendemain et descend chez lui, où la police l'attendait. Non ?

(*Silence.*)

Martinez. — Cette conversation devrait se poursuivre devant M. le Conseiller. (*Il va vers la fenêtre.*)

Dominguo. — Si vous voulez. En attendant résumons-nous. Des aveux, Cotaro n'en a jamais fait. Son alibi est irréfutable. Vous n'en tenez aucun compte. Des témoins du crime, il n'y en a pas. La nuit était sombre. La cour que traversait Patori était déserte. Si les étudiants ont parlé, ils ont pu vous apprendre que Cotaro était du Front Noir. Rien d'autre. Les armes, les tracts trouvés à son domicile n'existent que dans votre imagination. Enfin, on a torturé cet homme à son premier interrogatoire en vue du procès. (*Dominguo range et ferme le dossier qu'il met dans sa serviette en disant.*) Tout cela est clair. Le vrai coupable demeurant introuvable, la police en invente un. Et il faut que ce soit un jeune du Front Noir. Alors, l'affaire devient rentable... avec votre complicité. (*Martinez revient vers le bureau.*) Je ne vous juge pas, monsieur Martinez. Je vous plains comme ceux de vos confrères qui agissent de même. Il est temps que cela cesse et... (*Entre Hermandez. Dominguo se tourne vers lui.*) Nous allions chez vous.

Hermandez. — J'étais impatient de savoir où vous en étiez.

Dominguo. — Monsieur le juge Martinez va vous mettre au courant ?

Hermandez, *à Martinez.* — Il y a un accrochage ?

Martinez. — Mon collègue soulève quelques objections.

Dominguo, *vivement.* — Ne biaisons pas. (*A Hermandez.*) L'accusation ne tient pas debout. ucune de ses parties ne résiste à l'examen. De plus, j'ai la certitude que Cotaro est innocent.

Hermandez. — Innocent !

Martinez, *embarrassé.* — M. Jouregui n'ignore pas le séjour de l'accusé à Bassa.

(*Un temps.*)

Hermandez. — Ah.

Dominguo. — Etiez-vous au courant ?

Hermandez. — Evidemment.

Martinez. — C'est ce que je me suis permis d'avancer.

Hermandez, *à Dominguo.* — Et votre position demeure la même ?

Dominguo. — Elle dépend des faits, monsieur le Conseiller.

Hermandez. — Je vois. (*Un temps. A Martinez.*) Laissez-nous. Je vous reverrai plus tard. D'ici là, gardez le silence sur cette conversation.

Martinez. — Vous savez que...

Hermandez. — Mais oui. Allez. (*Martinez sort. Silence.*) Je n'étais pas seul à m'interroger sur le sens qu'il fallait donner à certains de vos propos. A vos déplacements. Dans le doute, le ministre et moi avons envisagé de vous retirer l'affaire Cotaro. Mais cela offrirait plus d'inconvénients que d'avantages. On dirait facilement que nous capitulons devant vous, ou qu'un esprit d'opposition se développe au Palais.

Dominguo. — Il n'est pas question de cela.

Hermandez. — Aussi, je n'attends pas de vous la servilité, comme chez Martinez. Je demande votre collaboration.

Dominguo. — Elle a des limites, monsieur le Conseiller. La faute n'est pas d'avoir arrêté cet homme, puisqu'il était membre d'un parti hors la loi, mais de vouloir le condamner pour un crime dont il n'est pas coupable.

Hermandez. — Le résultat est le même.

Dominguo. — Il ne s'agit pas de Cotaro, mais de nous. Et du procédé qui consiste à bâtir une accusation sans fondement.

Hermandez. — Dans l'absolu, vous avez raison. En fait, le ministre s'est engagé. Voyons : le jour où il a affirmé qu'on se trouvait en présence d'un complot du Front Noir, l'affaire est passée sur le plan politique.

Dominguo. — Ce n'est pas le nôtre. Et, à l'audience, Cotaro parlera !

Hermandez. — Croyez-vous ? (*Un temps.*) Sa famille est encore en liberté. On peut toujours le fusiller. A cela aussi nous avons pensé, mais alors il n'y a plus ni procès ni jugement...

Dominguo. — Monsieur le Conseiller, je ne mange pas de ce pain-là...

(*Silence.*)

Hermandez. — Quelqu'un a dit : « Nous sommes parfois obligés de renoncer au bien pour sauver le mieux. » Le mieux n'est pas l'iédal, j'en conviens ! C'est possible, suivant les circonstances et le moment.

Il y a vingt ans, quand la révolution a éclaté, ceux qui n'étaient pas d'accord ont quitté le pays.

Qu'avez-vous fait ?

En restant avec nous, le juge Jouregui exerce son métier. Il élève deux enfants, leur paie des études. Beaucoup connurent la misère, presque la famine : lui pas, car l'Etat favorise ses bons serviteurs. Eux le soutiennent... en échange.

Or, je vous ai souvent entendu dire que la dictature sauva le pays. Nos lois, appliquées dans d'autres secteurs que le vôtre, vous semblaient justes, n'est-ce pas ? Vous admettiez que le gouvernement protège la masse contre les intérêts particuliers. Il n'était pas tolérable que les trusts jouissent de privilèges excessifs ou que les syndicats déclenchent la grève au détriment de la collectivité. Nous acceptions les ordres. Nous les réclamions. L'ordre tout court en était le prix.

Et pas seulement matériel. L'Eglise a perdu son rôle politique, la presse a reçu un nouveau statut, nous avons réformé l'enseignement. Tout cela, vous l'avez approuvé. Bien plus, il y a des camps de concentration chez nous, on fusille... comme je vous le rappelais. Depuis vingt ans, ces faits sont plus ou moins connus de vous, sans que vous ayez jamais protesté.

Mais voilà, les contraintes sont bonnes pour les autres. Eux doivent se taire et marcher droit. Vous

seul refusez de renoncer à votre liberté individuelle.

Si l'Etat décide que Cotaro est coupable, pour des raisons qui dépassent votre compétence, qui vous permet de dire : « Je n'approuve pas » ?

Qui êtes-vous, sinon un instrument de ses mains ?

(*Dominguo va protester.*)

Notre indépendance m'est aussi chère qu'à vous. Comme vous, je souhaite qu'un jour le pouvoir exécutif n'empiète plus sur le nôtre. Actuellement, il s'agit d'adhérer à une politique en l'acceptant avec ses conséquences. (*Un temps.*) Celui qui se révolte une fois, remet tout le régime en question. (*Un temps.*) Sommes-nous d'accord... ou ennemis. (*Silence.*)

DOMINGUO. — Je ne suis certainement pas l'ennemi du gouvernement...

HERMANDEZ. — Alors ?

DOMINGUO. — Il est vrai que, depuis vingt ans, j'ai vécu sans me soucier des affaires publiques. Un peu lâchement aussi. Chacun aime sa tranquillité, surtout quand il n'a pas d'ambition. Un accident se produit : vous voyez des gens qui courent aux nouvelles. Ils s'agitent, ils ont tout vu, se mêlent de tout. D'autres pensent : « Méfions-nous, cette histoire va m'attirer des embêtements. » Et ils filent dans une autre direction. Comme je filais. (*Hermandez sourit.*) Aujourd'hui, vous m'ouvrez les yeux.

HERMANDEZ. — Cela veut dire ?

DOMINGUO. — Qu'un homme n'est pas grand-chose, monsieur le Conseiller. Il en meurt des milliers à chaque seconde. Mais ceux-là, je ne les connais pas. Cotaro, le mien, entre de force chez moi. Vous m'obligez à m'occuper de lui. (*Geste de Hermandez.*) Permettez. Ce qui importe dans une construction, c'est d'abord la façon de poser la première pierre. Elle a un sens dont celui des autres dépend. Si vous la placez de travers, tout l'immeuble sera mal orienté. Ne dites pas : « En chemin l'architecte peut modifier ses plans. » Le soleil, lui, se lève toujours du même côté. (*Il tousse, hésite.*) La première pierre, c'est la notion de justice, monsieur le Conseiller. Elle régit nos rapports entre voisins, dans nos affaires, en famille. Pourquoi n'y aurait-il qu'une exception, en faveur de l'Etat ? Et l'exemple, d'où nous viendrait-il ? (*Vivement.*) J'admets une collaboration entre le pouvoir et nous. Bien sûr, je l'admets. Vous m'avez rappelé ce que je lui dois. Seulement, on ne s'engage pas, comme on dit, en servant un régime qui vous aide à vivre. De cette manière, chacun se lie plus ou moins. On s'engage dès qu'on l'accepte passivement.

HERMANDEZ. — Cela veut dire ?

DOMINGUO. — Qu'il n'y a qu'une justice, monsieur le Conseiller.

(*Silence.*)

HERMANDEZ. — Vous découragez vos meilleurs amis. (*Un temps.*) Voici un mois, je vous ai déjà tendu la main. L'avez-vous oublié ?

DOMINGUO. — Non.

HERMANDEZ. — M'avez-vous assuré de votre dévouement ?

DOMINGUO. — Autant que possible.

HERMANDEZ. — En vous nommant, je devenais responsable de ce que vous feriez.

DOMINGUO. — C'est normal.

HERMANDEZ. — Et je paierais à cause de vous ? Etrange façon de me récompenser. Le jour où je suis venu chez vous...

DOMINGUO. — ... ma nomination était dans votre poche. Il fallait m'en informer et me dire ce que vous attendiez de moi. J'aurais refusé.

HERMANDEZ. — Mon intention n'était pas de lier un service à un autre.

DOMINGUO. — Vous me teniez déjà !

(*Un temps.*)

HERMANDEZ. — J'aurais donc exercé sur vous un petit chantage. C'est bien cela ?

DOMINGUO. — Oui, monsieur le Conseiller.

(*Un temps.*)

HERMANDEZ. — Alors, jouons cartes sur table. Un danger commun nous menace, Dominguo. Libre à vous de l'ignorer. Mais votre fille en serait la première victime. (*Un temps.*) Elle était la maîtresse de Cotaro. (*Silence. Dominguo ne bronche pas. Hermandez sort une lettre de son portefeuille.*) Lisez cette lettre. L'original est entre mes mains. (*Un temps.*) J'espérais vous épargner cette épreuve. A présent, il dépend de vous que le secret soit gardé. (*Il dépose la lettre sur le bureau.*) Le procès, je le fixe à huitaine. D'ici là, réfléchissez ?

(*Hermandez sort. Long silence. Dominguo s'assied à son bureau. Garcia entre, le regarde et va s'approcher.*)

DOMINGUO. — Ne dis rien. (*Un temps.*) Il a raison. Je dois réfléchir. (*Un temps.*) Pour toi, c'est plus simple. (*Un temps.*) C'est triste aussi. Mais tu es jeune... (*Un temps.*) Laisse-moi, veux-tu ? Je voudrais rester seul, avant de rentrer à la maison.

(*Garcia se dirige vers la porte et sort.*)

(*Dominguo regarde la lettre sur la table. Il la prend. Et la déchire, tandis que le rideau se ferme.*)

RIDEAU.

ACTE III

Décor du premier acte. C'est la nuit quelques heures plus tard.

En scène Mama et Pilar. Une lampe éclaire le salon, Mama tricote. Long silence. Pilar descend du balcon.

MAMA. — C'est lui ?

PILAR. — Non. (*Elle revient.*) Veux-tu que j'appelle le Palais ? (*Un temps.*) Je pourrais téléphoner à Manuel d'aller jusque-là. (*Un temps.*) Tu es extraordinaire. Un rien t'agite : ce retard n'a pas l'air de te tourmenter.

MAMA. — Qui te dit que je ne suis pas inquiète ? (*Un temps.*) J'ai pris l'habitude de le cacher. (*Un temps.*) Ton père ne me parle jamais de son travail, mais je le connais : quand il me rabroue, c'est que les choses ne vont pas. Cela dure depuis un mois. (*Un temps.*) Depuis sa nomination. (*Un temps.*) A sa place, j'aurais refusé.

PILAR. — Le pouvait-il ?

MAMA. — Nous étions plus heureux avant. (*Elle la regarde.*) Lui surtout.

PILAR. — Mama.

MAMA. — Le chagrin que tu m'as fait, je suis seule à l'avoir. C'est le premier secret entre lui et moi, et il concerne un de mes enfants. (*Un temps.*) Tu vois : on peut se taire et pleurer en dedans. (*Silence.*) Son dîner est au coin du feu ?

PILAR. — Oui.

MAMA. — Va te coucher.

PILAR. — Je ne dormirais pas.

MAMA. — Les autres nuits, tu ne dors pas non plus. (*Geste de Pilar.*) Allons, jusqu'au petit jour je vois la lumière sous la porte de ta chambre. Le matin, tes yeux sont rouges. (*Un temps.*) Est-ce de nouveau... ?

PILAR. — Je t'ai déjà répondu.

MAMA. — Il y a donc autre chose ?

PILAR, *fixement.* — Il n'y aura plus rien maintenant.

MAMA. — Petite sotte. (*L'attirant.*) On raisonnait ainsi autrefois. Oh ! je préfère que tu aies des remords, mais pas trop. Ton père comprendrait, à la longue. (*Elle sourit.*) Tu es jolie, Pilar. De braves garçons, il en existe encore, tu sais. (*Pilar pleure doucement. Mama lui caresse les cheveux. On sonne. Elle se lève.*) Il a la clef...

(*Un temps.*)

PILAR. — Je vais voir.

(*Elle sort. Silence. Mama murmure :*)

MAMA. — Mon Dieu... (*Entre Garcia, suivi de Pilar.*) Mon mari ?

GARCIA. — Ne craignez rien, madame. Il va rentrer.

(*Mama s'assied.*)

PILAR. — C'est lui qui vous envoie ?

GARCIA. — Non. Il n'y a aucune raison de vous alarmer. M. Jouregui est retenu au Palais. Je passais. Voyant de la lumière, je me suis permis de monter.

MAMA. — Merci.

(*Un temps.*)

GARCIA. — L'heure est tardive, mais... je voudrais parler à Pilar.

(*Mama se lève.*)

PILAR. — Tu peux rester.

GARCIA. — J'aimerais mieux pas. (*A Mama.*) Excusez-moi. Elle vous répétera mot à mot notre conversation.

MAMA. — Vous jurez qu'il n'est rien arrivé à Dominguo ?

GARCIA. — Je le jure.

MAMA. — Alors... c'est bien. (*Elle sort.*)

GARCIA. — Votre père va rentrer. Je viens vous prévenir qu'il connaît vos relations exactes avec Cotaro. (*Un temps.*) Celui-ci ne vous a pas trahie. C'est Hermandez. (*Un temps.*) Sans le vouloir, j'ai assisté à l'entretien. Pilar, voici une heure que j'hésite sous vos fenêtres. Il y a un mois, vous m'avez conseillé de ne plus vous voir. J'ai obéi. Pourtant, nous étions très près l'un de l'autre... Il me semblait, du moins. En souvenir de ce moment, répondez-moi : Etes-vous liée à Cotaro ? Dans ce cas, je suis de trop. Sinon...

PILAR. — J'ai été sa maîtresse.

GARCIA. — Ce n'est pas ce que je vous demande. Dites : « Je l'aime ». Je m'en irai aussitôt.

(*Silence. Elle se détourne. Il va vers la porte.*)

PILAR, *de même.* — Je ne le dirais... que de vous.

GARCIA. — Pilar.

PILAR, *le regardant.* — Je le dis. (*Garcia s'approche.*) Non. Ce soir, je suis en danger. Vous accourez. Cela ne m'étonne pas de vous. Mais demain...

GARCIA. — ... nous aurons perdu un jour de plus.

PILAR. — Vous me verrez telle que je suis. Oh ! je ne dramatise pas. Il n'y a rien dans cette histoire qui puisse vous rendre jaloux. Elle est triste. Elle l'est d'autant plus que j'étais sincère. Si je me suis trompée sur lui et sur moi, cela n'y change rien : c'est une autre Pilar que vous cherchiez.

GARCIA. — Et je me sacrifie, pour vous sauver !

PILAR. — Je le crois. Une faute se pardonne. On ne l'oublie pas.

GARCIA. — Comme dans les feuilletons ! L'héroïne abandonnée se suicide ou entre au couvent. (*Geste de Pilar.*) Non, vous m'écouterez. Une erreur, voilà ce que vous avez commis. Rien de plus. Naturellement, j'aurais préféré le contraire. Mais il n'y a qu'un saint qui vous le reprocherait. Et encore ! (*Souriant.*) Les saints ont beaucoup péché avant d'arriver au ciel ! Je ne suis plus un enfant, Pilar. Ma vie n'est pas si plaisante à raconter. Si je le faisais, vous appelleriez « expérience » mes aventures d'étudiant. Vous penseriez : leur aveu est une preuve de confiance qu'il me donne. Ce qui est vrai pour moi ne l'est pas pour vous ? Et seul, je recevrais l'absolution ? (*Un temps. Pilar lève les yeux vers lui.*) Je suppose que voici le moment de sortir ma fameuse déclaration, de dire comment je vous aime et que je suis très malheureux depuis un mois. Non, Pilar... Je demande votre main et, en la prenant, je veux sentir que vous me la donnez de bon cœur.

PILAR. — Garcia...

GARCIA. — Méfiez-vous. Je serai exigeant. A partir d'aujourd'hui, je réclame une vie extraordinaire. La vôtre sera juste assez longue pour remplir la mienne. « Il y a une place dans mon âme où tu t'appuies sur moi. » C'est de Gœthe. Vous voyez, je cite mes auteurs ! Il faut que cette place devienne tout mon être, Pilar, et, comme les chiens qui finissent par ressembler à leur maître, qu'on ne puisse plus dire de nous quel est le maître, ou le chien.

PILAR. — Oui, Garcia.

GARCIA. — Alors, je me tais. Sinon, cela ressemblerait tout de même à une déclaration.

(*Silence. Pilar a mis la tête sur l'épaule de Garcia.*)

PILAR. — Mon père est très fâché ?

GARCIA. — Il était sombre, mais ne disait rien.

PILAR. — Ne me quittez pas avant son retour. J'ai peur de lui.

GARCIA. — Pourquoi ? Tu lui as menti, mais sa colère tombera quand je lui présenterai... son gendre !

PILAR. — Idiot.

GARCIA. — Enfin un mot d'amour. C'est le premier

PILAR. — Tu n'entendais pas les autres. (*Contre lui.*) Je glisse d'un cauchemar dans un rêve et d'une prison dans tes bras.

GARCIA. — Le cauchemar est fini. Pas la prison.

PILAR, *brusquement.* — On m'arrêtera peut-être ? (*Elle se lève.*)

GARCIA. — Es-tu mêlée à cette affaire ?

PILAR. — Je le voyais.

GARCIA. — Six mois avant son arrestation. Je ne veux pas savoir ce que contenait ta lettre. Dis-moi seulement si Hermandez peut en tirer une accusation.

PILAR. — J'informe Cotaro que je romps avec lui.

GARCIA. — Rien de plus ?

PILAR. — Non.

GARCIA. — Il s'agit donc d'un fait étranger au procès. La manœuvre est dirigée contre ton père. Nous nous marions : elle tombe d'elle-même.

PILARD. — Hermandez t'en voudra.

GARCIA. — Tôt ou tard, le Palais serait devenu dangereux pour moi. Notre vie, je la gagnerai ailleurs. Ne souris pas. J'accepterais de travailler dans une ferme ou dans une usine, pourvu que nous ayons la paix et le bonheur.

PILAR. — C'est la même chose.

GARCIA. — Avec des gens simples, les problèmes ne se posent pas. On se fait oublier. Et puis, j'ai un autre projet. L'étranger me tente. Il y a encore moyen de s'en aller. L'exil t'effrayerait, si nous étions à deux ?

PILAR. — Je voudrais des enfants de toi. (*Garcia l'attire à lui.*) Je voudrais tout ce qui me permettra de t'aimer. Tu ne sais pas comme c'est bon de parler au futur. Demain, je te suivrai. Demain, nous serons libres, chaque matin, en nous réveillant, il y aura demain.

GARCIA, *la calmant.* — Oui, mais ne me vole pas une seconde aujourd'hui.

(*Ils s'étreignent. On entend le bruit d'une porte qui se ferme. Garcia et Pilar se séparent. Mama entre rapidement.*)

MAMA. — C'est lui ?

PILAR. — Je crois.

(*Pilar se rapproche de Garcia. Entre Dominguo. Il s'arrête sur le seuil, regarde longuement Garcia et Pilar, puis va à la Mama.*)

DOMINGUO. — Je suis en retard. Tu n'étais pas inquiète ?

MAMA. — Non, Dominguo. (*Vivement.*) M. Morales nous a rassurées.

DOMINGUO, *se tournant vers Garcia.* — Il a bien fait.

GARCIA. — Je voulais parler à votre fille.

DOMINGUO, *lentement.* — Avant mon retour ?

GARCIA. — Sans retard. Vous m'avez reproché d'abandonner votre maison et...

DOMINGUO. — ... elle t'y ramène ?

GARCIA. — Oui. (*Il prend Pilar par le bras.*) Ne tremble pas, voyons.

DOMINGUO. — Ma parole, ils se tutoient ! (*A Mama.*) Je me disais en rentrant : « Quelle belle nuit ! Clair de lune, rossignols, et personne dans les rues. Où sont les amoureux ? » Qu'on me pende si je croyais en trouver ici !...

PILAR. — Papa...

DOMINGUO. — Eh bien ?... Le choix n'est pas mauvais.

MAMA. — Oh ! non ! (Elle essuie une larme.)

DOMINGUO, *à Pilar.* — Quand elle pleure ainsi, Mama est contente.

GARCIA, *à Pilar.* — Viens.

MAMA, *protestant.* — Il est tard !

GARCIA. — J'ai aussi une mère, madame Jouregui. Elle m'attend et j'aimerais lui présenter Pilar.

DOMINGUO. — Garcia...

(*Garcia s'approche de Dominguo. Un temps. Dominguo lui tend la main.*)
Merci.

GARCIA, *souriant.* — Pourquoi ? Vous me donnez votre fille ?

DOMINGUO. — Je te la donne ! Il me semble que tu ne m'as pas demandé mon avis ! Allez, viens déjeuner demain.

MAMA. — En famille. (*A Pilar.*) Mets ton manteau, le temps se rafraîchit.

(*Mama, Pilar et Garcia sortent. Dominguo les suit des yeux, puis se retourne vers la Mama qui rentre.*)

DOMINGUO. — Donc, tu as des secrets pour moi ?

MAMA. — Des secrets ? (*Vivement.*) J'apprends leurs fiançailles en même temps que toi.

DOMINGUO. — Tu m'as caché autre chose.

MAMA. — Moi ?

DOMINGUO. — Concernant Pilar. (*Un temps.*) Quand tu fais semblant de ne pas comprendre, tes yeux se plissent dans les coins. (*Mama baisse la tête.*) Tu ressembles à un caniche sous la pluie.

MAMA. — Ecoute...

DOMINGUO. — Je sais tout.

(*Un temps.*)

MAMA, *tristement.* — C'est ce que je voulais éviter.

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Pilar s'est confiée à toi depuis longtemps ?

MAMA. — Penses-tu ! Elle t'aime plus que moi. J'ai deviné.

DOMINGUO. — Et tu connais le nom du monsieur ?

MAMA, *vivement.* — Depuis ce soir.

DOMINGUO. — Ah !... Tu comprends ce que cela signifie ? Et qu'en rentrant je m'étonnais de ton silence dans une affaire qui me concerne, professionnellement.

MAMA. — Jusqu'ici, je n'avais établi aucun rapport entre Pilar et Cotaro.

DOMINGUO. — Dans ce cas, tu as eu raison de m'éviter du chagrin. Enfin... d'essayer.

MAMA. — Elle est fiancée, maintenant...

DOMINGUO. — Nous avons de la chance que Garcia soit large d'idées. (*Un temps.*) Qu'aurais-je fait à son âge ?

MAMA, *protestant.* — A son âge, tu m'as rencontrée...

DOMINGUO. — Et j'aime mon caniche. Mama. Il va me donner un conseil.

MAMA, *souriant.* — Tu le suivras ?

DOMINGUO. — Si nous pensons de même.

MAMA. — Le contraire m'étonnerait.

DOMINGUO. — Voyons toujours. Pilar a été imprudente.

MAMA. — Je sais. Tout à l'heure, elle est restée seule avec M. Morales et...

DOMINGUO. — ... tu as écouté leur conversation ?

MAMA. — Ne me gronde pas. J'avais peur que tu n'aies eu un accident.

DOMINGUO. — Vous méritez tout de même un mauvais point. (*Il lui donne une tape sur la main.*) Tu as entendu parler de la lettre de Pilar à Cotaro ? Moi, je n'en tiendrai aucun compte. Eux misent sur elle. De Pilar, ils se moquent bien. « On connaît le vieux et ses idées sur la morale. Il va fulminer. Sa colère retombera sur Cotaro. » Seulement...

MAMA. — ... cela n'a rien à voir avec le procès.

DOMINGUO. — Voilà. Que veut le gouvernement ? Une condamnation à mort. Peu lui importe que l'accusé soit coupable ou non. On a décidé que l'assassin de Patori était du Front Noir.

MAMA. — Il faut des preuves.

DOMINGUO. — Et j'en apporte qu'il est innocent.

MAMA. — C'est monstrueux.

DOMINGUO. — Oui, Mama. (*Un temps.*) Où est la solution ? Je peux tenir bon ou céder.

MAMA. — Toi ?

DOMINGUO. — Réfléchis aux conséquences.

Provisoirement, Pilar est hors d'affaires. Mais l'Université, pour elle, c'est fini.

Quant à Garcia, ils l'auront à la prochaine occasion. Mettons les choses au mieux : ce garçon fera une petite carrière.

Par contre, si j'entre dans les vues du gouvernement, son avenir est assuré. (*Un temps.*) Manuel, lui, du côté du manche. N'importe. Un père qui dit « non » n'arrangera pas ses affaires. (*Un temps.*) A moins qu'il ne rompe avec nous. (*Un temps.*) Moi, le verdict rendu, je serai contraint de démissionner. La retraite ne m'effraie pas. Elle n'est plus si loin. Mais la pension ? Ils trouveront moyen de me la supprimer. Comment vivrons-nous ? Un jour viendra où nous n'aurons plus rien.

MAMA, *vivement.* — Ils nous sépareront ?

DOMINGUO. — Je n'ai pas dit cela.

MAMA. — Tu as dit « plus rien ».

DOMINGUO, *tendrement.* — Mama...

MAMA. — L'avenir des enfants ne m'inquiète pas. Naturellement j'aurais du chagrin de ne plus voir Manuel... Mais je préfère que mon grand ne perde pas sa situation. Quant aux jeunes, ils s'aiment. On ne peut tout avoir : l'amour et l'argent. Ils ont l'essentiel. A leur âge, notre rôle n'est plus de les aider matériellement. Demain, essayons de ne pas être une charge pour eux et...

DOMINGUO. — Je ne leur demanderai jamais rien.

MAMA. — J'appelle une charge qu'ils aient à rougir de toi. Enfin, Dominguo, est-ce que ton père à toi se serait posé la question ?

DOMINGUO. — Les temps ne sont plus les mêmes.

MAMA. — Crois-tu ? Ce qui est bien ou mal ne change pas. Un lâche est toujours un lâche. (*Un temps.*) Imagine que tu cèdes. C'est alors que cela deviendrait impossible. Je te pardonnerais n'importe quoi, mais, avec un remords pareil, tu ne vivrais

plus. (*Un temps.*) Ce ne serait pas encore plus dur pour la Mama ?

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Tu es une bonne femme.

MAMA. — En trente-cinq ans, tu as déteint sur elle !

DOMINGUO. — Je voudrais que Pilar te ressemble.

MAMA. — Cela viendra. Chacun est jeune à sa manière. Il n'y en a qu'une de vieillir : à côté de son mari.

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Tu pleures ?

MAMA. — Mais non.

(*Un temps.*)

DOMINGUO, *se lève, va fermer les volets et éteindre une ou deux lumières, revient à elle.* — Quand quelqu'un dit : « Je t'aime », il veut se prouver quelque chose, il espère une réponse. Nous, nous la connaissons depuis longtemps. Ce n'est pas que les mots soient usées : ils sont inutiles. En les prononçant, on aurait l'air de douter l'un de l'autre.

Oh ! je sais, il m'arrive d'être sombre ou distrait. Je te parle avec brusquerie. Je me fâche pour des futilités. Mais je ne suis pas toujours dans la lune, Mama. Je vois tes joues rouges quand tu sors de la cuisine, tes vieux chapeaux ; je remarque les journaux de mode que tu feuillettes en pensant à Pilar.

Ta fatigue aussi... Est-ce que je ne me montre pas comme je suis ? Tu m'acceptes ainsi. Comprends que je tiens à toi pour des tas de choses qui ne sont laides ou tristes que chez les autres : des rides, les cheveux gris. Et que tu n'es pas ridicule quand tu t'endors sur ton tricot. (*Un temps.*) Alors, je fume en te regardant. Après une journée de travail, je n'ai pas seulement besoin de silence, Mama. Il faut que ce soit ton silence, à toi. Je pense à nous, et aux enfants, je me dis que l'amour a aussi des saisons et... Mama ?

(*Silence. Elle s'est endormie. Dominguo la regarde, puis il bourre sa pipe, le rideau se ferme.*)

RIDEAU.

ACTE IV

Une petite pièce attenante au tribunal. Elle est meublée d'une table et de deux chaises.

Lorsque le rideau s'ouvre, Garcia, très nerveux arpente la scène. Entre Dominguo. Il s'immobilise en apercevant Garcia.

GARCIA. — Pilar est arrêtée. (*Silence.*). Vous veniez de partir. Des inspecteurs sont arrivés chez vous et l'ont emmenée.

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Comment le sais-tu ?

GARCIA. — Je téléphonais pour lui dire où l'audience en était. Votre femme m'a appris la nouvelle. (*Il s'approche.*) Elle demande que vous l'appeliez.

DOMINGUO. — Je ne peux pas quitter le tribunal avant le jugement. Et de toutes manières... ça ne nous rendrait pas la petite.

GARCIA. — Sa vie est entre vos mains, monsieur Jouregui. Ils l'interrogent en ce moment. Vous savez où cela peut la conduire. Je suis très inquiet.

DOMINGUO. — Moi pas !

GARCIA. — Ce n'est pas la même chose. (*Dominguo le regarde.*) Excusez-moi.

(*Un temps.*)

Leur chantage est odieux, mais c'est un fait : le verdict qu'on attend derrière cette porte décidera du sort de Pilar. Si vous ne cédez pas...

DOMINGUO. — Le veux-tu ?

GARCIA. — Oui.

DOMINGUO. — Tu as pourtant assisté au procès.

GARCIA. — Je suis de cœur avec Cotaro. Mais le défendre, aujourd'hui, ne mène à rien. Ils auront sa peau, que vous l'acquittiez ou non. Pourquoi condamner Pilar, vous condamner vous-même, nous tous peut-être, si vous ne pouvez le sauver ?

DOMINGUO. — Il n'y a pas que des gens à sauver dans cette affaire.

GARCIA. — D'accord, mais lâchez du fil, provisoirement : vous le reprendrez après. Personne ne vous reprochera d'attendre une meilleure occasion.

DOMINGUO. — La meilleure, pour un juge, la voilà.

GARCIA. — Vous êtes aussi le père de Pilar.

DOMINGUO. — Demain, si « ton » occasion se présente, tu n'engageras pas ta femme et tes enfants !

GARCIA. — Nous serons des centaines, avec un espoir de l'emporter.

DOMINGUO. — Interroge Hermandez. Il te dira, lui, si la partie est d'importance. (*Un temps.*) J'aime Pilar. Autrement que toi, mais je l'aime et depuis plus longtemps. Et je la connais. Elle refuserait que nous la sortions de là au prix d'une saleté.

GARCIA. — Ils vont la torturer.

DOMINGUO. — Elle a du courage.

GARCIA. — Je vous demande de voir Mama avant de prendre une décision.

DOMINGUO. — Ce malheur l'affole plus que toi, j'en suis certain ; pourtant, je sais ce qu'elle me conseillerait.

GARCIA. — Voyez-la...

DOMINGUO. — Impossible.

GARCIA. — Il n'est plus question de justice, mais du choix entre deux victimes, dont l'une est votre fille. Monsieur Jouregui, je ne compte pas, je n'existe pas. Mais souvenez-vous du bonheur de Pilar depuis huit jours.

DOMINGUO. — Je m'en souviens.

GARCIA. — Elle revivait.

DOMINGUO. — Tout à l'heure, ta fiancée m'a fait promettre de tenir bon. Tu la trahis en essayant de m'ébranler.

GARCIA. — Elle était libre alors.

DOMINGUO, *s'animant.* — Pas envers Cotaro. A l'instruction, à la torture, il n'a jamais donné son nom. Pas une fois au cours du procès, il ne l'a compromise. Cela se paye aussi.

GARCIA. — Jusqu'où ? « Tant qu'il y a une chance, nous devons la courir », n'est-ce pas ? On crèvera au besoin. Mais dans l'honneur. Et avec une bonne conscience.

DOMINGUO. — Garcia.

GARCIA. — Elle souhaite l'acquittement d'un homme qui lui a fait beaucoup de mal. Rien de plus. Et sûrement pas d'être sacrifiée à vos... principes.

DOMINGUO. — Les nôtres. Elle te le rappellerait. Pilar est de toutes ses forces avec moi.

GARCIA. — Pilar allait vous quitter.

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Tu dis ?

GARCIA. — Encore quelques jours et nous passions à l'étranger.

DOMINGUO. — Je ne te crois pas.

GARCIA, *violent.* — Bien sûr ! Elle a vingt-trois ans. Elle aime. Comme les autres, elle voudrait du bonheur dans la sécurité. « Je ne te crois pas. » Elle voudrait en finir avec la police, les interrogatoires, les dénonciations, avoir des gosses et un avenir qui ne soit pas toujours menacé. Tout cela est naturel, humain, mais « Je ne te crois pas ».
Enfin, comprenez que Pilar veut vivre. Elle est jeune et vous êtes vieux. A son âge, on a le droit de ne pas avoir une vocation de martyre !

DOMINGUO. — On n'a pas celui d'être laid.

GARCIA. — La passion de la justice ne vous guide pas. Elle vous aveugle.

DOMINGUO. — L'amour, lui, te rend généreux ! Tu ne vois que ton intérêt, tu ferais n'importe quoi pour te mettre à l'abri.
Ah ! que d'hommes comme toi ! Avec des camarades, ils sont réunis dans un lieu public. Chacun pense de même. Et le feu prend. Finis les discours, les engagements. On était solidaires, mais tes pareils sont les premiers à crier au secours et, pour finir, ils marchent sur les autres. Tout le monde a une raison d'échapper à l'incendie : l'amour, oui, la famille ou la peur. Encore faut-il en sortir proprement.

GARCIA. — Il s'agit de Pilar...

DOMINGUO. — Pilar, c'est toi. Qui vous obligeait d'aller au rendez-vous ? Vous y êtes. Acceptez-en les risques.

GARCIA. — C'est facile à dire quand on est dehors. (*Un temps.*)

DOMINGUO. — Ça... je n'en suis plus sûr, maintenant.

(*Entre Hermandez.*)

HERMANDEZ. — Alors ?

DOMINGUO. — Que me voulez-vous ?

HERMANDEZ. — Je viens vous rappeler vos devoirs envers Pilar ; vous y songez ?

GARCIA. — Où est-elle ?

HERMANDEZ. — Qu'il se montre compréhensif : vous la retrouverez sans dommage.

DOMINGUO. — Son arrestation ne changera pas mon verdict.

HERMANDEZ. — Le moyen est donc insuffisant. Il en est d'autres. (*A Garcia.*) Lui avez-vous dit que Cotaro serait fusillé de toute façon ?

GARCIA. — Oui.

HERMANDEZ, *à Dominguo.* — C'est un mort que vous acquitterez.

DOMINGUO. — Avant votre jugement, il connaîtra le mien.

HERMANDEZ. — Belle consolation... Mais il ignore que votre entêtement coûtera la vie à Pilar. (*Garcia avance vers Hermandez. Violemment.*) Elle sera fusillée. (*A Dominguo.*) Sans doute ne me croyez-vous pas ?

DOMINGUO. — Vous dites parfois la vérité.

HERMANDEZ. — Si Cotaro était en état de comprendre, je pense qu'il ne voudrait pas d'un acquittement lié à cette condition.

DOMINGUO. — Son avis m'importe aussi peu que le vôtre.

GARCIA. — J'ai tout tenté, monsieur le Conseiller. J'ai fait appel à son cœur, à sa raison. Il ne veut pas m'entendre. D'elle, ayez pitié.

HERMANDEZ. — Non.

DOMINGUO. — Et pourtant vous êtes d'accord. (*A Garcia.*) Allons, tu es déjà leur complice.

HERMANDEZ. — Voilà où vous en êtes. Nous d'un côté, vous de l'autre.

DOMINGUO. — Il est innocent, je l'acquitterai.

HERMANDEZ. — Qu'il le soit ou non, c'est un homme du Front Noir.

DOMINGUO. — Alors, changez d'accusation. La loi, je l'applique, même quand je ne l'approuve pas.

HERMANDEZ. — Tout s'enchaîne. (*Montrant Garcia.*) Lui, c'est notre complice, et vous, vous passez à l'opposition. Il y a d'ailleurs longtemps que l'accusé n'est plus pour vous l'enjeu du procès.

DOMINGUO, *à Garcia.* — Tu entends ?

HERMANDEZ. — Mais pour vous seul. Les durs vous ont lâché. Les tièdes, les bourgeois tremblent dans leur coin. Tous, ils savent que le gouvernement fera payer son échec. Et pour commencer, dans les cachots où « vos amis » attendent que leur sort se décide. Qu'importe, n'est-ce pas ? des morts et des morts, pourvu qu'une fois, pour un homme, le fléau de votre balance reste pur et penche du bon côté !

Oh ! je vous entends : « Je ne suis pas comptable de ces gens-là ; il n'y a que Cotaro dans mes mains. Si je le condamne, c'est aux juges, aux avocats que je donnerai le mauvais exemple. Eux souhaitent un geste de moi ». Voyez-les, vos confrères. Les uns réclament votre tête, les autres s'affolent ou se taisent en attendant que vous sauviez « l'honneur » de la magistrature !

DOMINGUO. — S'ils en sont là, qui en est responsable, « monsieur le Conseiller »? Les hommes ont peur, naturellement. A leur chef de montrer du courage et le chef leur en donne. Mais vous ne leur parlez que de démission. Ils ne sont plus que les instruments d'un pouvoir étranger à leur ordre. Voilà votre œuvre. Et celui qui les déshonore se permet en outre de les mépriser.

GARCIA. — Monsieur Jouregui...

HERMANDEZ. — Qu'il vide son sac, j'aviserai après.

DOMINGUO. — Oui, Hermandez. Jusqu'au jugement de Cotaro, quelque chose de plus grand que vous me protège. Niez-le. Appelez vos maîtres, la police, dressez un mur entre le tribunal et moi ; je passerai au travers. Il faudra que le vieux bonhomme ait quitté son fauteuil pour obtenir qu'il se taise.

HERMANDEZ. — J'ai dit : « Après ».

DOMINGUO. — Votre dernier chantage, hein ? L'arrestation, la torture, tout l'arsenal de vos saloperies.

HERMANDEZ. — Je vous le garantis.

DOMINGUO. — Voilà qui me fera reculer ! Seul à ne courir aucun risque, j'hésiterais. Mais avec eux ! (*A Garcia.*) Je suis sur la bonne route, tu vois, car il peut demander, celui qui offre le plus.

GARCIA. — Vous ne savez pas au-devant de quoi vous allez.

HERMANDEZ. — Il tiendra peut-être le coup ! Les jeunes sont plus sensibles à la douleur. Ils crèvent moins vite aussi.

GARCIA. — Taisez-vous.

HERMANDEZ. — J'oubliais Pilar !

DOMINGUO. — Vous êtes ignoble.

HERMANDEZ. — Avec vous nos experts auront plus d'imagination. Vous serez un héros, un vrai. Il est possible que tout cela soit encore un peu théorique dans votre esprit, mais vous avez l'étoffe, on taillera dedans.

DOMINGUO, *de la main arrêtant Garcia.* — Ne te laisse pas aller, devant lui.

HERMANDEZ. — Votre main tremble ? (*Un temps.*) Au fait, elle porte un anneau. (*Dominguo lève la tête et le regarde.*) Et pourquoi ne m'occuperais-je pas de votre femme, également ? Je vous l'ai dit : nous ne reculerons devant rien. (*Un temps.*) Cette fois, vous pâlissez, Dominguo. (*Silence.*) Voici ma dernière proposition : Pilar est libre ce soir. Elle et lui passent la frontière quand ils voudront. Vous vous retirez en province avec Mme Jouregui. Aucune action ne sera engagée contre vous. Dans un mois, vous démissionnez. En échange : la tête de Cotaro. C'est l'offre du gouvernement et vous savez que nous ne mentons pas toujours. Si vous refusez, toutes nos menaces seront mises à exécution.

(*Silence.*)

GARCIA, *à Dominguo.* — Vous entendez ?

(*Un temps.*)

DOMINGUO. — Il me semble.

GARCIA. — Vous êtes d'accord ?

DOMINGUO. — Je trouve que Hermandez aurait pu me proposer de l'argent.

HERMANDEZ. — Parfait. (*A Garcia.*) Sa femme est dans le couloir. Amenez-la. (*Garcia sort.*) Tu es coriace, Dominguo. Mais j'en ai maté de plus durs que toi. Non par cruauté : j'ai horreur du sang. Ce qui m'importe, c'est le bien de l'Etat et, pour l'assurer, il n'y a pas un moyen que je n'utiliserai.

DOMINGUO. — Moi, je vais juger un homme.

(*Entre la Mama. Elle s'arrête, regardant tour à tour Dominguo et Hermandez.*)

HERMANDEZ. — Espérons qu'il vous écoutera mieux que nous.

(*Hermandez sort. La Mama s'avance vers Dominguo et se jette dans ses bras.*)

MAMA. — Dominguo...

DOMINGUO. — Je sais... (*Un temps.*) Comment était Pilar ?

MAMA. — Courageuse.

DOMINGUO. — Et toi ?

MAMA. — Devant eux, je me suis dominée.

DOMINGUO. — Parle bas. On nous écoute peut-être.

MAMA. — Elle n'a pu emporter aucun vêtement, rien. A peine si je l'ai embrassée.

DOMINGUO. — C'est dur, Mama...

MAMA, *vivement.* — M. Hermandez m'a promis qu'il nous la rendrait. (*Un temps.*) Cela dépend de toi.

DOMINGUO. — Je ne peux rien pour elle.

MAMA. — Il faut sauver la petite !

DOMINGUO. — En lâchant Cotaro ?

MAMA. — Y a-t-il un autre moyen ?

DOMINGUO. — Non. Mais ce serait mal.

MAMA. — Elle est en prison... Avais-tu envisagé cela ?

DOMINGUO. — Je ne croyais pas qu'ils iraient si loin.

MAMA. — La situation est donc différente.

DOMINGUO. — A la maison. Pas ici.

MAMA. — Elle est partout notre enfant.

DOMINGUO. — Si j'avais prévu ce malheur, il y a une semaine, m'aurais-tu donné un autre conseil ?

MAMA. — Je t'aurais dit : « Fais l'impossible avant de céder. »

DOMINGUO. — Toi aussi...

MAMA, *vivement.* — Pour Pilar.

DOMINGUO. — Tâche de l'oublier une seconde. L'intérêt personnel ne peut intervenir dans mon jugement. Nous étions d'accord sur cela.

MAMA. — Elle n'était pas en danger.

DOMINGUO. — Le principe est le même.

(*Un temps.*)

MAMA. — Je comprends qu'on te demande une chose abominable.

DOMINGUO. — Et que je me révolte ?

MAMA. — Oui, Dominguo.

DOMINGUO. — « Un lâche est toujours un lâche. » Ce sont tes propres paroles. Tu as ajouté : « Qu'aurait fait ton père à ta place ? »

MAMA. — Je l'ai dit.

DOMINGUO. — Alors ?

MAMA. — Tu as raison. Pourtant... il faut sauver la petite. (*Dominguo se détourne.*) Je ne dis pas « te sauver, toi. » Tu sais que je le veux de toutes mes forces. Mais cela nous concerne... tandis qu'un enfant, on ne l'aime que pour lui. Je t'en supplie, Dominguo, ne l'abandonne pas. (*Vivement.*) Essaie de transiger, fais ce qu'ils veulent, à la condition qu'on ne tue pas Cotaro.

DOMINGUO. — C'est sa tête qu'ils veulent. Si tu le voyais, Mama : une loque, un pantin qui n'est plus capable de dire oui ou non. Pour le défendre, un avocat muet. Aucun témoin, aucune preuve, et moi seul à montrer qu'il est innocent. (*Lui prenant les mains.*) C'est plus grave que tu ne le penses. Jusqu'ici, je m'en suis tenu à la loi, espérant qu'une justice honnête l'emporterait. A cela, il faut renoncer, mais j'ai vu cet homme... Quelque chose est pareil entre lui, hébété sur son banc, et moi, et Pilar en prison. Ce lien nous rattache à d'autres qui, sans se connaître, ne nous sont pas étrangers. Il est du Front Noir ? Je ne le suis pas. Tu entends : je ne le serai jamais. Mais, en dehors des partis, et provisoirement, l'ennemi nous rassemble. (*Un temps.*) Il est possible que les Cotaro se servent de nous. Demain, les armes d'Hermandez, ils en useront peut-être à nos dépens : alors je serai contre eux pour les mêmes raisons.

MAMA. — Dominguo...

DOMINGUO. — J'ai menti à Hermandez tout à l'heure. A l'avenir, et même si c'était la loi, je ne condamnerais plus jamais un homme pour ses opinions.

MAMA. — Tu me fais peur, Dominguo.

DOMINGUO. — J'ai peur aussi. Ce qui me donnerait des forces, c'est de sentir que tu es avec moi, comme l'autre soir.

MAMA. — Si tu crois que le bien est là... Je n'ai d'avis que le tien ; j'ai confiance et te suis, mais... nous devons d'abord sauver Pilar. (*Dominguo s'éloigne.*) Méfie-toi. J'admets que tu changes de conviction, je le trouve naturel et rien entre nous n'en sera modifié. (*Durement.*) Qu'il lui arrive du mal à cause de cela, jamais je ne te le pardonnerai.

DOMINGUO. — On ne me laissera pas le temps d'en souffrir.

MAMA. — Tu auras su, tout de même, ce que j'en pense.

DOMINGUO. — Oui, Mama, vous m'avez tous abandonné.

(*Mama tombe à ses pieds.*)

MAMA. — Est-ce possible ? Ne plus nous entendre, et nous sommes peut-être à deux pour la dernière fois ? Je t'en conjure, écoute-moi. Tu penses : « Si je condamne Cotaro, je me tuerai. » Mais ce n'est pas vrai. Le verdict rendu, il y aura tant de travail pour toi et tant et tant de malheureux à aider.

DOMINGUO. — Je ne peux pas.

MAMA. — Essaie. (*Elle s'affole.*) Moi, toujours, je me suis effacée, toujours j'ai passé après toi. Ce n'est pas sans peine qu'on y parvient... et l'autre soir, aussi, tu le reconnaissais.

DOMINGUO. — Je ne peux pas.

(*Silence. Mama se relève.*)

MAMA, *lentement.* — Ils veulent sa tête, dis-tu ? (*Dominguo fait un signe affirmatif.*) Quand tu l'auras acquitté, Cotaro sera libre ?

DOMINGUO. — Non.

MAMA. — Cotaro vivra ?

DOMINGUO. — ... Non.

MAMA. — Il n'y a donc que la vie de Pilar entre tes mains. Et tu l'as répété souvent : « La vie de quelqu'un vaut plus qu'une idée. » Ce qui est juste pour les autres ne l'est pas pour elle ? Eux tuent. Eux suppriment les gens quand cela peut servir ce qu'ils croient. (*Un temps.*) Tu agis de même aujourd'hui. (*Dominguo écoute, tête baissée.*) Ce que tu as pensé depuis trente ans, pour quoi je t'aime, que tu enseignais aux enfants, tu es en train de le renier. (*Un temps.*) Je sais : tu acceptes de mourir également, mais « le principe est le même ». Et Pilar ne t'appartient pas.

DOMINGUO. — Mama...

MAMA. — Oui.

DOMINGUO, *lentement.* — Ils m'ont aligné un tas d'arguments ignobles depuis ma sortie d'audience. Aucun n'est valable. Le tien... est le seul qui me fait hésiter.

MAMA. — Mon chéri...

DOMINGUO, *l'arrêtant.* — Je ne te promets rien. (*Un temps.*) Explique-leur que les revoir serait inutile et que, s'ils gardent une chance, ils te la doivent.

MAMA. — Oui, mon chéri.

DOMINGUO. — Embrasse-moi. (*Elle se jette dans ses bras. Long silence.*) Va maintenant. Et demande à Garcia de te reconduire.

(*Elle sort. Dominguo la regarde s'en aller. Un très long temps de silence et d'hésitation. Dominguo revient à son bureau, met très machinalement sa robe de juge, hésite à nouveau, jette un dernier regard vers la porte par laquelle est sortie la Mama, puis prend sa serviette et gagne le vestiaire. Tambours.*)

(*La lumière baisse et changement de décor qui nous mène au tribunal. Dès que Dominguo met le pied sur la première marche de la tribune, c'est le silence. Il monte et fait face au public.*)

DOMINGUO. — Cotaro, levez-vous. (*Un temps.*) Aidez l'accusé. (*Un temps.*) A nous, Dominguo Jouregui, juge unique au tribunal de Jarez, une question est posée : êtes-vous coupable ? Le verdict est : non. En raison de quoi, nous ordonnons que toute contrainte cesse à votre égard et qu'avec vos biens vous soit rendu le premier de nos droits : la liberté.

(*Noir. Le rideau se ferme et c'est la fin.*)

RIDEAU.

« Le pain blanc »...

« Si elle n'était signée de Claude Spaak, on jurerait que cette œuvre est de Diego Fabbri ou de quelque Italien de même farine », a écrit Georges Lerminier en commençant son compte rendu sur *Le Pain blanc*. Le compliment est de poids, car l'auteur du *Procès de famille* est un des plus intéressants qui se soient révélés en Europe depuis la fin de la guerre.

Comme Diego Fabbri, Claude Spaak est hanté par les problèmes de notre époque. Mais, dramaturge dans l'âme, il les traite sur la scène en suivant les règles d'un art qu'il connaît parfaitement. Dans *La Rose des vents*, sa dernière pièce jouée à Paris avant *Le Pain blanc* (*L'Avant-Scène*, N° 85), il envisageait les différentes situations qui peuvent naître d'un amour naissant. Il expliquait son propos en posant la question suivante : Sommes-nous libres de choisir notre voie ?

L'on retrouve cette même préoccupation dans *Le Pain blanc*. Et c'est à cette question angoissante que répond son héros, Domingo Jouregui, au nom de la Justice. Celle qui ne transige ni avec les événements ni avec les sentiments.

...et la critique

MAX FAVALELLI :

Un problème au cœur même de notre époque.

Pièce probe, honnête, sobre, et qui a le courage de poser un problème qui est au cœur même de notre époque.
Ce problème, que traite M. Claude Spaak, est, en effet, celui du libre arbitre, et plus généralement de la liberté. Celui aussi de la conscience et de la raison d'Etat.

(*Paris-Presse.*)

★

RENEE SAUREL :

Un drame émouvant à l'inspiration généreuse.

Ce n'est pas une tragédie. Mais c'est un drame émouvant, qui témoigne chez l'auteur d'un métier plus accompli que celui des pièces précédentes. L'esprit en est estimable, l'inspiration généreuse.

(*L'Information.*)

★

GEORGES LERMINIER :

Du bon théâtre avec de bons sentiments.

Claude Spaak n'a négligé aucun des ressorts traditionnels, assemblant le tout avec précision, sans tricher. La mise en scène de Yves Brainville huile le tout. On écoute, on se laisse prendre, on s'émeut, sauf à s'en prendre à soi-même après coup.
Je tirerai la moralité d'une telle soirée en disant que, après tout, on peut faire du bon théâtre avec de bons sentiments.

(*Le Parisien Libéré.*)

★

PIERRE MARCABRU :

Noble aventure pas très convaincante.

C'est une noble, belle, et rare aventure que nous conte Claude Spaak, celle d'un juge qui, bravant un pouvoir exécutif absolu, se refuse à condamner un prisonnier politique, et cela malgré le plus atroce des chantages. Il y a, chez ce disciple de Montesquieu, une raideur d'âme toute romaine qui, je l'avoue, ne me semble pas des plus convaincantes. La qualité des sentiments n'excuse pas une certaine froideur vertueuse qui, dès qu'elle se trouve en contact avec des réalités un peu rudes, conduit aux pires catastrophes, quand elle n'expédie pas dans l'autre monde un bon nombre d'innocents pour ne pas transgresser le principe abstrait qui devrait les protéger.

(*Arts.*)

★

JEAN-JACQUES GAUTIER : Pièce catonienne.

Pièce tonique pour la magistrature. Pièce catonienne.
Je l'aurais peut-être mieux vue à l'Ambigu ou dans le vieil Odéon de nos pères. Sa construction (solide d'ailleurs), son genre, son style (sans aucune recherche hérissante certes) et même la manière fort traditionnelle dont elle est jouée sont un peu d'une autre époque où les drames de conscience et les grands conflits entre le devoir et le « savoir-vivre » recueillaient déjà l'approbation des foules.

(*Le Figaro.*)

★

MARCELLE CAPRON :

Une douloureuse histoire bien contée.

La pièce, très noble, de Claude Spaak, est construite avec rigueur, écrite avec sobriété, et elle a une force dramatique qui accroche et retient : une douloureuse histoire bien contée.
La mise en scène de Yves Brainville, nette, solide et serrée dans le pathétique, mérite bien des éloges. Il excelle décidément à donner toute sa signification à ce genre de théâtre. Et dans le rôle qu'il s'est attribué, de Hernandez, ses sourires inquiétants, le tranchant de ses répliques, la violence de sa colère dessinent en traits puissants le personnage du conseiller.
Le jeu de Danièle Condamin (Pilar) est intelligent et expressif. Les sentiments passent sur son visage mobile comme brouillard, orage ou éclaircie dans le ciel. Sa présence, son autorité sont d'une bonne comédienne.
Germaine Delbat tient avec discrétion le rôle de Mama.
Quant à Lucien Nat (Domingo) il n'a jamais été plus vrai, plus émouvant, plus varié, que dans ce personnage de père et d'époux déchiré entre sa conscience de juge et d'homme libre, et son amour pour sa femme et son enfant.

(*Combat.*)

LISTE COMPLÈTE DES PIÈCES PUBLIÉES

1. **LES ŒUFS DE L'AUTRUCHE**, d'André Roussin, et **DU COTE DE CHEZ PROUST**, de Curzio Malaparte.
2. **LE FIGURANT DE LA GAIETE**, d'Alfred Savoir.
3. **NOUS AVONS TOUS FAIT LA MEME CHOSE**, de Jean de Lettraz.
4. **SEBASTIEN**, d'Henri Troyat.
5. **LE ROI EST MORT**, de Louis Ducreux.
6. **LE CARNAVAL DE JUILLET**, de Jean Nohain.
7. **LE ROI**, de Caillavet, de Flers et Arène.
8. **PHI-PHI**, d'Albert Villemetz et Fabien Sollar.
9. **FILS DE PERSONNE** et **DEMAIN IL FERA JOUR**, d'Henry de Montherlant.
10. **LES GAIETES DE L'ESCADRON**, de Courteline.
11. **GIGI**, de Colette (dialogue du film).
12. **LA QUADRATURE DU CERCLE**, de Valentin Kataïev.
13. **FREDERIC GENERAL**, de Constant. Prix Italia.
14. **ELIZABETH D'ANGLETERRE**, de Ferdinand Bruckner.
15. **TOA**, de Sacha Guitry.
16. **L'HOMME DE CENDRE**, d'André Obey.
17. **LA SOIF**, d'Henri Bernstein.
18. **LA GALETTE DES ROIS**, de Roger-Ferdinand.
19. **LE DON D'ADELE**, de Pierre Barillet.
20. **LE COMPAGNON DE VOYAGE**, de Jacques Chabannes.
21. **MON AMI LE CAMBRIOLEUR**, d'André Haguet.
22. **NINA**, d'André Roussin.
23. **LA BONNE COMPAGNIE**, d'Yvan Audouard.
24. **CLERAMBARD**, de Marcel Aymé.
25. **VA FAIRE UN TOUR AU BOIS**, de Roger Dornès.
26. **NINOTCHKA**, de Marc-Gilbert Sauvajon.
27. **NOTRE PEAU**, de José-André Lacour.
28. **BOBOSSE**, d'André Roussin.
29. **LES DEMONIAQUES**, de Michel Durafour.
30. **LE PREMIER JOUR**, d'André Lem.
31. **AUX QUATRE COINS**, de Jean Marsan.
32. **PUCELLE**, de Jacques Audiberti.
33. **POOF** et **POURQUOI PAS MOI**, d'Armand Salacrou.
34. **LE CAFE DE POMONE**, de Michel Perrin.
35. **LA GRANDE ET LA PETITE MANŒUVRE**, d'Arthur Adamov.
36. **CE SOIR A SAMARCANDE**, de Jacques Deval.
37. **LE PRESIDENT HAUDECŒUR**, de Roger-Ferdinand.
38. **MONSIEUR BOB'LE**, de Georges Schéhadé.
39. **LE PERE DAMIEN**, de Jean Sylvain.
40. **LE COMPLEXE DE PHILEMON**, de J. Bernard-Luc.
41. **L'OBSTACLE**, d'Yves Brainville (Prix du Portique 1951).
42. **L'AMOUR, TOUJOURS L'AMOUR**, de Jacques Vilfrid.
43. **EDMÉE**, de P.-A. Bréal (Prix Lugne Poe 1951).
44. **GUILLAUME LE CONFIDENT**, de G. Arout et J. Locher.
45. **L'HERITIERE**, adaptation de Louis Ducreux.
46. **LE DIABLE BLANC**, de J. Webster.
47. **LA MORT D'UN RAT**, de Jan de Hartog; adaptation de Jean Mercure.
48. **CUCENDRON**, de Robert Favart.
49. **PHRYNE; PHEDRE**, d'André Ransan. **LA CAGE**, de Gabriel Arout.
50. **LA TRAGEDIE OPTIMISTE**, adaptation de Gabriel et Georges Arout (Prix Staline 1950).
51. **SURVIVRE**, de Michel Philippot.
52. **HALTE AU DESTIN**, de Jacques Chabannes.
53. **NAUSICAA DU MACKENSIE**, de Tania Balachova et Georges Arest.
54. **LA BELLE ROMBIERE**, de J. Clevers et G. Hanoteau.
55. **LE RAVISSEMENT DE SCAPIN**, de Paul Claudel, et **MI-FIGUE, MI-RAISIN**, de Jean Tardieu.
56. **LE CONGRES DE CLERMONT-FERRAND**, de Marcel Franck.
57. **CAPITAINE BADA**, de Jean Vauthier.
58. **DANSE SANS MUSIQUE**, de H.-C. Richard et A. Gray.
59. **L'AMOUR EN PAPIER**, de Louis Ducreux.
60. **LORSQUE L'ENFANT PARAIT**, d'André Roussin.
61. **FLORENCE ET LE DENTISTE**, d'Alex Joffé et Jean Giltène.
62. **JESUS-LA-CAILLE**, de Francis Carco, adaptation de Frédéric Dard.
63. **LE MOULIN DE LA GALETTE**, de Marcel Achard.
64. **LA FLEUR D'OUBLI**, de René Laporte.
65. **LA BARQUE SANS PECHEUR**, d'Alejandro Casona ; adaptation de Jean Camp.
66. **LA FEUILLE DE VIGNE**, de Jean Bernard-Luc.
67. **LA GRANDE ROUE**, de Guillaume Hanoteau.
68. **L'ELEPHANT DANS LA MAISON**, d'A. Rivemale et H. Colpi, 1er Prix du concours d'œuvres radiophoniques comiques organisé par la R. T. F.
69. **MADAME FILOUME**, de Eduardo de Filippo.
70. **LA CUISINE DES ANGES**, d'Albert Husson.
71. **JAURÈS**, de Georges Wissant.
72. **LA DUCHESSE D'ALGUES**, de Peter Blackmore ; adaptation de Constance Coline.
73. **LA JACQUERIE**, adaptation par Georges Arest de Prosper Mérimée.
74. **L'AGE CANONIQUE**, de Christian Lude.
75. **LES BARBES NOBLES**, d'André Roussin; **LE SOURIRE DE LA JOCONDE**, de Jacinto Benavente; **COCU, BATTU ET CONTENT**, farce d'Alejandro Casona.
76. **DANIELLE, FILLE DE DIEU**, de Jean de Beer.
77. **HELENE OU LA JOIE DE VIVRE**, d'André Roussin.
78. **TOUS CONTRE TOUS**, d'Arthur Adamov.
79. **L'HOMME AU PARAPLUIE**, de W. Dinner et W. Morum; adapté par Pol Quentin.
80. **LE BEL INDIFFERENT**, de Jean Cocteau, et **LA DELAISSÉE**, de Max Mauray.
81. **L'ORACLE A PARLE**, de Luc Durtain.
82. **ION**, de Bernard Zimmer. (Edition programme, texte complet.)
83. **LA MAISON DE LA NUIT**, de Thierry Maulnier.
84. **FRERE JACQUES**, d'André Gillois.
85. **LA ROSE DES VENTS**, de Claude Spaak.

(Tous les numéros ci-dessus sont épuisés, à l'exception du 82.)

86. **LES HUSSARDS**, de P.-A. Bréal.
87. (épuisé) **LA REINE BLANCHE**, de Barillet et Grédy.
88. (épuisé) **CRIME PARFAIT**, de Frédérik Knott; adaptation de Roger Féral.
89. (épuisé) **L'ENGRENAGE**, de Jean-Paul Sartre, et **LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES**, de Tchekhov.
90. (épuisé) **MON MARI ET TOI**, de Roger-Ferdinand.
    Extraits du **CARNET DE NOTES** des Gobbi.
91. (épuisé) **LES QUATRE VERITES**, de Aymé.
    LA FABLE DU SECRET BIEN GARDÉ, d'Alejandro Casona.
92. (épuisé) **HAMLET DE TARASCON**, de Jean Canolle (Prix Tristan Bernard 1954).
    L'HUITRE ET LA PERLE, de William Saroyan.
93. (épuisé) **LE VOYAGEUR**, de Maurice Druon.
    DANS LA LOGE DE MOLIERE, d'Arlette Dave. (Edition programme, texte complet.)
94. **ZAMORE** (édition programme, texte complet) et **THEATRE DANS UNE BOUTEILLE**, de Georges Neveux.
95. (épuisé) **LA TOUR EIFFEL QUI TUE**, de Guillaume Hanoteaux.
    LA MEUNIERE D'ARCOS, d'Alejandro Casona.
96. **UN NOMMÉ JUDAS**, de Claude-André Puget et Pierre Bost.
    UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT, de Claude-André Puget, d'après un conte de H.-G. Wells.
97. (épuisé) **L'HOMME TRAQUÉ**, de Frédéric Dard, d'après le roman de Francis Carco. (Edition programme, texte complet.)
    LA NUIT BLANCHE DE M. DE MUSSET, de Claude Marais et Carlos d'Aguila.
98. (épuisé) **YERMA**, de Federico Garcia Lorca. (Edition programme, texte complet.)
    PORTRAIT DE FAMILLE, de Paul Gilson et Nino Frank.
    LE PAUVRE BOUGRE ET LE BON GENIE, d'Alphonse Allais.
99. (épuisé) **RESPONSABILITE LIMITÉE**, de Robert Hossein.
    L'ENFANT DE LA « BARRACA », d'André Camp et Francisco Puig-Espert.

100. (épuisé) **LE FANTOME**, de Claude Santelli, d'après Plaute. (Edition programme, texte complet.)
LES TROIS SŒURS, de A.-P. Tchekhov.
LA BANDE A BONNOT, d'Henri-François Rey.

101 (épuisé) **IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME**, d'Oscar Wilde ; adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent.
CECILE OU L'ECOLE DES PERES, de Jean Anouilh.

102. **LES MYSTERES DE PARIS**, d'Albert Vidalie. (Edition programme, texte complet.)
L'ECOLE DES VEUVES, de Jean Cocteau.

103. (épuisé) **PRINTEMPS PERDUS**, de Paul Vendenberghe.
LES BEAUX-PARENTS, de Claude des Presles.

104. (épuisé) **LE PING-PONG**, d'Arthur Adamov.
LE GARDIEN DES OISEAUX, d'Aman-Jean.

105. **UN CAS INTERESSANT**, de Dino Buzzati (adaptation française d'Albert Camus).
DANS L'HISTOIRE DU CŒUR, de Claude Gével.
LE LISERON, de Raymond Chose.

106. (épuisé) **LA RAISON DES AUTRES**, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.
BELLAVITA, de Luigi Pirandello. Version française de Marie-Anne Comnène.

107. (épuisé) **LA CONDITION HUMAINE**, d'André Malraux. Adaptation théâtrale de Thierry Maulnier.
LA TRAVERSÉE, d'André Ransan.

108. (épuisé). **LA MOUETTE**, de A. P. Tchekhov. Adaptation de Georges et Ludmilla Pitoëff.
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE, pièce inédite de Jacques Perret.

109. **ISABELLE ET LE PELICAN**, de Marcel Franck.
LA FLEUR A LA BOUCHE, de Luigi Pirandello.

110. (épuisé) **LES FIANCES DE LA SEINE**, de Morvan Lebesque.
A SON IMAGE, de Pierre Lescure. (Edition programme, texte complet.)
LA DEMANDE EN MARIAGE, de A.-P. Tchekhov.
POUR ETRE JOUÉ, de Georges de Wissant.

111. **ELIZABETH, LA FEMME SANS HOMME**, d'André Josset.
LE MEDECIN DE CUCUGNAN, de Max Rouquette.

112. **LES SORCIERES DE SALEM**, d'Arthur Miller. Adapt. Marcel Aymé.
LIEN DE SANG, de Ramon del Valle Inclan. Adaptation de Jean Camp.

113. **LE PAVILLON DES ENFANTS**, de Jean Sarment.
LE COLLIER DE JADE, de Jean Sarment.

114. **LA MANIERE FORTE**, de Jacques Deval.
MATINÉE DE SOLEIL, de Serafin et Joaquim Alvarez Quintero.

115. **LE PRINCE D'EGYPTE**, de Christofer Fry. Adaptation de Thierry Maulnier.
LA SERENISSIME, de Conrad Wise
DES FEMMES DANS L'ORAGE, de Gregoria et Maria Martinez Sierra.

116. **LES POISSONS D'OR**, de René Aubert.
LE CIRQUE AUX ILLUSIONS, de R. Aubert.

117. **LES PETITES TETES**, de Max Régnier, d'après André Gillois.
KESSA GOSENE, d'André Gillois.

118. **L'ETERNEL MARI**, de Dostoïewsky. Adaptation de Jacques Mauclair.
MONSIEUR ET MESDAMES KLUCK, de Germaine Lefrancq.

119. (épuisé) **LE CHIEN DU JARDINIER**, de Georges Neveux, d'après Lope de Vega.
SYSTEME DEUX, de Georges Neveux.

120. **UNE LETTRE PERDUE**, de Ion Luca Caragiale. Adaptation d'Edmond Bernard.
LE SOUPER DE VENISE, de Pierre Sabatier.

121. **UN MONSIEUR QUI ATTEND**, d'Emçaise d'André Roussin.
lyn Williams. Adaptation fran-
TRIO EN SOL MAJEUR, de Léon Ruth.

122. **JUDAS**, de Marcel Pagnol, de l'Académie Française.

123. **EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ?** de Diderot.
LE VEUF, de Carmontelle.

124. **LE SEDUCTEUR**, de Diego Fabbri. Adaptation française de Michel Arnaud.
LA CORDE POUR TE PENDRE, de Frédéric Valmain, d'après **Malice**, de Pierre Mac Orlan.

125. **CHARMANTE SOIRÉE**, de Jacques Deval.
LE COMTE DE GOMARA, par André Camp et Francisco Puig-Espert.

126. **JULES**, de P.-A. Bréal.
LA MONNAIE DE SES REVES, d'André Ransan.
UN EXTRAORDINAIRE BONHOMME DE NEIGE, d'Antoine Bourbon.

127. **L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE**, d'Oscar Wilde. Adaptation de Michelle Lahaye.
LE PARIA, d'Auguste Strindberg. Adaptation française de Michel Arnaud.
POISONS, de Jean-Maurice Parnac.

128. **L'OMBRE DU CAVALIER**, d'Albert Husson.
HIVER OU LES TEMPS DU VERBE, de Jean Tardieu.

129. **ENTRE CHIEN ET LOUP**, de Gabriel Arout.
JE SUIS SEULE CE SOIR, d'André-Paul Antoine.
MINUIT EN PLEIN JOUR, de M chel Arnaud.

130. **COMME AVANT, MIEUX QU' VANT**, de Luigi Pirandello. Ada tation de M.-A. Comnène.
L'ETAU, de Luigi Pirandello. Ada tation de M.-A. Comnène.

131. (épuisé) **A LA MONNAIE DU PAP** de Louis Welle.
LE VISITEUR, d'Albert Dubeux.

132. **LES AMANTS PUERILS**, de F nand Crommelynck.
L'IMPROMPTU D'AMSTERDAM, Jean Canolle.

133. **LES SERMENTS INDISCRETS**, Marivaux.
LA NAVETTE, de Henry Becque.

134. **PREMIER AMOUR**, d'André Joss
EL PELELE (Le Pantin), d'Enriq Suarez de Deza. Adaptation Jean Camp.
A PROPOS DE LA CHAMPMESL de Roger Gaillard.

135. **LES OISEAUX DE LUNE**, de Ma cel Aymé.
BILLETS DOUX, de Claude d Presles.

136. **TEMOIN A CHARGE**, d'Agat Christie. Adaptation de Paule Beaumont et Henry Torrès.
INQUIETUDES, de Jean Luizet.

137. **LE MAL COURT**, de Jacques Au berti.
L'ECOLE DES DUPES, d'And Roussin.

138. **ADORABLE JULIA**, de Marc-Gilbe Sauvajon.
UNE TRAGEDIE FLORENTIN d'Oscar Wilde. Adaptation d'He ri Pignet.

139. **LE MIROIR**, d'Armand Salacrou.
MON FILS, de Pierre Didier.

140. **DON CARLOS**, de Frédéric Schille Adaptation de Charles Charra
LA JUSTICE DU CORREGIDOR, Alejandro Casona. Adapt. d'A dré Camp.

141. **MISERE ET NOBLESSE**, de Sca petta. Adaptation de Jacques Fa bri.
MON MARI S'ENDORT, de Clau Gével.

142. **L'OR ET LA PAILLE**, de Baril et Grédy.
MAITRE FRANÇOIS EST MOR de Jean Brune.

143. **HEDDA GABLER**, de Henri Ibse traduction du comte Prozor.
LE SOLEIL ET LES PARAPLUIE de Léon Deutsch.

144. **VIRGINIE**, de Michel André.
IL N'Y A PAS D'AUTOMNE SA ETE, de Léon Ruth.

145. **L'ARBRE**, de Jean Dutourd.
LA NOUVELLE, de Morvan-Leb que.

146. **LES MISERABLES**, de Victor Hu Adaptation de Paul Achard.
LE RETABLE DES MERVEILLE de Cervantès. Adapt. Paul Delc

147. **CELLES QU'ON PREND DANS S BRAS**, d'Henry de Montherlan
UN INCOMPRIS, d'Henry de Mo therlant.

1 an (23 numéros — 50 pièces) : France, 2.600 fr. — Etranger, 3.200 fr.
Prix n° : France, 150 fr. — Etranger, 180 fr.

Comédie en un acte

de Paul Vandenberghe

UN COUP DE SOLEIL

PERSONNAGES

Christiane Lemaître, la mère (40 ans)
Claude, sa sœur (38 ans)
Martine, sa fille (18 ans)
Fonsine, la vieille bonne (60 ans)
Roger, fils de Christiane (20 ans)
Loulou, fils de Christiane (16 ans)
François Dupeux, professeur (30 ans)

Grande pièce, mi-hall, mi-salon.
Amorce d'un grand escalier conduisant à l'étage supérieur.
Nous sommes aux beaux jours et la grande porte du fond est ouverte sur un parc ensoleillé.
Portes à droite et à gauche.

SCÈNE I

MARTINE, *puis* FONSINE, *puis* CHRISTIANE

Quand le rideau se lève, la scène est vide. La sonnerie du téléphone retentit à intervalles réguliers. Personne ne vient répondre. Enfin Martine paraît et descend lentement le grand escalier, très lentement, car elle lit un livre qui doit être passionnant. Elle s'arrête sur l'avant-dernière marche et lève les yeux.

MARTINE, *appelant à tout hasard.* — Il n'y a personne pour répondre ? (*Un temps. Le téléphone sonne toujours. Martine plus fort.*) Il n'y a personne pour répondre ? (*Même jeu. Elle soupire.*) Ah ! là ! là ! (*Elle se décide enfin à aller décrocher elle-même le récepteur, mais à un mètre de l'appareil la sonnerie cesse. Martine, dépitée.*) C'était bien la peine de me déranger ! (*Elle amorce le trajet inverse en se replongeant dans sa lecture.*)

FONSINE, *paraissant à la porte de gauche.* — J'ai cru entendre qu'on avait sonné !

MARTINE, *se retournant.* — Exact.

FONSINE. — Qui c'était ?

MARTINE. — Le téléphone.

FONSINE. — Oui, mais qui c'était au bout du fil ?

MARTINE. — Un mufle, probablement, qui m'a raccroché au nez. Où est maman ?

FONSINE. — Sur la terrasse. Elle brode.

MARTINE. — Elle brode ?

FONSINE. — Tu sais bien que ta mère décide, chaque fois qu'on arrive ici, de ne plus s'agiter, et qu'elle entreprend dès le premier jour des vacances un grand ouvrage de broderie.

MARTINE, *ironique.* — Elle brode quoi ?

FONSINE. — Un napperon. Enfin... « son » napperon. C'est le même depuis dix ans.

MARTINE. — Et les autres ?

FONSINE. — Quels autres ?

MARTINE. — Mes frères ?

FONSINE. — J'en sais rien. Je crois que Roger essaye de réparer la voiture pour aller chercher ta tante à la gare. (*A ce moment on entend les pétarades d'un moteur. Fonsine, triomphante.*) Qu'est-ce que je disais !

MARTINE. — Tu disais : je crois que Roger essaye de réparer la voiture.

FONSINE. — Non, je dis : qu'est-ce que je disais ! La voilà réparée !

(*Elles tendent l'oreille. La voiture semble s'éloigner avec des bruits inquiétants.*)

MARTINE. — Elle n'ira pas loin. Tante Claude aura tout son temps pour piquer une crise dans la salle d'attente. Le train est arrivé depuis une heure !

FONSINE. — Je crois que Loulou est parti devant avec son vélo.

MARTINE. — Il n'a pas la prétention de ramener tantine sur son cadre avec ses valises ?

FONSINE. — Elle prendra un taxi.

MARTINE. — Il n'y en a pas. C'est un patelin charmant, mais impossible.

FONSINE, *amère.* — Ça, tu peux le dire ! En tout cas si ta mère ne se débrouille pas pour me trouver une remplaçante à Louisette, moi je vous rends mon tablier.

MARTINE. — Tu ne ferais pas ça, Fonsine ?

FONSINE. — Bien sûr que non. Et c'est pour ça que vous en profitez tous, tant que vous êtes !

MARTINE. — Maman a décidé que cette année tout le monde mettrait la main à la pâte.

FONSINE, *sceptique.* — Oh ! les décisions de ta mère !... (*Elle soupire.*) Enfin !... quand vous m'aurez conduite au cimetière, vous serez bien obligés de vous débrouiller sans moi ! Tu n'aurais pas rencontré mon réveil, par hasard ?

MARTINE. — Ne gâte pas notre premier jour de vacances avec des rouspétances qui ne servent à rien.

FONSINE. — A rien, c'est exact. Ce sera des vacances comme les autres. Tu continueras à dévorer des bouquins, Roger finira de démolir la voiture, Loulou sera toujours dans nos jambes et jamais là quand, par hasard, on aura besoin de lui, ta tante se mettra à table une heure après tout le monde, sous prétexte qu'elle terminait un chapitre, et pour arranger tout, ta mère se creusera la tête pour trouver un moyen susceptible de nous compliquer davantage l'existence. Voilà ce que j'endure depuis seize ans ! Depuis la naissance de Loulou ! Veux-tu que je te dise comment ça finira ? (*Elle se retourne vers Martine, car elle a dit tout cela en remettant de l'ordre dans la pièce. Martine, assise sur la dernière marche de l'escalier, poursuit paisiblement sa lecture. Fonsine, mortifiée.*) Oui, tu t'en fiches ! Vous vous en fichez tous, tant que vous êtes ! (*Elle sort en emportant une raquette de ping-pong, un slip de bain, une grosse chaussure, une pompe à vélo, le tout glané sur les meubles*).

MARTINE. — Non ! Comment ça finira ?

(*Constatant qu'elle est seule dans la pièce, elle se lève, va jeter un coup d'oeil par la baie, et apercevant sans doute quelqu'un, remonte précipitamment dans sa chambre. La scène reste vide un instant, puis Christiane paraît prudemment à la baie, avec une mine de conspirateur. Elle tient à la main un napperon, ridicule de dimension, et un réveil-matin dont on perçoit le tic-tac. Elle cache le réveil à l'intérieur d'une maie qui fait office de banquette, puis s'allonge sur un divan, dont elle a préalablement arrangé les coussins. Enfin, bien installée, elle va se remettre à sa broderie quand à l'autre bout de la pièce, la sonnerie du téléphone retentit. Agacée, elle bondit sur l'appareil.*)

CHRISTIANE, *hurlant.* — Allô ! (*A voix basse.*) Vous? Quelle imprudence, François ! Je vous avais dit de m'appeler à quatre heures trente précises! Heureusement que je me trouvais justement là et que j'ai pu faire le vide autour de moi ! Songez que n'importe qui aurait pu décrocher à ma place !... Comment, il est quatre heures trente !... Ce n'est pas possible ! J'ai confié à la sonnerie d'un réveil qui ne me lâche pas depuis midi, le soin de m'alerter à 4 h. 28, et il est à l'heure officielle de la cuisine !... Vous êtes sûr ? Ne quittez pas, je vais m'en assurer !... (*Elle va à la maie dont elle soulève le couvercle, s'agenouille pour mieux distinguer au fond le réveil, et revient à l'appareil.*) Vous aviez raison, François, j'ai dû me tromper en manipulant les aiguilles ou alors j'ai un réveil qui fait du zèle en abattant son heure en quarante minutes ; de toutes façons, je ne peux rien vous dire car ma sœur n'est pas encore arrivée. Comme je vous l'ai dit, elle passe chaque année ses vacances avec nous et je compte beaucoup sur sa complicité pour arranger les choses, car elle est romancière et cinéaste et comme telle, elle déborde d'imagination, vous pensez bien ! Ensemble, nous allons dresser un plan de campagne, et vous n'aurez qu'à suivre aveuglément mes indications. Je vous les donnerai par téléphone dès que ma sœur, qui est horriblement en retard, aura été mise au courant de notre touchante histoire. Au fait, à quel hôtel êtes-vous descendu ?... Aux deux premiers ? Alors lequel avez-vous choisi ?... Ah ! « Aux deux Pommiers » ? Oui, oui, à « l'Auberge des deux Pommiers », je connais. C'est quel numéro, le téléphone ?... Le 13 ? C'est un chiffre connu, je le retiendrai. Alors, mon petit François, restez tranquillement à l'ombre de vos deux pommiers, et n'essayez plus de me rappeler. Je vous téléphonerai la pommière... euh ! la première. A bientôt, cher, très cher François !

(*Elle raccroche et va amorcer la montée de l'escalier lorsqu'elle est stoppée dès la troisième marche par le cri de victoire de Loulou qui franchit à bicyclette l'entrée du salon.*)

SCÈNE II

CHRISTIANE, LOULOU, *puis* CLAUDE

LOULOU, *annonçant.* — V'là tante Claude !

CHRISTIANE, *redescendant.* — Dis donc, toi, tu prends le salon pour un vélodrome ?

LOULOU, *en confidence.* — C'était pour te prévenir que tantine, elle n'est pas de bon poil.

CHRISTIANE, *qui emprunte parfois au vocabulaire de ses fils.* — A cause ?

LOULOU. — A cause que quatre kilomètres à travers les terres labourées ça n'arrange pas un caractère, surtout avec des talons hauts.

CHRISTIANE. — Ton imbécile de frère n'était donc pas à la gare ?

LOULOU. — Avec sa jeep repeinte en rouge, il me semble qu'on l'aurait remarqué.

CHRISTIANE. — Quelle organisation ! Où est-elle, ta tante ?

LOULOU. — Elle arrive, je te dis ! Elle me suit comme elle peut, avec ses valises.

CHRISTIANE. — Tu aurais pu les lui porter, non ?

LOULOU. — J'ai essayé, ça a tout compliqué.

CHRISTIANE, *haussant les épaules.* — Mets-moi cet engin dehors et va te laver, tu es repoussant. Qu'as-tu sur la joue ?

LOULOU, *gêné.* — Elle est noire ?

CHRISTIANE. — Non. Elle est rouge.

LOULOU, *réticent.* — Ça... demande à tante Claude.

CHRISTIANE. — Une gifle ?... Qu'est-ce que tu as pu lui raconter, pour la mettre dans un état pareil ! Au moment précis où j'ai besoin de toute sa lucidité.

LOULOU. — Pour quoi faire ?

CHRISTIANE. — Ça ne te regarde pas. Elle est très fâchée ?

LOULOU. — Nerveuse, plutôt. Genre vedette en panne dans la nature.

CHRISTIANE. — Tu ne pouvais pas lui dire d'attendre Roger devant la gare, non ?

LOULOU. — Quand je suis parti d'ici, il était encore à plat ventre sous la jeep. Ça m'a rendu méfiant. On a donc décidé de faire un petit cent mètres, tantine et moi, dans l'espoir de le croiser en route.

CHRISTIANE. — Et alors ?

LOULOU. — Alors, de cent mètres en cent mètres, ça a fini par nous faire quatre bornes dans les pinceaux.

CHRISTIANE. — Parle français, veux-tu ? Et déguerpis pendant que je vais essayer de calmer ta tante. Ça ne va pas être facile.

LOULOU, *empoignant son vélo.* — Dis-lui du bien de son dernier film. Ça la calmera. (*Dans l'encadrement de la baie, il crie en direction de la droite.*) J'ai tout fait préparer pour ton arrivée, tantine ! (*Il disparaît sur la gauche.*)

SCÈNE III

CHRISTIANE, CLAUDE, *puis* LOULOU

Loulou a à peine disparu que Christiane se rue vers le bas de l'escalier et lance vers le haut.

CHRISTIANE. — Martine ? Fais couler un bain pour ta tante. (*Puis elle se précipite vers la porte de gauche qu'elle entrouvre.*) Fonsine ! faites bouillir de l'eau pour le thé de Mlle Claude ! (*En refermant la porte.*) Personne n'a entendu, mais j'ai fait mon possible !

(*Quand elle se retourne, Claude est dans l'encadrement de la baie, lamentable. Elle a un mouchoir sur la tête et des lunettes noires auxquelles il manque un verre. Elle porte un pantalon long et une courte chemise américaine à carreaux. Elle a aux pieds des souliers de ville à talons hauts, mais, comme elle a perdu un talon en route, elle a l'air de se tenir sur une seule jambe comme un échassier au repos. Avec ça, de la poussière jusqu'aux genoux. Tragiquement immobile, elle n'a même pas songé à poser à terre ses deux lourdes valises.*

CHRISTIANE, *se précipitant.* — Ma pauvre chérie ! Quel horrible (*Elle l'embrasse.*) malentendu. J'avais cependant bien dit à Roger...; donne-moi tes valises ! si, si !

CLAUDE, *lasse, sans lâcher ses valises.* — Oh ! tu sais... maintenant...

CHRISTIANE, *les lui prenant presque de force.* — Si, si ! Tu penses, je ne supporterai pas... J'avais cependant bien dit à Roger... (*Elle traîne péniblement les deux valises jusqu'au milieu de la pièce.*) ...Tu te déplaces avec des enclumes, ce n'est pas possible !

CLAUDE, *toujours immobile sur le seuil.* — Ma machine à écrire... quelques babioles...

CHRISTIANE. — Elles sont en plomb, tes babioles... (*Elle se retourne.*) Mais ne reste pas là, chérie... Etends-toi sur le divan... (*Claude se dirige vers le canapé en boitant affreusement, à cause de son soulier sans talon. Christiane affolée.*) Mais tu es blessée, c'est affreux !... (*Elle crie à tout hasard.*) Martine ! Fonsine ! Vite ! la boîte à pharmacie, un docteur !...

CLAUDE, *s'installant.* — Non, c'est plutôt un cordonnier qu'il me faudrait ! (*Elle lui montre son soulier.*)

CHRISTIANE. — Mon Dieu ! Tu l'as perdu ?

CLAUDE. — Même pas. Il est dans la poche de Loulou. J'ai essayé de casser l'autre pour rétablir mon équilibre, mais je n'ai réussi qu'à casser mes lunettes.

CHRISTIANE. — Loulou aurait pu t'aider, tout de même !

CLAUDE. — Lui ? Il était plié en deux. J'en ai profité pour lui flanquer une gifle.

CHRISTIANE. — Bien fait !

CLAUDE. — Tu es gentille de m'approuver, mais, si tu les tenais mieux en main, tes gosses, je ne me serais pas traînée pendant douze kilomètres à travers champs !

CHRISTIANE. — J'avais cependant bien dit à Roger... Douze kilomètres, tu exagères ! Tout juste quatre par la route !

CLAUDE. — Par la route peut-être, mais, avec les raccourcis que Loulou a découverts, ça en fait bien le double. Pendant que je me tordais les pieds dans les chaumes, Monsieur gambadait en faisant de l'esprit. Ecoute, je ne sais pas s'il est mufle ou idiot...

CHRISTIANE. — Les deux, chérie. Je n'en viens pas à bout. Il est en pleine crise de croissance. La puberté guide ses pas.

CLAUDE, *se frottant les chevilles.* — Sur de drôles de chemins, je peux te le dire !...

(*Loulou paraît à l'entrée, pas très rassuré.*)

CHRISTIANE, *à son fils.* — Arrive ici, toi ! Qu'est-ce que je t'ai dit, quand je t'ai vu sauter sur ton vélo ?

LOULOU. — Rien. Je m'en suis même fait la remarque. J'ai dit : Tiens, maman ne dit rien !

CHRISTIANE, *dépitée.* — Ah !... c'est possible. Mais enfin, tu aurais dû comprendre !

LOULOU. — Comprendre quoi ?

CHRISTIANE. — Tout !

LOULOU. — Tout quoi ?

CHRISTIANE, *criant.* — Tout ! Puisque tu étais avec ta tante, avoir de la jugeotte pour deux ! Je ne sais pas, moi ! Attendre ton frère à la gare ! Téléphoner ici ! Faire quelque chose, quoi !

LOULOU, *placide.* — C'est ce que j'ai fait. J'ai aussi téléphoné ! Mais tu penses, personne n'a daigné répondre ! Hein, tantine ?

CLAUDE. — C'est exact. Il a téléphoné. Pas de réponse, pas de Roger, pas de voiture... Alors, c'est moi qui lui ai dit : Que veux-tu, mon petit, marchons !

LOULOU. — Au départ, tantine pétait le feu. « Je ferais cinquante kilomètres comme ça », qu'elle m'a dit. Quoi ! tu l'as dit ? Alors, pour lui faire admirer la campagne, j'ai pris des chemins de traverse.

CHRISTIANE, *ironique.* — C'est ça ! Très désinvolte ! Très prince oriental ! Et pendant ce temps-là Madame charriait ses valises !

LOULOU, *s'énervant.* — Ça alors, c'est formidable ! « Traîne mon vélo, que j'ai dit à tantine, moi je les prends, tes valises... » Mais elle n'a même pas été foutue...

CHRISTIANE, *l'interrompant.* — Sois poli, hein ?

CLAUDE. — Ne lui demande pas l'impossible. En effet, il m'a confié son invraisemblable bout de ferraille monté sur deux roues, qu'il s'obstine à appeler un vélo, un véritable clou, sans porte-bagage bien entendu... Tu penses ! un clou à travers les broussailles !... Je n'avais pas fait dix mètres que ma robe s'est accrochée dans les pédales. Fendue jusque-là, ma petite ! Il pourra raconter à ses petits copains qu'il a vu les fesses de sa tante, celui-là !... J'ai commencé à me mettre en boule...

CHRISTIANE, *apitoyée.* — Mon pauvre chou ! Et ta robe ?

CLAUDE. — En boule aussi, dans le fond de ma valise, car j'ai été obligée de me changer derrière un buisson ! Une aubaine pour les charretiers des alentours !

CHRISTIANE. — Ça m'étonnait aussi de te voir arriver en pantalon avec des talons Louis XV !

CLAUDE. — Avec « mon » talon Louis XV !

LOULOU.. — Tiens, tantine, voilà l'autre ! (*Il le sort de sa poche, le tient entre le pouce et l'index et essaye de faire de l'esprit.*) On peut dire que tu es une femme de grand talon ! (*Il est le seul à rire.*) Vous n'avez pas saisi l'astuce ?... de grand talon ?... (*Un temps. Les deux jeunes femmes le regardent sans rien dire, apitoyées. Puis Christiane pointe l'index en direction de la cuisine. Loulou, vexé, a compris. Il sort dédaigneux, en disant :*) Bêcheuses !

SCÈNE IV

CHRISTIANE, CLAUDE

CLAUDE. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

CHRISTIANE. — Une grossièreté, probablement. Mais ne t'en fais pas, tout cela va bientôt changer. Aussi bien pour Loulou qui est insupportable que pour son frère qui ne vaut guère mieux. Quant à Martine, je vais lui apprendre à redescendre sur la terre.

CLAUDE. — Où est-elle ?

CHRISTIANE. — Dans sa chambre, où elle se saoule de romans.

CLAUDE. — La lecture est une saine distraction.

CHRISTIANE. — Parbleu ! Tu es romancière, tu défends ta marchandise ! Mais moi je suis mère, et je cherche ma fille partout.

CLAUDE. — Tu viens de me dire qu'elle est dans sa chambre.

CHRISTIANE. — Quand je dis que je cherche ma fille partout, c'est une image. Ça veut dire que Martine n'est jamais Martine. Elle est si romanesque et si influençable qu'elle prend chaque fois la personnalité de l'héroïne dont elle lit l'histoire. Et comme elle lit beaucoup, on ne s'y retrouve plus !...

CLAUDE. — C'est un cas pathologique. Mimétisme ou mythomanie intermittente provoquée par la lecture. Très fréquent chez les jeunes.

CHRISTIANE. — Je ne sais pas si c'est fréquent, mais ce n'est pas toujours drôle. Quand elle a lu « La Dame aux Camélias », elle a toussé pendant huit jours. Autrefois, je dirigeais ses lectures : George Sand, et « Les Petites Filles modèles » donnaient d'assez bons résultats. Mais maintenant qu'elles est grande, elle dévore tout ce qui lui tombe sous la main ! La semaine dernière, elle n'a pas cessé de nous débiter des horreurs à faire rougir un corps de garde.

CLAUDE. — Que lisait-elle ?

CHRISTIANE. — Le « Tropique du Cancer ».

CLAUDE. — Il faudrait l'influencer directement sur le choix de ses lectures.

CHRISTIANE. — C'est ce que j'essaye de faire. Quand j'ai déniché « La Couturière de Lunéville », j'en ai profité pour lui faire ourler deux douzaines de serviettes. C'était le rêve, elle vivait l'aiguille à la main. Je me dis : profitons-en ! Et j'achète un énorme coupon pour qu'elle m'en sorte des nappes à thé. Patatras. Le lendemain, elle était plongée dans « La Reine de Saba » ! Plus question de lui faire tenir une aiguille. Tu penses ! Elle a été Reine pendant dix jours et passait son temps vautrée sur des coussins pendant qu'à ses pieds Loulou brûlait du papier d'Arménie. Voilà mes enfants ! Voilà ce que j'endure ! Comment te sens-tu ?

CLAUDE, *toujours étendue sur le divan.* — Mieux, ma chérie, beaucoup mieux !

CHRISTIANE. — Bravo ! Repose-toi. Détends-toi. Ton bain bout, ton thé coule, et voilà des cigarettes. Dès que tu auras récupéré, je ferai appel à toutes les ressources de ta magnifique imagination.

CLAUDE, *modeste.* — Oh !... magnifique !...

CHRISTIANE. — Ne proteste pas. Tu débordes d'imagination. Moi, qui en suis complètement dénuée, je me prends à t'admirer sans restriction chaque fois que je me plonge dans tes bouquins.

CLAUDE. — Tu ne les lis jamais.

CHRISTIANE. — Non, mais les gosses me les racontent et c'est la même chose. Et comme ils me les racontent chacun d'une manière différente, j'ai l'impression de te lire trois fois. C'est tout bénéfice. Par contre, je vais voir tes films. J'ai vu ton dernier avant de quitter Paris : « La Galette des Rois » !...

CLAUDE, *rectifiant*. — Ce n'est pas de moi. Le mien, c'est « Les Rois de la Galette ». Une histoire de banquiers.

CHRISTIANE. — C'est ça ! Une splendeur !

CLAUDE, *réticente*. — Si on veut. Le malheur, c'est que l'on est rarement seul à traiter le sujet d'un film. Ainsi moi, parfois j'apporte l'idée, le scénario, parfois je me contente de faire le dialogue. Il faudrait arriver à faire tout soi-même.

CHRISTIANE. — J'allais le dire ! Ainsi dans « Les Rois de la Galette », le scénario est complètement idiot. Heureusement, tes dialogues sauvent tout.

CLAUDE, *pincée*. — Tu es sévère pour le scénario.

CHRISTIANE. — Sévère, mais juste. Le scénario est idiot, je le répète, mais tes dialogues !... Un délice !...

(*Et comme Claude va protester.*)

Tais-toi, mon bijou. Tu es trop indulgente pour tes confrères et trop modeste pour toi-même. Je sais ce que je dis.

CLAUDE. — Alors, c'est plus grave...

CHRISTIANE, *lancée*. — Tant pis pour eux !

CLAUDE. — Dis plutôt : tant pis pour moi, car, en l'occurrence, je n'ai pas écrit une ligne du dialogue. Par contre, j'ai fait entièrement le scénario.

CHRISTIANE, *il ne lui faut pas plus d'une seconde pour rattraper sa gaffe*. — C'est bien de la « Fille du Pâtissier » dont il est question ?

CLAUDE. — Non, des « Rois de la Galette ».

CHRISTIANE. — Idiote que je suis ! Je parlais d'un film et je pensais à un autre ! Galette, pâtissier, on peut confondre, c'est excusable. Comment te sens-tu ?

CLAUDE. — Un peu moins bien que tout à l'heure, c'est la galette qui ne passe pas.

CHRISTIANE. — Rien d'étonnant après un tel parcours ! J'avais cependant bien dit à Roger...

CLAUDE. — Qu'est-ce que tu avais dit à Roger ?

CHRISTIANE. — C'est précisément ce que je me demande depuis que tu es entrée. En tout cas, il a dû faire exactement le contraire, sinon nous n'en serions pas là. (*Un léger temps. Elle pense.*) Qu'est-ce que je disais ?

CLAUDE. — Que nous « n'en serions pas là ».

CHRISTIANE. — Ça, je sais. Mais où en étions-nous, justement ?

CLAUDE. — On s'est promené un peu partout. Mais, en gros, tu m'as parlé des enfants qui devenaient impossibles, et tu as menacé de faire appel à mon imagination. Pourquoi ? Je l'ignore.

CHRISTIANE. — Tu vas le savoir. J'ai retrouvé le fil.

CLAUDE. — Alors, ne le lâche plus.

CHRISTIANE. — Fais-moi confiance et tais-toi.

CLAUDE. — Vas-y, je t'écoute.

CHRISTIANE, *se lançant*. — Jeune encore et restée veuve avec trois enfants...

CLAUDE. — Ecoute, ma chérie, je suis ta sœur, je sais tout ça !

CHRISTIANE. — C'est juste. (*Elle se relance.*) Lorsque, en 1942, leur pauvre père frappé à mort par une balle ennemie...

CLAUDE, *l'interrompant à nouveau*. — Ça aussi, je le sais. Ne t'attarde pas en 1942 !

CHRISTIANE. — Tu as raison (*Elle reprend.*) Donc. avant-hier, en allant au village acheter des bigoudis chez la mercière, sais-tu qui je rencontre ?

CLAUDE. — Non.

CHRISTIANE. — François ! François Dupeux !

CLAUDE. — Qui c'est, celui-là ?

CHRISTIANE. — Si tu ne m'interrompais pas à chaque instant, tu le saurais déjà !

CLAUDE. — Tu sautes de 1942 à avant-hier ! J'ai beau aller vite, je te suis mal !

CHRISTIANE. — Reprends ton souffle, je résume : François Dupeux est un professeur d'histoire qui, depuis trois ans, passe l'été à trois kilomètres d'ici. Il a pris l'habitude, au cours de ses vacances, de donner une ou deux conférences à la salle de la Mairie. Tu me suis ?

CLAUDE. — Admirablement.

CHRISTIANE. — Donc, l'année dernière, pendant que tu étais en excursion avec les gosses du côté de Criquetot, je suis allée entendre une de ses conférences. J'ai été secouée, je l'avoue.

CLAUDE. — Quel sujet traitait-il ?

CHRISTIANE. — Je ne m'en souviens plus, mais c'était merveilleux. Des mains admirables, un air à la fois enfantin et grave, un léger bégaiement qui n'était pas sans charme, une timidité exquise, des yeux... d'un doux !...

CLAUDE. — C'est un Hindou ? Méfie-toi !

CHRISTIANE. — Pas d'Hindou, d'un doux ! D'une douceur ineffable, si tu préfères. Bref, après la conférence, je lui ai dit mon admiration définitive et totale, et nous sommes revenus lentement le long des haies en fleurs. Ce fut une soirée... historique. Il me brossa le tableau de sa triste existence. Orphelin de naissance, ou presque, on le maria plus tard à une femme matérialiste qui s'empressa de le tromper dès les premiers jours de leur union. Il fut cocu à plates coutures, comme seuls peuvent l'être nos grands historiens qui n'ignorent rien du ménage de Louis XIV, mais qui ignorent tout en ce qui concerne le leur. Après avoir ouvert un instant les yeux sur ses infortunes conjugales, il les referma à jamais sur ce monde écœurant.

CLAUDE. — Ah ! parce qu'il est mort ?

CHRISTIANE. — Mais non ! Je veux dire par là qu'il ne faut plus lui parler d'amour-passion, ni surtout des jeunes filles, il les a en horreur. Bref, depuis ce soir-là, nous nous sommes revus plusieurs fois, presque en cachette...

CLAUDE. — Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

CHRISTIANE. — Parce que je croyais que ça n'irait pas plus loin qu'une chaste camaraderie.

CLAUDE. — Ça menace d'aller plus loin ?

CHRISTIANE. — Un peu. Avant-hier, il m'a presque demandé ma main.

Claude, *qui était allongée, s'assied, clouée par la surprise.* — Non ?

Christiane. — Si.

Claude. — Et les gosses ?

Christiane. — Quels gosses ?

Claude. — Les tiens. Comment prennent-ils la chose ?

Christiane. — Jusqu'à maintenant, ils ne savent rien. Pas même qu'il existe un François Dupeux. Mais égoïstes comme je les connais, ils vont encore faire un joli raffût si je les menace d'un beau-père. Et c'est pourquoi j'ai pensé faire appel à ton imagination.

Claude. — Je ne vois pas en quoi... Mais toi, d'abord, as-tu vraiment envie de te remarier ?

Christiane. — J'ai surtout envie d'être tranquille. Envie de rétablir le calme et l'équilibre dans cette maison livrée à la fantaisie débridée de trois grands gosses insupportables, que moi, faible femme, je n'arrive plus à mater. Pour ça, j'ai besoin de la complicité d'un homme véritable, qui, par son exemple, sa fermeté et son sens pédagogique, me les remettra au pas tous les trois. Roger, sous prétexte qu'il est l'aîné, n'en fait qu'à sa tête. Martine n'a aucun sens des réalités. Quant à Loulou... tu as vu l'échantillon ! Depuis les dernières vacances, ils ne se sont guère améliorés. Je les adore, note bien, mais ils me tuent !

Claude. — Et ce... ce M. Dupeux, il n'a pas d'enfants ?

Christiane. — Non, et c'est le regret de toute sa vie. Quand je lui ai dit : moi, je vous en apporte trois tout faits, il a été ému aux larmes. Bien entendu, je n'ai pas précisé ni leur genre, ni leur âge.

Claude. — Tu es prudente. Et naturellement, tu l'aimes à la folie ?

Christiane. — Non. J'ai adoré Hubert, tu le sais. Et je ne suis pas la veuve à s'écrier : Hubert est mort, vive François ! Non, je l'estime, bien que le connaissant fort peu, puisqu'on ne se voit que par petits bouts. Je sais seulement qu'il aime le calme et la douceur et qu'il a, comme moi, perdu le goût des amours tumultueuses.

Claude. — Oui, ce n'est plus de son âge !

Christiane. — Ne me parle pas de son âge, c'est précisément le seul point qui me fait hésiter.

Claude, *ironique.* — Ah ! ah ! un charmant monsieur, mais un peu sénile, hein ?

Christiane. — Tais-toi, juvénile en diable, au contraire ! Il a dix ans de moins que moi, un gamin autant dire, vu que les hommes vieillissent moins vite que nous. Entre nous, tu ne me trouves pas un tantinet ridicule ?

Claude, *se récriant.* — Tu es folle, ma chérie ! Dix années de différence, ça se voit tous les jours !

Christiane. — Oui, c'est vrai, mais dans le sens contraire.

Claude. — Qu'importe, le total est le même. Et puis pour les enfants... ils préféreront certainement un jeune beau-père à un vieux barbon.

Christiane. — Je les connais, ils préféreraient pas de beau-père du tout ! Ils ne comprendront pas que c'est pour eux que je me remarie, que c'est pour leur bien que je m'offre en holocauste ! Et que si je leur apporte à domicile une main de fer dans un gant de velours, c'est uniquement parce que j'ai le souci de faire d'eux : des hommes !

Claude, *ironique.* — Même Martine ?

Christiane, *lancée.* — Oui !

Claude. — Alors, explique-leur tout ça doucement.

Christiane. — Ils vont se buter. Il faut les prendre par la bande, en douceur, les amadouer peu à peu... Et c'est là que je t'attends, ma petite Claude.

Claude. — Pour quoi faire ?

Christiane. — Pour me bâtir un scénario qui tienne debout. Moi, je suis popote et je manque d'imagination. Voilà ce que j'ai pensé : faire venir les enfants et leur dire que les temps sont durs...

Claude. — Ils doivent le savoir.

Christiane. — Mais ils l'oublient souvent. Donc... que les temps sont durs et que j'ai décidé, durant ces vacances, de louer une chambre pour amortir les frais d'entretien. François arrive...

Claude, *tournant la tête.* — Où çà ? Présente-moi !

Christiane. — Non, il arrive pour louer la chambre. Moi, je ne le connais pas.

Claude. — Tu ne le connais pas ?

Christiane, *un peu nerveuse.* — Aux yeux des enfants, je ne le connais pas.

Claude. — Eux non plus !

Christiane. — Bien sûr. Mais peu à peu ils font connaissance. François les charme par sa douceur et son je-ne-sais-quoi, une sympathie mutuelle grandit, et finalement ce sont mes enfants eux-mêmes qui le supplient de m'épouser. Qu'en penses-tu ?

Claude. — Je pense que tu vas vite. Un simple locataire, ce n'est jamais qu'un monsieur qui traverse le salon deux fois par jour pour regagner sa chambre. Et comme les enfants ne sont jamais là... ou rarement, ils risquent tout au plus de l'apercevoir une fois par semaine !

Christiane. — Tu es formidable ! C'est exactement ce que je me suis dit. Heureusement que je t'ai, ma chérie, je n'en sortirais pas. Alors, voilà ce que je te propose : Tu as décidé, durant ces vacances, de t'atteler à un nouveau film...

Claude. — J'ai surtout décidé de me reposer !

Christiane, *catégorique.* — On n'a pas le temps ! Et comme c'est un film historique, tu as fait appel au concours d'un spécialiste pour collaborer avec toi. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ?

Claude. — Oh ! c'est très clair. Mon collaborateur s'appelle François Dupeux ? Moi, je veux bien, mais quand arrive-t-il ? Où est-il ?

Christiane. — A l'auberge des « Deux Pommiers » où l'attend le coup de téléphone que je vais lui donner immédiatement. (*Elle va vers l'appareil.*) Le temps de le mettre au courant et il accourt. Bien entendu, tu l'appelles François et il te nomme Claude. Ça fera plus intime.

Claude, *fataliste.* — Tu sais, moi... On peut même se tutoyer ! Ça se fait beaucoup dans notre milieu.

Christiane, *ravie.* — C'est ça ! Tu es inouïe ! Ah ! ces gens de cinéma. (*L'appareil à la main.*) Je vais dans la salle à manger, je serai plus tranquille !

Claude. — Dis donc, avant, tu pourrais peut-être dire à Louisette de monter mes valises ?

Christiane. — Qui c'est, Louisette ?

Claude. — Ta petite bonne.

CHRISTIANE. — Elle s'est fait enlever par un facteur du XVIe. Mais demande à Loulou. Il doit être en train de s'empiffrer à la cuisine.

(*Christiane sort à droite en emportant le téléphone. Claude se lève, fait quelques pas et enlève ses souliers. Elle se dirige à gauche vers la cuisine en les tenant à la main.*)

CLAUDE, *en coulisses.* — Loulou ! Monte mes valises, tu seras un chou !

(*Elle vient juste de sortir quand Roger paraît à la baie du fond, les mains et le visage recouverts de cambouis.. Ne voyant personne, il s'apprête à s'engager dans le grand escalier, quand son regard est arrêté par les valises de Claude restées au milieu de la pièce. Il redescend et les soupèse. Après avoir constaté leur poids respectable, il murmure pour lui-même.*)

ROGER, *à mi-voix.* — Je vais drôlement me faire engueuler !

(*Il s'assoit sur l'une des valises et médite sombrement. Loulou entre, la bouche pleine.*)

SCÈNE V

ROGER, LOULOU, *puis* CLAUDE

LOULOU, *sortant de gauche, en achevant une tartine.* — ... je ne l'ai pas pris, moi, ton réveil ! C'est toujours les mêmes qu'on accuse ! (*Il aperçoit son frère.*) D'où sors-tu, toi ?

ROGER. — De dessous la jeep.

LOULOU. — Ça se voit. Où est-elle ?

ROGER. — Au bord d'un pré, en plein flirt avec un taureau, pendant qu'un mécanicien examine son cas. Tante Claude est là ?

LOULOU. — Elle fait ses doléances à Fonsine qui lui prépare du thé. Ton absence à l'arrivée du train a été très remarquée. On s'est tapé le trajet à pied en empruntant des chemins de traverse.

ROGER. — Comment tantine a-t-elle pris la chose?

LOULOU. — Sportivement pendant les deux cents premiers mètres, dramatiquement ensuite. Mais ça a l'air de se tasser, maman a arrangé tout ça.

ROGER, *se levant.* — Faut que j'aille voir si la bagnole est dépannée. Tu me prêtes ton vélo ?

LOULOU. — Il est sous la remise. Ne l'abîme pas, lui, hein ?

ROGER. — Permets-moi de te dire que je sais encore me servir d'une bicyclette.

(*Claude arrive, une tasse à la main, au moment où Roger s'apprêtait à repartir.*)

CLAUDE. — Ah ! te voilà, toi ! (*Il s'avance pour l'embrasser.*) J'espère au moins ne pas faire erreur, et que c'est bien mon neveu qui se dissimule derrière ce masque de cambouis ?

ROGER, *souriant et un peu penaud.* — Des ennuis mécaniques... Je dois être dégoûtant, hein ?... Je peux quand même t'embrasser ?

CLAUDE, *lui tendant la joue.* — Vas-y, je n'ai pas encore pris mon bain. Mais ne t'attarde pas trop !

(*Ils s'embrassent.*)

ROGER. — Je suis désolé, tu sais, ma tante...

CLAUDE. — Il y a de quoi. Elle t'a bien arrangé, ta bagnole. Où est-elle ?

(*Loulou portant péniblement les deux valises, commence l'ascension de l'escalier.*)

ROGER. — Entre les mains d'un spécialiste à un kilomètre de la gare. Je vais la rechercher.

CLAUDE, *à Loulou, avant qu'il disparaisse complètement.* — Si tu rencontres ta sœur, tu pourrais peut-être l'informer de mon arrivée ?

VOIX DE LOULOU. — O. K.

CLAUDE, *à Roger.* — C'est ça, va rechercher ta voiture et ne la malmène pas trop. Nous aurons peut-être besoin de ses services incessamment.

ROGER. — Pour quoi faire ?

CLAUDE, *hésitante.* — Heu... Pour aller au-devant d'un ami à moi, qui doit venir s'installer ici.

ROGER, *sans enthousiasme.* — Sans blague ! En quel honneur ?

CLAUDE. — En l'honneur de... en l'honneur d'un film sur lequel nous travaillons.

ROGER, *franchement déçu.* — Ah !

CLAUDE. — Ça ne te plaît pas ?

ROGER. — Ben... Je ne sais pas, moi... On était si tranquilles... On ne va pas pouvoir rigoler. Comment est-il ton type ?

CLAUDE, *haussant les épaules.* — Mon type ! C'est un vieux camarade avec lequel je collabore depuis des années. C'est le genre plutôt... il est très... (*Agacée.*) Enfin, tu verras bien. Va voir si ta jeep a de meilleur sentiments.

ROGER, *amer, sur le seuil.* — Encore une invention de maman, ça ! On aurait pu quand même nous demander notre avis. (*Il sort.*)

CLAUDE, *haussant les épaules.* — Comme si on m'avait demandé le mien !

(*Elle boit deux gorgées de thé. Christiane revient, épanouie.*)

SCÈNE VI

CLAUDE, CHRISTIANE

CHRISTIANE. — Voilà, j'ai suivi scrupuleusement tes conseils. François va pénétrer ici, souriant et désinvolte, en s'écriant : « Ah ! mon pauvre chou ! Quel voyage ! Quelle chaleur ! Présente-moi, veux-tu ? » C'est le signal, au cas où Fonsine ou bien les gosses se trouveraient dans cette pièce. Toi, tu te précipites, et comme si tu l'avais quitté avant-hier, tu fais les présentations. Tu vois comme c'est simple !

CLAUDE, *ironique.* — Enfantin ! En attendant, je vais prendre mon bain !

CHRISTIANE. — Pas maintenant ! S'il arrivait pendant que tu n'es pas là, ça compliquerait tout !

CLAUDE. — Tu veux que je me présente comme ça ?

CHRISTIANE. — Quelle importance ! Au contraire, ça fera plus naturel. Entre camarades, on ne se gêne pas.

CLAUDE. — En somme, je suis condamnée à ne plus quitter cette pièce jusqu'à l'arrivée de ce monsieur ?

CHRISTIANE. — La voiture de l'auberge va l'accompagner jusqu'ici, ce ne sera pas long. J'ai juste le temps de prévenir les enfants ? Où est Loulou ?

CLAUDE. — En haut.

CHRISTIANE, *appelant au bas de l'escalier.* — Loulou ! Martine ! Descendez ! J'ai une grande nouvelle à vous apprendre ! (*Elle compte mentalement jusqu'à deux sur ses doigts et s'adresse à Claude.*) Mais, au fait, il en manque un. Et c'est l'aîné, justement ! Il n'est pas encore revenu ?

CLAUDE. — Qui ? Roger ? Si, mais, il est reparti au chevet de sa jeep qui a fait un caprice sur le bord de la route. Il est passé ici comme un météore. J'en ai profité pour lui annoncer l'arrivée de... de François !

CHRISTIANE. — Bravo ! Quelle a été sa réaction ?

CLAUDE. — Résolument hostile.

CHRISTIANE. — Je m'en doutais. Tu vois qu'on a raison d'amortir le premier choc, en multipliant les précautions. Ça m'étonnerait que les deux autres bondissent de joie. S'ils devinaient qu'il y a là-dessous du beau-père en puissance... J'aime mieux ne pas y penser.

(*Loulou paraît le premier.*)

SCÈNE VII

CLAUDE. CHRISTIANE, LOULOU,
puis MARTINE

CHRISTIANE, *bêtifiant pour amadouer Loulou.* — Viens, mon Loulou ! Viens mon tit trésor ! Où est ta sœurette ?

LOULOU, *qui descend l'escalier.* — La sœurette me suit. J'aime mieux te prévenir que les trois premiers chapitres du livre de Peter Schnock qu'elle vient d'aborder, l'ont mise dans un drôle d'état. Elle est en pleine métamorphose.

CHRISTIANE. — Quel livre ?

LOULOU. — « Dolorès devient folle ! » que ça s'intitule. Un cas pathologique romancé, à ce qu'il paraît.

CLAUDE. — Et alors ?

LOULOU. — Alors, si c'est Martine ta nièce que tu attends, faudra repasser. C'est Dolorès qui va descendre. Elle est Dolorès jusqu'à la racine des cheveux.

(*Ils lèvent tous les trois la tête en direction de l'escalier.*)

J'étais même en-dessous de la vérité.

(*Martine paraît et descend l'escalier avec le plus grand naturel. Elle tient d'une main une ombrelle ouverte et serre dans son bras une ancienne poupée à elle. Elle a un boa autour du cou et sa tête est coiffée d'un cache-pot en cuivre. Un rideau de fenêtre épinglé à sa ceinture fait office de robe à traîne. Clouées de stupeur, sa mère et sa tante la regardent bouche bée. Arrivée à la dernière marche, Martine pousse un hennissement et se dirige en souriant vers sa tante.*)

MARTINE. — Bonjour, tantine. Tu as fait un bon voyage ? (*Elle embrasse sa tante.*)

CHRISTIANE, *sévèrement.* — Dis donc. Martine, tu es folle ?

MARTINE, *sincèrement étonnée.* — Tu es formidable, maman. Comment as-tu deviné ?

CHRISTIANE. — Que signifie cet accoutrement ?

MARTINE. — Je vais te le dire. Ecoute aussi, tantine. Suivez bien mon raisonnement. Grâce au puissant ouvrage de Peter Schnock, le spécialiste de l'inconscient, je suis en train de vivre une expérience inouïe. Je conçois qu'au premier abord, elle surprenne les intelligences bornées, ou irrite les esprits conformistes. Tant pis ! Le progrès avant tout !

CHRISTIANE, *haussant les épaules.* — L'ombrelle de sa grand-mère ! Elle appelle ça le progrès !

CLAUDE. — Laisse-la s'expliquer, on ne sait jamais !... (*A sa nièce.*) Continue, Dolorès !

MARTINE. — Merci, tantine. Que nous enseigne Peter Schnock ? La libération chez l'individu du soi et de l'ensoi, par l'apport intermittent de la folie contrôlée. Je m'explique...

CHRISTIANE. — En effet ! ça s'impose.

MARTINE, *comme si elle faisait un cours.* — Personne n'ignore les données essentielles du mouvement surréaliste. A savoir : rejet systématique de toutes les constructions logiques de l'esprit, au bénéfice de l'irrationnel, du rêve, de l'inconscient, et de tous les phénomènes de l'automatisme. Que nous reste-t-il de ce mouvement ? Quelques jolis poèmes, certes, écrits dans un état d'hébétude totale par les chefs d'école, et adorablement incompréhensibles. C'est beau, mais Peter Schnock a été plus loin. Plus de plumes, s'est-il écrié...

LOULOU, *tendant l'oreille.* — Plus de quoi ?

MARTINE. — Plus de plumes, plus de papier, plus de stylos ! N'écrivez plus de poèmes, mais vivez-les ! Soyez vous-même et intégralement le poème en marche.

CLAUDE. — Alors, en ce moment, tu es... ?

MARTINE, *simplement.* — Je suis un poème en marche.

CHRISTIANE. — Assois-toi ! ça va te reposer.

MARTINE, *souriant.* — Mais je ne suis pas fatiguée. Grâce à cette méthode, Dolorès n'est jamais fatiguée.

LOULOU, *intéressé.* — Qu'est-ce que tu ressens ?

MARTINE, *en extase.* — Une infinie béatitude. Je suis heureuse comme une folle, avec cette différence sur les vrais fous, que ma démence étant volontaire et contrôlée, je puis en jouir. Eux, pas. Car Peter Schnock nous recommande sagement de conserver dans les ténèbres de la folie une lueur de lucidité.

CHRISTIANE. — Heureusement ! Ne la perds pas, surtout.

CLAUDE. — Et il est indispensable de s'habiller comme ça ?

MARTINE. — Il est surtout indispensable de ne pas raisonner.

LOULOU. — Ça, c'est pas difficile.

MARTINE. — Ça dépend des individus, mon petit. Quand je suis entrée dans le grenier tout à l'heure, j'ai fait taire ma raison et j'ai ouvert les vannes de mon subconscient. Quand je suis ressortie, j'étais vêtue ainsi, et totalement libérée.

CLAUDE. — De quoi ?

MARTINE. — De tout ! De mes préoccupations, de mes soucis, de mes refoulements. Grâce à la lueur de lucidité qui me reste, j'ai pu capter, par l'étude de ces objets, tous les mystères de ma vie psychique. Cette poupée ? Inquiétudes prénuptiales, nostalgie ancestrale de la maternité... Ce boa de ma grand-mère ? Explication et libération d'une peur jadis éprouvée au jardin d'acclimatation devant la cage d'un serpent à sonnettes. Cette ombrelle ? La hantise...

CHRISTIANE, *au comble de la nervosité.* — Ah ! assez ! assez ! Je vais devenir folle à la fin !

MARTINE, *simplement.* — Je ne te le fais pas dire. Tiens, maman, mets ce cache-pot sur la tête. Tu vas voir comme ça soulage.

CHRISTIANE. — Si tu avais douze ans, je te flanquerai une paire de claques et ça je te jure que ça me soulagerait. (*A Claude et à Loulou.*) Vous êtes là aussi à l'encourager avec vos questions ! Vous seriez bien avancés, si elle restait définitivement idiote.

LOULOU, *décidé.* — Moi, je vais essayer aussi. Je suis en pleine crise de refoulement.

CHRISTIANE, *lui donnant une gifle terrible.* — Tiens, essaye ça !

LOULOU, *grognon.* — Aïe ! (*Il se frotte la joue.*)

MARTINE, *à Loulou.* — Ne pleure pas, mon chéri. Tu es un précurseur. (*Sentencieuse.*) L'homme commence toujours par flétrir ce qu'il ne comprend pas ; maman aussi.

CHRISTIANE, *criant.* — C'est ça ! C'est moi qui suis une imbécile ! Dis-le ! Mais dis-le !

CLAUDE, *conciliante.* — Ne t'énerve pas, ma chérie. Tu vois bien qu'ils s'amusent !

CHRISTIANE. — On n'en est jamais tout à fait certain avec Martine. Elle a des jeux qui me font peur, parfois !

LOULOU. — Ben, toi aussi, maman, tu nous faisais peur avec ta méthode Coué. Tu répétais tout le temps : ça se passe, ça se passe... même quand il ne se passait rien. Ça devenait inquiétant.

CHRISTIANE. — Toi, on ne te demande pas ton avis. (*Martine, sans motif, pousse un hennissement. Christiane sursaute et se tournant vers Claude.*) Tu l'entends ?

MARTINE, *impassible.* — Je me suis sentie un peu jument tout à coup. C'est bien mon droit !

LOULOU. — Ben alors, bien sûr que c'est ton droit ! Moi, je me sens locomotive et je n'en suis pas plus fier pour ça ! (*Il fait le tour de la pièce en faisant tchou-tchou... comme un bébé de quatre ans.*)

CHRISTIANE, *criant.* — Loulou, ne fais pas l'idiot et viens ici. Ça suffit comme ça. (*A sa sœur.*) Je t'en prie, Claude, dis-leur de cesser leurs imbécillités. Ils t'écouteront peut-être.

CLAUDE. — Viens t'asseoir, Loulou, et toi Martine, emploie ta lueur de lucidité à écouter ta maman. Elle a quelque chose à vous apprendre. (*A Christiane.*) Vas-y, ma chérie.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce que je voulais leur dire ? Tu t'en souviens, toi ?

CLAUDE. — Bien sûr!... François !

CHRISTIANE. — C'est juste ! Je l'avais oublié. (*Aux enfants.*) Mes chéris, j'aurais aimé que votre frère aîné fût là... (*Loulou glousse, sa mère le foudroie du regard et reprend.*) que votre frère aîné fût là pour lui apprendre comme à vous, l'arrivée imminente dans cette villa, d'un visiteur de marque...

LOULOU, *méfiant.* — Il va rester longtemps ?

CHRISTIANE. — Durant toutes les vacances.

LOULOU, *renfrogné.* — Sans blague ? Qui c'est, ce type-là ?

CHRISTIANE. — Ce type-là, comme tu dis, est un écrivain distingué, qui fait à votre tante l'honneur de collaborer avec elle à un film historique. (*A Claude.*) N'est-ce pas, ma chérie ?

CLAUDE. — Oui. (*Aux enfants.*) A vrai dire, c'est tout simplement un bon camarade à moi, qui... (*A sa sœur.*) Nous nous tutoyons, tu sais !

CHRISTIANE, *fausse surprise.* — Ah ! j'ignorais ! (*Aux enfants.*) Ils se tutoient. Mais ce n'est pas une raison pour aller lui taper sur le ventre. Il aime la douceur et le silence...

LOULOU, *entre ses dents.* — Ça va être gai !

MARTINE, *déclamant.* — Un vieillard débonnaire, à la barbe fleurie...

CHRISTIANE. — Il n'a pas de barbe !

LOULOU. — Comment le sais-tu ?

CHRISTIANE. — Hein ?... Ta tante me l'aurait dit. (*A sa sœur.*) N'est-ce pas ?

LOULOU. — Et où va-t-il coucher ?

CHRISTIANE. — Dans ta chambre.

LOULOU. — Ben et moi, alors ?

CHRISTIANE. — Avec ton frère.

LOULOU. — Ah ! non, alors ! On voit bien que tu ne couches pas avec lui.

CHRISTIANE. — Pourquoi ?

LOULOU. — Il ronfle.

MARTINE, *déclamant.* — Un ronflement semblable à une mélopée...

LOULOU, *à sa sœur.* — Drôle de mélopée ! Si tu couchais avec lui, tu verrais !

CLAUDE. — Il ne ronfle pas toutes les nuits, quand même ?

LOULOU, *à sa tante.* — Si. Sauf le dimanche. Je te défie de dormir à ses côtés sans...

CHRISTIANE, *sèchement.* — Ça suffit, Loulou. Cesse tes suppositions incestueuses. Tu n'es pas chez les Atrides, ici. Tu céderas ta chambre à ce monsieur, un point c'est tout.

LOULOU, *rouspétant.* — Quelle barbe, alors ! On était bien tranquilles ! Faut maintenant qu'on nous amène un raseur...

CHRISTIANE, *solennelle.* — Je te fais remarquer, Loulou, que chacune de tes insinuations malveillantes à l'égard de ce monsieur, blesse mortellement ta tante. (*A Claude.*) N'est-ce pas, chérie ?

CLAUDE. — Ils vont me détester maintenant !

CHRISTIANE. — Mais non, ils s'y feront. Il faudra bien qu'ils s'y fassent ! (*Aux enfants.*) Bien entendu, plus de jeux bruyants, ni d'inventions stupides ! (*A Martine.*) Toi, tu vas me reléguer Dolorès au grenier, et tu vas te plonger dans la vie de sainte Thérèse. Ça te changera. Quant à toi Loulou, surveille ta tenue et ton vocabulaire. Ce monsieur a, paraît-il, horreur du débraillé et des écarts de langage. (*Martine pousse un hennissement.*) Toi, ça va !

MARTINE, *serrant sa poupée dans ses bras, continue le jeu et marche dans la pièce.* — Je m'excuse, mais je sens que je vais rentrer en transe !

(*Sonnerie du téléphone dans la pièce voisine.*)

CHRISTIANE. — Le téléphone ! Va répondre, Loulou...

LOULOU. — Jamais de la vie. Si c'était le monsieur de tantine, je ne pourrais pas me contenir, je serais trop de mauvais poil.

CHRISTIANE, *à Claude.* — Au fait, c'est peut-être lui. Va lui répondre, puisque maintenant tout est préparé.

CLAUDE, *se dirigeant vers la salle à manger.* — Tu as raison. Si c'est lui, je lui dis qu'on l'attend. (*Elle sort.*)

LOULOU. — Qu'on l'attend ! Tu entends ça, Dolorès ? Nos vacances sont foutues, à cause de lui. C'est bien simple, j'étouffe de rage.

MARTINE, *referme son ombrelle en déclamant.* — Libère-toi, libère-toi, ô mon frère ! Jette-toi, à tête perdue, dans l'incohérence salvatrice !

CHRISTIANE, *le nez sur son ouvrage de broderie qu'elle a retrouvé sur le divan.* — Faites bien les pîtres, allez !

MARTINE, *même jeu.* — Suspens-toi à la suspension ! Hurle des mots sans suite ! Affranchis-toi par le jeu merveilleux de la folie guérisseuse !...

CHRISTIANE, *nerveuse, sans relever la tête.* — Rira bien qui rira le dernier.

LOULOU, *monte sur un siège. Sa mère, face au public, ne le voit pas. Il imite sa sœur.* — Tu as raison, Dolorès ! La logique nous enchaîne, mais l'inconscience nous libère !... Je m'inscris à ta suite, ô sœur. Déjà, je sens que sombre ma raison.

CHRISTIANE, *entre ses dents et affectant de ne vouloir ni les entendre, ni les voir.* — J'en connais un qui va vous mater, lui ! Et ça ne va pas tarder.

MARTINE, *en écho à son frère.* — Et d'autres viendront grossir nos rangs... D'autres viendront, qui ne chercheront pas à comprendre... qui nous comprendront... qui chercheront à ne pas comprendre... O, camarades, nous vous attendons !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *plus* FRANÇOIS

Sur la dernière réplique de Martine, François Dupeux paraît dans l'encadrement de la baie, une petite valise à la main. Il paraîtrait extrêmement jeune, sans une petite moustache et sans ses lunettes à monture de métal. Costume sombre, malgré la saison, et étriqué. L'air timide. Il reste un instant indécis, car Christiane, assise au premier plan, lui tourne le dos, ainsi que Loulou, toujours juché sur son siège. Martine achève d'enlever ses oripeaux, mais sans abandonner son invraisemblable poupée. François va se jeter dans l'aventure et dans l'inconnu. Il a un dernier regard sur un minuscule papier où sa phrase d'introduction est inscrite et c'est avec un manque absolu de naturel qu'il lance.

FRANÇOIS. — Ah ! mon pauvre chou ! Quel voyage ! Quelle chaleur ! Présente-moi, veux-tu ?

CHRISTIANE, *se lève, affolée et hurle en direction de la salle à manger.* — Mon Dieu ! Claude ! Vite, c'est à toi.

(*Mais Martine, qui se trouvait à proximité de François, se retourne, va à lui et enchaîne, tandis que Loulou, cloué de stupeur, reste une jambe en l'air sur sa chaise.*)

MARTINE, *volubile, à François.* — Mais avec plaisir, mon canard ! Tu es arrivé par l'hélicoptère de 17 h. 28 ? Tu as bien fait, c'est le plus pratique et il s'arrête à l'entresol. (*Désignant sa poupée.*) Je ne te présente pas mon fils, tu le connais déjà ! (*Désignant Loulou.*) Loulou de Poméranie. (*Désignant Christiane qui fonce vers François.*) Et Joséphine de Beauharnais.

CHRISTIANE, *essayant de sauver la situation.* — Ne faites pas attention, c'est un jeu ! Un jeu idiot, mais un jeu !

FRANCOIS, *prenant Martine pour Claude.* — Ça ne me surprend pas, elle me fait le coup chaque fois.

CHRISTIANE. — Trêve de plaisanterie ! Vous êtes bien Monsieur François Dupeux, n'est-ce pas ?

FRANCOIS, *étourdiment.* — Vous ne me reconnaissez pas ?

CHRISTIANE. — Bien sûr que non, puisque je ne vous ai jamais vu.

FRANCOIS, *mal à l'aise.* — C'est juste. (*A Martine.*) Ecoute, il est peut-être drôle, ton jeu, mais comme je n'en connais pas la règle, je m'y perds.

MARTINE, *froidement.* — Je trouve, au contraire, que tu te défends admirablement. Tu illustres un cas de folie spontanée que Peter Schnock lui-même n'aurait pas osé imaginer.

FRANÇOIS, *complètement perdu.* — Ecoute, Claude, je ne suis pas ennemi de la plaisanterie, mais...

MARTINE. — Tu sais bien que je m'appelle Dolorès, voyons !

CHRISTIANE. — Ne l'écoutez pas, elle s'appelle Martine.

FRANÇOIS, *qui n'ose plus ouvrir la bouche.* — Martine ?

CHRISTIANE. — Oui, Martine Lemaître, ma fille, qui fait l'idiote. Là-bas, c'est Louis, dit Loulou, mon benjamin...

FRANÇOIS, *qui commence à comprendre.* — Oui, oui, parfaitement ! (*Et comme Claude, toujours en costume masculin sort de la salle à manger, François croit bon de s'exclamer.*) Et voilà votre grand fils ! Bonjour, jeune homme !

CHRISTIANE, *au supplice.* — Mais non !

CLAUDE, *souriant.* — Avec mon accoutrement, c'est une méprise bien excusable. (*A sa sœur.*) Présente-moi, chérie.

CHRISTIANE, *qui va appuyer chaque fois sur les prénoms.* — Oh ! Claude ! Cessons ce jeu, je t'en prie. (*A François.*) Voyez-vous, Monsieur, ma sœur Claude était en train de jouer avec nous au jeu des mystifications. Claude est pince-sans-rire, comme nous tous, dans la famille. Mais ça suffit pour aujourd'hui, ma petite Claude. Ton ami François pourrait se fâcher ! Reprenez votre entrée au début, voulez-vous, et nous allons tout recommencer.

FRANÇOIS, *à tout hasard.* — Avec plaisir ! (*A Claude.*) Ah ! mon pauvre chou ! Quel voyage ! Quelle chaleur ! Présente-moi, veux-tu ?

CLAUDE, *qui vient de réaliser, présente.* — Mon vieil ami et collaborateur François Dupeux...

MARTINE. — Dupeux ? C'est encore trop !

CLAUDE. — Allons, Martine, on t'a déjà dit qu'on ne jouait plus ! (*A François.*) C'est ma nièce, là-bas, son frère, et enfin, ma sœur, Madame Christiane Lemaître, dont je t'ai si souvent parlé.

CHRISTIANE, *minaudant.* — Les amis de ma sœur sont nos amis. Et je suis infiniment heureuse, cher monsieur, de vous accueillir sous mon paisible toit. (*A Claude.*) Conduis ton ami dans sa chambre, chérie, je vous suis.

(*François qui oublie d'emporter sa valise, monte l'escalier à la suite de Claude. Christiane s'apprête à leur emboîter le pas, mais, dès qu'ils ont disparu, elle se tourne vers ses deux enfants et leur dit menaçante :*)

CHRISTIANE. — Vous deux, vous me paierez cela !

SCÈNE IX

MARTINE, LOULOU

LOULOU. — Ecoute, Martine, tu peux bien me le dire, à moi, est-ce que tu es vraiment folle ?

MARTINE. — Bien sûr que non ! Pourquoi ?

LOULOU. — Tu demandes pourquoi ? Que tu sois parfois influencée par tes lectures, c'est d'accord, et tout le monde le sait dans la famille. Qu'aujourd'hui, tu aies poussé le jeu en présence de maman et de tantine, passe encore, mais que tu aies l'aplomb de faire ça en présence d'un inconnu, là, j'avoue que je ne comprends plus.

MARTINE. — Tu vas comprendre. En repartant tout à l'heure, Roger m'a appelée par la fenêtre pour m'annoncer l'arrivée imminente d'un intrus parmi nous. Si cette présence ne t'emballe pas, elle n'emballe pas Roger non plus. D'autant moins que Roger soupçonne ce monsieur d'être un beau-père en puissance.

LOULOU, *les yeux ronds.* — Un beau-père en puissance ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARTINE. — Comme tu es bête, mon pauvre ami ! Tu sais bien que maman a déjà essayé deux fois de se remarier, et que deux fois, nous sommes parvenus à décourager ses prétendants. D'après Roger, qui est finaud, ce serait un nouveau coup monté entre maman et tante Claude, pour introduire, mine de rien, un troisième prétendant sous notre toit, et nous l'imposer en douceur, afin d'étudier nos réactions.

LOULOU. — Tu crois ?

MARTINE. — Sa drôle d'arrivée me confirme cette opinion. Si tante Claude avait été là pour le recevoir, je n'y aurais vu que du feu. Mais elle n'était pas à son poste, et toute leur mécanique s'est détraquée. Moi, je continuais mon jeu idiot, mais lui ne jouait pas. Tu as vu, il était complètement perdu, et, visiblement, il rencontrait tante Claude pour la première fois de sa vie. Ça ne t'a pas frappé, toi ?

LOULOU. — Moi, j'ai été surtout soufflé par ton toupet. Mais, maintenant que j'y repense, ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'il t'ait prise pour tante Claude.

MARTINE. — Parbleu ! Je te dis que c'est un coup monté ! Il n'avait jamais vu tantine de sa vie !

LOULOU. — Comme maman l'a averti qu'on jouait à un jeu idiot, j'ai pensé qu'il voulait se montrer beau joueur, en essayant d'être encore plus fortiche que toi !

MARTINE. — Ça ne tient pas debout ! Il a l'air bien trop timide pour avoir le cran de participer comme ça, du premier coup, à une plaisanterie de ce genre. Surtout avec des gens qu'il ne connaît pas.

LOULOU. — Alors, d'après toi... ?

MARTINE. — D'après moi, et d'après Roger, c'est le genre de type à demander la main de maman dans les trois mois qui suivent ! Et maman a dû lui dire : Vous avez toutes les grandes vacances pour faire la conquête de mes enfants !

LOULOU. — Ah ! Non, alors ! Pas de beau-père ! On ne pourrait plus rigoler !

MARTINE. — C'est pourquoi Roger m'a dit en partant : Débrouille-toi comme tu voudras, débrouillons-nous tous les trois, mais il faut que cet individu soit dégoûté de la maison dans l'heure qui suivra son arrivée. D'où mon idée de me faire passer pour folle !

LOULOU. — Si tu m'avais averti, j'aurais fait l'idiot aussi !

MARTINE. — Patience, ton tour va venir, laisse-moi réfléchir ! (*Elle fronce les sourcils.*)

LOULOU, *le regard vers l'escalier.* — Je me demande ce qu'ils se racontent là-haut ?

MARTINE. — Oh ! c'est simple. Maman essaye de nous excuser, en disant que nous sommes bien gentils, mais insupportables, et qu'il ne doit surtout pas prêter la moindre attention à nos fantaisies.

(*On entend la sonnerie du téléphone.*)

Va répondre, moi je surveille l'escalier.

(*Loulou va un instant dans la salle à manger et revient l'appareil en main, et le récepteur à l'oreille.*)

LOULOU, *à l'appareil.* — Allô !... Oui... oui... Elle est réparée ? (*A sa sœur.*) C'est Roger ! (*A l'appareil.*) Alors, tu te radines ?... Oui, il vient d'arriver... Son genre ? Je ne sais pas, moi... (*A sa sœur.*) Quel genre a-t-il ? (*A l'appareil.*) Je te passe Martine...

MARTINE, *à l'appareil.* — Oui... Plutôt naïf et timide, mais s'essayant au genre désinvolte... Moi ? Je me suis fait passer pour folle, et malgré les sourires de maman et bien qu'il ait voulu faire le mariolle, il n'est pas loin de croire que je le suis réellement !... Il faut continuer, n'est-ce pas ? Nous faire passer tous les trois pour des malades ? Une folle, il pourrait à la rigueur la supporter, mais trois détraqués, il ne tiendra pas jusqu'à ce soir... Bon. C'est ça ! Je te fais confiance ! (*Elle raccroche.*)

(*A Loulou.*) Tu as pigé ? Il n'a pas monté sa valise ! Il y a une chance sur deux qu'il revienne la chercher. Jouons-la, cette chance, et jouons serré.

LOULOU, *excité.* — Qu'est-ce que je fais ?

MARTINE, *tout en surveillant l'escalier.* — Tu ne parles presque pas, moi je ferai du texte... (*Elle tend l'oreille.*) Le voilà... étends-toi à terre et tortille-toi ! Tu as une crise d'epilepsie !...

(*Loulou s'étend de tout son long sur le tapis en*

poussant de faibles gémissements. Martine s'agenouille près de lui en prenant bien soin de tourner le dos à l'escalier. François descend lentement et écoute Martine qui tiendra si bien son rôle, que François finira par être convaincu qu'il est bien en présence de deux malades.)

MARTINE, *essuyant le front de Loulou avec un mouchoir.* — Mon frère, mon petit frère chéri, remets-toi, je t'en supplie ! Maman va encore être si malheureuse ! Détends-toi ! Ne pense plus à rien ! Tu vois, moi, ma crise est finie, et notre pauvre mère a pu raconter ce qu'elle a voulu, les apparences sont sauves !... Mais si tu te mets à avoir ta crise toi aussi, elle ne pourra plus berner très longtemps ce monsieur avec ses mensonges héroïques... Ne bave pas, mon trésor, rien n'est plus révélateur que la bave !... Ah ! c'est affreux ! Et quand on pense que tout ça nous vient de notre arrière-grand-père maternel !... (*Elle se retourne, voit François et simule la surprise.*) Oh ! pardon, Monsieur ! Vous étiez là ? Vous m'avez entendue ?

FRANÇOIS. — Je... J'arrive à l'instant.

MARTINE, *affectant d'être faussement naturelle.* — Vous voyez, je joue avec mon petit frère ! Nous jouons tous les deux au délirium trémens... Nous sommes en vacances, n'est-ce pas, il faut bien se distraire ! (*Elle aide Loulou à se relever.*) Viens, mon chéri, viens !... Ne tremble pas ! Je vais jouer à te conduire sous la douche ! Tu veux bien ?...

(*Elle soutient Loulou qu'elle dirige vers l'escalier. Loulou, en pleine crise, affecte de ne pas voir François. Il a les yeux exorbités et grelotte de fièvre.*)

LOULOU, *claquant des dents.* — Pas la cami... pas la camimimi... pas la camisole de force !

MARTINE, *maternelle.* — Mais non, mon chéri, on ne te mettra pas la camisole ! (*Ils commencent à monter l'escalier. A la troisième marche, elle se tourne vers François et dit, avec un pauvre petit sourire.*) C'est un jeu idiot, n'est-ce pas, Monsieur ? Complètement idiot...

(*Elle imite un bref sanglot, et disparaît en soutenant Loulou qui crie, terrifié : « Pas la camimi... pas la camisole... »*)

SCÈNE X

FRANÇOIS, FONSINE, *puis* CLAUDE

François, très mal à l'aise, est presque convaincu qu'il ne s'agit plus là d'un jeu, mais hélas ! d'une triste réalité. Fonsine va entrer et ses interrogations ambiguës ne seront pas faites pour le rassurer.

FONSINE *entre, comme pour chercher quelque chose et aperçoit François.* — Oh ! pardon, Monsieur, je venais voir si... Vous êtes sans doute l'ami de Mademoiselle Claude ?

FRANÇOIS, *prudent.* — Oui, Madame.

FONSINE. — Elle m'a annoncé votre venue dans ma cuisine. (*Elle cherche partout et regarde sous les meubles.*) Croiriez-vous qu'ils m'ont pris mon réveil ?

FRANÇOIS, *poli.* — Ah ! oui ?

FONSINE. — Et pour connaître le coupable, va te faire lanlaire ! Et moi, je ne peux pas réussir un plat sans mon réveil ! Surtout que, maintenant, Louisette n'est plus là pour me dire : tu oublies ton gigot, Fonsine !

FRANÇOIS, *ahuri.* — Bien sûr !

FONSINE, *avisant le petit napperon sur le canapé, le montre de loin à François.* — Voilà dix ans qu'on est là-dessus ! Et c'est pour tout comme ça ! (*Et comme ses recherches sont infructueuses, elle dit avant de retourner dans sa cuisine.*) Si vous entendez parler d'un réveil, pensez à moi !...

FRANÇOIS, *mal à l'aise.* — Je n'y manquerai pas !

(*François reste seul et l'inquiétude grandit en lui. Après un débat intérieur, on sent qu'il décide de filer à l'anglaise. Saisissant sa valise, il va se sauver comme un voleur, mais au moment où il atteint la baie, Claude descend l'escalier et l'interpelle.*)

CLAUDE. — Vous l'avez retrouvée ?

FRANÇOIS, *se retournant.* — Quoi ?

CLAUDE. — Votre valise !

FRANÇOIS *bredouillant.* — Je ... oui ! (*Egaré.*) Elle m'attendait en bas.

CLAUDE, *souriant.* — Christiane est dans un état !

FRANÇOIS. — Christiane ?

CLAUDE. — Ma sœur ! Vous n'êtes pas sans ignorer qu'elle se nomme Christiane ?

FRANÇOIS. — Ah ! oui... oui, parfaitement. Mais dans l'intimité, je l'appelle madame, n'est-ce pas, alors...

CLAUDE. — Au moins, comme ça, vous ne risquez pas de faire de gaffes en présence des enfants. Elle est en train de leur passer un savon. J'espère qu'ils vous ont fait des excuses ?

FRANÇOIS. — Non.

CLAUDE, *étonnée.* — Non ?

FRANÇOIS, *posant sa valise et se décidant.* — Ecoutez, Mademoiselle, vous me semblez être la plus sensée de la famille. Dites-moi la vérité, je serai courageux ! Est-ce qu'ils ne sont pas un peu... (*Il se touche le front.*)

CLAUDE, *riant presque.* — Mais non ! Ils ont essayé de vous faire croire ça ?

FRANÇOIS. — Ils ont surtout essayé de me faire croire qu'ils étaient normaux. Mais je ne suis pas fou...

CLAUDE, *riant.* — En tout cas vous êtes crédule ! (*Presque pour elle-même.*) Sacrés gosses ! Ils sont terribles. J'ignore comment ils s'y sont pris, mais ils vous ont bien eu !

FRANÇOIS, *digne.* — C'est possible, mais vous, vous ne m'aurez pas ! Remarquez que j'apprécie la noblesse de votre attitude. On n'est jamais très fier d'exhiber les tares de sa famille ! Mais quand même, madame Lemaître aurait pu m'avertir, j'aurais pris mes précautions.

CLAUDE, *se récriant.* — Mais c'est ridicule ! Je vous jure que ses enfants sont normaux ! Un peu bébés pour leur âge, je vous l'accorde, mais cela tient à ce qu'ils ont été élevés par une maman un peu follette, qui les aime beaucoup et ne s'en occupe jamais ! Comme ils n'ont pas connu la férule paternelle et qu'ils sont heureux comme ça, ils se hérissent d'instinct devant toute intrusion masculine dans leur domaine. C'est d'ailleurs pourquoi ma sœur a cru bon d'entourer votre arrivée de multiples pré-

cautions. Mais il faut croire qu'ils ne sont pas encore satisfaits, et ils inventent n'importe quel moyen pour vous écœurer. Ne cherchez pas plus loin, allez, et pardonnez-leur de pousser l'humour jusqu'aux limites de l'inconvenance... (*Elle tend l'oreille, et on perçoit en effet un bruit de moteur.*) D'ailleurs, voici l'aîné et celui-là a plus de plomb dans la tête, comme vous pourrez le constater. Il n'est pas exempt de fantaisie lui non plus, c'est un trait commun à toute la famille, mais comme il n'est pas de mèche avec les deux autres, le moins qu'il puisse faire, c'est d'affecter une politesse un peu froide. (*Vivement.*) N'oubliez pas de me tutoyer.

(*Roger arrive, plus que jamais barbouillé de cambouis, et tenant à la main la manivelle de sa voiture. Contrairement à ce que Claude pensait, il va déborder de gentillesse et de cordialité.*)

SCÈNE XI

FRANÇOIS, CLAUDE, ROGER

CLAUDE, *à Roger.* — Viens, mon grand ! (*A François.*) Excusez-le, il a eu des ennuis avec son moteur et ça se voit ! (*A Roger.*) Mon grand ami François Dupeux, dont je t'ai parlé !

ROGER, *souriant.* — En effet ! (*Il tend un doigt à François.*) Enchanté ! J'ose à peine vous serrer la main, je suis immonde.

FRANÇOIS, *rassuré.* — Ne vous excusez pas, je sais ce que c'est que la mécanique !

ROGER. — Ah ! oui ?

FRANÇOIS, *modeste.* — Enfin... en théorie ! Parce que, pratiquement, la seule pensée d'enfoncer un clou me donne des sueurs froides !

ROGER, *riant.* — Vraiment ? Eh bien, vous serez le cerveau qui ordonne, et moi la main qui exécute. Car tante Claude m'a dit que vous nous faites la joie de passer toutes vos vacances parmi nous ?

FRANÇOIS. — Oh ! toutes !... Je ne voudrais pas être indiscret.

ROGER. — Vous plaisantez ! On ne vous laissera pas repartir comme ça, n'est-ce pas, tantine ?

CLAUDE. — Oui, mais tu ne vas pas me chiper François pour l'initier à tes bricolages ! C'est que nous avons du travail tous les deux, n'est-ce pas François ?

FRANÇOIS. — Et comment !

CLAUDE. — Continuez à faire connaissance, car je vais enfin prendre mon bain. (*Sur les marches de l'escalier, elle se retourne vers Roger.*) Je n'ai pas de conseil à te donner, mon vieux, mais je crois qu'une bonne douche ne te ferait pas de mal ! (*Elle disparaît.*)

SCÈNE XII

FRANÇOIS, ROGER

Roger, sa manivelle à la main, va commencer à jouer sa scène de folie avec une remarquable progression.

ROGER. — Ai-je bien entendu ? N'a-t-elle pas parlé de douche !

FRANÇOIS. — Je crois, en effet, qu'il a été question d'une douche.

ROGER, *sombre.* — Je n'aime pas la douche.

FRANÇOIS. — Pourquoi ?

ROGER. — Ça m'effarouche. (*Il chantonne sur l'air de « Pas sur la bouche ».*) Pas sous la douche... ça m'effarouche...

FRANÇOIS, *par politesse.* — Très drôle. Vous préférez sans doute un bon bain ?

ROGER, *le regardant très fixement.* — C'est ça. Un bon bain. (*Presque suppliant.*) Vous insisterez, n'est-ce pas, Monsieur, pour que l'on m'accorde un bon bain ?

FRANÇOIS, *qui recommence à avoir peur.* — Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de... Mais si ça peut vous faire plaisir !...

ROGER. — Un plaisir fou. Vous êtes gentil, vous. Vous n'avez pas vu le docteur ?

FRANÇOIS, *sur ses gardes.* — Quel docteur ?

ROGER. — Ben... le docteur ! Celui qui soigne mon frère et ma sœur ? Ils sont très malades, eux, vous savez ! Moi, je suis complètement guéri. (*En confidence.*) Je me suis laissé dire que le docteur a quitté le pavillon ce matin parce que Fonsine avait mis du verre pilé dans ses nouilles. Entre nous, c'est pas des choses à faire.

FRANÇOIS, *avec un sourire blême.* — On n'est pas toujours responsable de ses actes !...

ROGER. — Ça c'est vrai ! Tenez, moi, ce matin, je vois Médor, le chien du gardien qui grignotait un os plat...

FRANÇOIS. — Le gardien ?

ROGER. — Non, Médor. Je lui dis : Médor, donne-moi ton os plat pour que je me fasse des castagnettes. Il n'a pas voulu. (*Mimant le meurtre avec sa manivelle.*) Bing ! Etendu raide mort. J'ai pleuré beaucoup parce que j'aimais Médor. Malgré ça, pour me vexer, il a continué à faire le mort.

FRANÇOIS, *sourire crispé.* — Oh ! le vilain toutou !...

ROGER. — Si je vous donnais un grand coup de manivelle pour rigoler, vous prendriez ça du bon côté, vous ?

FRANÇOIS. — Certes, je comprends la plaisanterie, mais si vous voulez, on attendra demain pour jouer à la manivelle.

ROGER, *ravi.* — C'est ça, demain. Aujourd'hui, on va jouer aux Sioux.

FRANÇOIS. — Ce n'est pas dangereux, au moins ?

ROGER. — Oh ! non. J'y joue depuis ce matin. Tante Claude confond toujours. En me voyant barbouillé, elle a cru que je jouais au moteur, total, je jouais aux Sioux. Laissez-moi vous faire une tête de Sioux ! (*Il lui caresse le visage avec sa main pleine de cambouis.*)

FRANÇOIS, *qui n'ose pas se dérober.* — Vous croyez que c'est nécessaire ?

ROGER. — C'est indispensable. Na... maintenant vous êtes beau comme un Sioux neuf ! (*A l'oreille.*) Moi, je sais que vous n'êtes pas l'ami de tante Claude !

FRANÇOIS, *malgré tout, étonné.* — Ah ! qui vous l'a dit ?

ROGER. — Mon petit doigt ! (*Il le met à son oreille.*) Il me dit tout. Il m'a dit que vous étiez le nouveau docteur. Mais puisque vous voulez bien

jouer avec moi, je fermerai les yeux sur votre véritable identité. Je vais faire de vous le roi des Sioux. (*Il lui tend le cachepot de cuivre.*) Mettez-vous ça sur la tête !

FRANÇOIS, *tapant du pied comme un enfant.* — Non, je ne veux pas jouer à ça !

ROGER, *reprenant la manivelle, et un peu menaçant.* — Faut pas me contrarier ! J'ai la manivelle facile.

FRANÇOIS. — Bon !... Mais cinq minutes seulement alors !

ROGER, *lui mettant le boa autour du cou.* — Ça, c'est le Grand Cordon de l'Ordre des Pieds plats. (*Il lui jette le rideau sur les épaules.*) Le manteau de cérémonie. (*Il lui met la poupée dans les bras.*) Le gris-gris qui vous protégera... (*Ouvrant l'ombrelle et la lui donnant.*) Et le parasol, des fois que vous attraperiez un coup de soleil !

FRANÇOIS, *les yeux au ciel.* — Moi ! Un coup de soleil. Quelle inconscience !

ROGER, *se prosternant devant lui.* — Je vous salue, ô roi ! Et malheur aux Visages Pâles ! Nous avons justement un explorateur à la broche ! Je vais me taper un bout de blanc et je reviens. Ferme les yeux et ne bouge pas d'ici ! Sinon, ma manivelle sacrée pourrait se transformer en sacrée manivelle ! Compte jusqu'à treize pour neutraliser les maléfices.

(*François, qui tremble de tous ses membres, se soumet, ferme les yeux et commence à compter pendant que Roger s'esquive par la baie du fond.*)

(*Quelques secondes plus tard, Christiane descend l'escalier, aperçoit François, et le regarde gentiment.*)

SCÈNE XIII

FRANÇOIS, CHRISTIANE

FRANÇOIS, *les yeux fermés.* — Neuf..., dix..., onze..., douze...

CHRISTIANE, *le menaçant du doigt.* — Ah ! non, François ! Si vous commencez déjà à jouer avec eux, vous n'en viendrez jamais à bout !

FRANÇOIS, *d'autant plus digne qu'il n'ose pas remuer un cil.* — Mais je ne joue pas, Madame !

CHRISTIANE, *riant.* — Qu'est-ce qu'il vous faut, alors ?

FRANÇOIS. — Oh ! il ne me faut plus rien ! J'ai mon compte !

CHRISTIANE, *riant moins.* — Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire tout ça ?

FRANÇOIS. — J'allais justement vous le demander, Madame !

CHRISTIANE. — Sérieusement, si vous cessiez un instant de faire le pitre !

FRANÇOIS. — Je ne fais pas le pitre, Madame. Je pèle de frousse et je n'ai pas un poil de sec.

CHRISTIANE. — Ces plaisanteries ne sont plus de votre âge. François ! Voyons, tout cela n'est pas sérieux.

FRANÇOIS. — Pas sérieux du tout ! Vous avez le génie du mot approprié à la situation. Il est probable que si mes collègues de Chaptal me voyaient travesti en roi sioux, ils seraient en droit d'émettre quelques doutes en ce qui concerne mon équilibre mental.

CHRISTIANE. — D'abord, si vous fermiez cette stupide ombrelle !

FRANÇOIS, *se cramponnant à son ombrelle.* — Impossible, Madame. L'autre zouave... enfin l'autre sioux, est peut-être derrière la porte, et un coup de manivelle est vite arrivé.

CHRISTIANE. — Je ne vous comprend plus, François, car enfin, vous ne m'avez jamais donné l'impression d'être ce qu'on appelle un petit rigolo !

FRANÇOIS. — En effet, Madame ! Et si j'ai l'air rigolo, je vous jure que c'est bien malgré moi.

CHRISTIANE. — Savez-vous que je vais finir par ne plus être très rassurée ?

FRANÇOIS. — Si vous étiez à ma place, qu'est-ce que vous diriez ?

CHRISTIANE, *qui s'énerve.* — Expliquez-vous à la fin, ou je pique une crise, moi !

FRANÇOIS. — Vous aussi ? Toute la famille est atteinte, alors ! Mais puisque vous voulez une explication, je vais vous la donner. Vous n'aviez pas le droit de me faire ça ! Quand je me suis permis, oh ! bien timidement, de vous parler d'une union possible entre nous deux, vous auriez dû avoir le courage de mettre votre grand-père en avant ! J'ai fait un peu de médecine, j'aurais compris. Mais vous m'avez caché l'horrible vérité, et vous avez cru que votre charme, incontestable, je le reconnais, suffirait à m'aveugler sur tout le reste. Mais j'ai beau y mettre de la complaisance, vous voyez comment je me retrouve, et je ne fais qu'arriver ! Et moi, pauvre naïf, qui rêvais d'un foyer paisible, avec des enfants sains et une douce compagne, à la fois tendre et vaguement maternelle ! Il est joli, le foyer !

CHRISTIANE. — Je vous jure que j'ai l'impression de devenir folle !

FRANÇOIS. — Vous n'avez pas besoin de le jurer, je vous crois sans peine, et ça ne m'impressionne plus, j'en ai vu d'autres.

CHRISTIANE. — Mais qu'est-ce que vous me reprochez ?

FRANÇOIS. — Je ne vous reproche rien, ma pauvre dame, je constate seulement que vous êtes la mère de trois enfants, tarés jusqu'à la moelle des os ! Autrement dit : fous à lier !

CHRISTIANE. — Mais je ne vous permets pas... Vous perdez la raison ! Mes enfants sont normaux jusqu'à la racine des cheveux.

FRANÇOIS. — O sublime aveuglement maternel. Je n'aurai pas la cruauté de vous prouver le contraire. Permettez-moi seulement de me retirer dignement et d'aller retrouver mes livres et ma solitude. (*Il empoigne sa valise.*)

CHRISTIANE. — Mais vous ne pouvez pas partir comme ça ! Sur un affreux malentendu et avec l'ombrelle de maman !

FRANÇOIS. — C'est la seule façon de ne pas m'attirer un méchant coup de manivelle ! Il doit être caché dans un coin ! Mais, rassurez-vous, je vous la ferai reporter, car je conçois que, dans votre famille, on redoute les coups de soleil.

CHRISTIANE. — Ne partez pas comme ça, François, je vous en supplie ! Voulez-vous que je me traîne à vos pieds ? Tout va s'éclaircir, je vous le promets ! Restez... Tenez, je vous le demande à genoux. (*Elle se jette à ses pieds.*)

FRANÇOIS. — Relevez-vous, Madame. N'importe qui pourrait entrer et, Dieu merci, moi j'ai gardé le sens du ridicule. Dès que j'aurai franchi le seuil, vous pourrez brouter le tapis tout à votre aise, ou jouer à pigeon vole avec vos adorables bambins ! Quant à moi, j'ai fini de rire !... Enfin... d'essayer !

CHRISTIANE. — Mais je vous jure que...

(*A ce moment, on entend une sonnerie infernale. C'est la sonnerie du réveil que Christiane a oublié dans la maie qui se déclenche. François et Christiane restent sans bouger, cloués de stupeur, elle à genoux, lui, l'ombrelle à la main.*)

FRANÇOIS, *dont la voix domine la sonnerie.* — Quelqu'un a donné l'alarme ! Le médecin-chef va arriver ! Sauvé ! Je suis sauvé !

(*Avec un ensemble parfait, tous les autres arrivent, attirés par la sonnerie. Fonsine vient de la cuisine, Roger du dehors, Loulou, Martine et Claude — cette dernière en peignoir de bain — dévalent l'escalier. Ahuris, ils font tous cercle autour du tableau vivant formé par Christiane et François, sauf Fonsine, laquelle guidée par le son est allée tout droit à la maie. Elle prend le réveil et arrête la sonnerie.*)

FONSINE, *triomphant.* — Je savais bien qu'il ne pouvait pas se cacher bien loin ! (*Elle va vers François en s'exclamant.*) Qu'est-ce que je vous disais ! (*Mais devant l'accoutrement de François, pâle comme un mort, elle s'arrête interdite, et interroge.*) Mais qu'est-ce qu'il a ?

CHRISTIANE, *se relevant, solennelle.* — Je n'en sais rien, ne vous affolez pas ! Je descendais, toute guillerette, quand je l'ai trouvé dans cet état. Voyez-vous, mes enfants, quand le soleil tape, on ne devrait jamais sortir sans chapeau.

CLAUDE, *un peu inquiète.* — Mais enfin, qu'est-ce qu'il a ?

CHRISTIANE. — Ce qu'il a ? Il me semble que ça se voit ! Le malheureux a attrapé un coup de soleil, parbleu ! Il est comme fou, quoi !

(*Sur ces mots, François pousse une sorte de rugissement de rage et tombe raide à la renverse dans les bras des enfants.*)

RIDEAU

"Le Faiseur"

d'HONORÉ DE BALZAC (T. N. P.)

Vingt ans après son maître, Charles Dullin, Jean Vilar porte tous ses soins de metteur en scène et d'interprète au chef-d'œuvre (dramatique, tout au moins) d'Honoré de Balzac : *Le Faiseur*. Et le Théâtre National Populaire compte un triomphe de plus à son actif.

Sous le titre de *Mercadet*, Balzac écrivit, vers 1840, une comédie en cinq actes que Dennery (grand « faiseur » de mélodrames) réduisit à trois, et qui fut jouée au Gymnase, en 1851. Théophile Gautier lui consacra, dans *La Presse*, un feuilleton enthousiaste... et la pièce fut oubliée pendant plus de 80 ans, enfouie dans l'énorme production romanesque de l'écrivain.

Il fallut que Charles Dullin, qui avait en commun avec Balzac et Mercadet... des difficultés financières périodiques, lui redonnât vie pour que *Le Faiseur* devînt un authentique personnage de théâtre. Cet Auguste Mercadet, spéculateur aux abois et, cependant, homme d'affaires à l'imagination débordante, agioteur toujours déçu, jamais désespéré, vivant continuellement d'expédients à la lisière de la fraude et de la malhonnêteté, mais sensible et généreux, reste, en dépit des ans, étonnamment actuel. Nous connaissons tous des Mercadets qui attendent... Godeau, ce *deus ex machina*, qui doit leur apporter la fortune *in extremis*. Cette fortune, après laquelle ils courent sans se lasser, et qu'ils finissent par attraper, quelquefois.

Balzac, mieux que quiconque, connaissait les affres du spéculateur malheureux aux prises avec son propriétaire, ses associés, ses créanciers et sa propre famille. Comme Mercadet, prêt à mettre en actions des dunes de sable dans les Landes ou des pavés de bois dans les rues de Paris, Balzac essaya, lui aussi, de s'enrichir comme éditeur, imprimeur... et fondeur. Ses entreprises ne lui laissèrent que des dettes. Aussi, revint-il à la littérature. « L'imprimerie m'a pris tant de capital, affirma-t-il, qu'il faut qu'elle me le rende. »

Et voilà pourquoi son « *Faiseur* » rend un son de vérité qui ne trompe pas. Comme Victor Hugo, dans *Les Misérables*, prétendait que ce sont les galères qui font le galérien, Balzac veut prouver ici que ce sont les créanciers exigeants qui font les débiteurs insolvables.

Le thème peut donner lieu à des interprétations fort différentes. Dullin, qui connaissait les tourments de l'auteur, incarnait un Mercadet dramatique, pathétique, rusant, luttant indéfiniment avec la horde accrochée à ses basques. Jean Vilar, lui, a choisi délibérément le côté comique, vaudevillesque presque, de l'œuvre. Sans tomber dans la caricature, son Mercadet est un homme jamais pris de court, que les difficultés stimulent et qui déploie tant de génie dans les affaires qu'on ne comprend pas comment il a pu en être réduit à pareille extrémité. Son Mercadet n'inspire pas la pitié. Il amuse, comme un personnage de Labiche lancé dans une intrigue extravagante. Au reste, toute la troupe du T. N. P. joue dans un mouvement échevelé, voulu par le metteur en scène.

Et l'on passe au Palais de Chaillot la plus divertissante des soirées. Sans oublier, cependant que *Le Faiseur* a sa place, dans l'histoire du théâtre français, entre *Turcaret* et *Topaze*.

"Le Repoussoir"

de RAFAEL ALBERTI (THEATRE D'AUJOURD'HUI).

Poète et andalou, comme Lorca, Rafael Alberti est considéré comme son égal dans les pays de langue espagnole. Ailleurs, il est moins connu, son nom et son œuvre n'ayant pas bénéficié (heureusement) de l'auréole du martyre. Passionné de théâtre, son *Homme inhabité* provoqua, en 1931, à Madrid, une véritable bataille... d'Hernani. Sous la bannière du surréalisme, Alberti y partait en guerre contre le théâtre conformiste représenté par les Prix Nobel, Etchegaray et Benavente.

Le Repoussoir est la première pièce d'Alberti offerte au public français. Le surréalisme éperdu de 1931, sans disparaître complètement, se mêle, désormais, aux deux autres sources d'inspiration du poète : la tradition populaire, et plus particulièrement andalouse, et la tradition baroque, spécialement espagnole. Tout cela donne une œuvre insolite, luxuriante, étouffante, chargée de poésie et d'invocations, de cris et de blasphèmes.

Le public a paru décontenancé devant ce drame débordant de passions mal refrénées, alors qu'il s'attendait à une tragédie d'une simplicité quasi classique comme les grandes pièces de Lorca. Altea, la douce héroïne du *Repoussoir*, n'a rien d'une Yerma et la maison de Gorgo, vieille fille hystérique, éperdue d'autorité (elle va jusqu'à s'affubler de la barbe postiche de son frère défunt, ne rappelle en rien celle de Bernarda Alba.

Dans un bourg riche, « de suicidés et d'ivrognes », Gorgo séquestre sa nièce Altea. Altea aime un jeune homme, Castor. Gorgo ne veut pas admettre cette union. Et pour séparer définitivement Altea de Castor, elle lui fait croire que le garçon s'est suicidé. Altea se tue à son tour. Nous apprenons alors le secret de Gorgo : Altea et Castor étaient frère et sœur. Mais Gorgo, épouvantée par ce qu'elle a fait, n'est plus, à ses propres yeux, « qu'une pauvre furie déchue, un repoussoir ».

Ce qui donne le ton exact de la pièce, ce n'est pas tellement son intrigue, banale en soi, mais son atmosphère étrange, envoûtante, image d'un monde à la limite de la folie collective et du mysticisme exacerbé. Je crois que la réalisation d'André Reybaz n'a pas aidé à la compréhension d'une œuvre difficile, certes, mais riche et prenante. A part Germaine Kerjean, impressionnante Gorgo, l'interprétation était par trop inégale. Sa faiblesse et l'absence de rigueur dans la mise en scène ne pouvaient emporter l'adhésion d'un public peu préparé à pareille explosion dramatique...

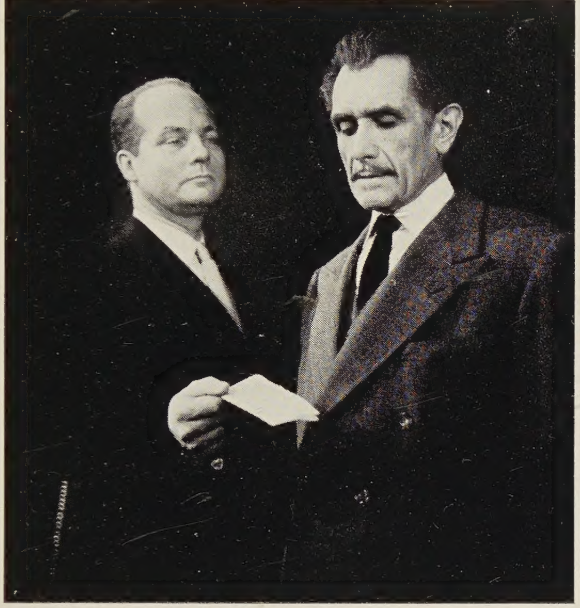
Il faut néanmoins saluer comme il convient l'apparition de Rafael Alberti sur une scène française et féliciter Robert Marrast, fidèle traducteur, André Reybaz et le Théâtre d'Aujourd'hui, d'avoir réparé une injustice qui finissait par faire douter de la mission artistique de Paris.

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRII

QUELQUES SCÈNES DE "LE PAIN BLANC"


HERNANDEZ : Je l'ai brûlée. (Acte I.)


MARTINEZ : Je constate.
DOMINGO : Mon rôle est d'interpréter. (Acte II.)


HERNANDEZ : Lisez cette lettre, l'original est entre mes mains. (Acte II.)


GARCIA : Le cauchemar est fini, pas la prison. (Acte III.)

SPECTACLES DE PARIS

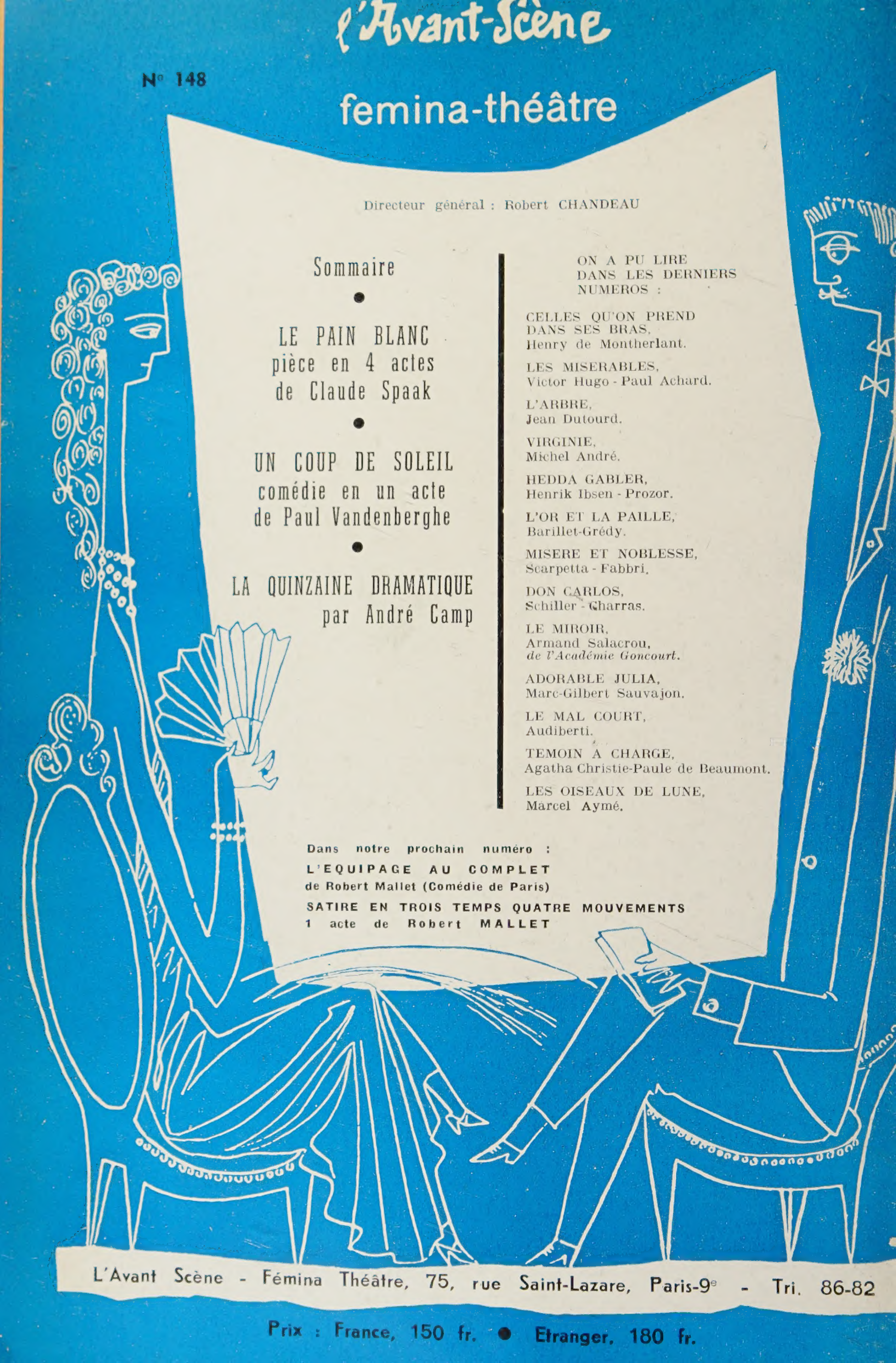
(Photos BERNAND.)

Balzac entre au T. N. P. avec *Le Faiseur*. JEAN VILAR reprend le rôle d'Auguste Mercadet que DULLIN avait tellement marqué de son empreinte. Quant à VILAR, il ressent plutôt celle de MONIQUE CHAUMETTE, *sa fille Julie.*



GERMAINE KERJEAN, saisissante Gorgo — dans *Le Repoussoir*, de Rafaël Alberti, au Théâtre d'Aujourd'hui — forme avec CHARLES MOULIN, Bion le pouilleux, un couple monstrueux et terrible... comme la pièce du poète espagnol.





l'Avant-Scène

N° 148

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

Dans notre prochain numéro :

L'EQUIPAGE AU COMPLET
de Robert Mallet (Comédie de Paris)

SATIRE EN TROIS TEMPS QUATRE MOUVEMENTS
1 acte de Robert MALLET

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. ● Etranger, 180 fr.